B. VII
15

LFC
B.582.u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUT, 1784.

209740
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, près de celle St.-Louis, au Marais; pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Les perſonnes qui voudront ſe procurer la continuation de cet Ouvrage, ſont priées de vouloir bien faire renouveller leur abonnement.

MM. les Abonnés ſont engagés à vouloir bien faire paſſer inceſſamment, au Bureau de la Bibliotheque des Romans, rue Neuve Ste. Catherine, *leurs noms & demeures, avec le prix de leur réabonnement.*

Les ſeize Volumes pour la dixieme année, qui a commencé au premier de Juillet, pour finir au mois de Juin 1785, *ſont toujours de* 24 *liv. pour Paris, & de* 32 *liv. pour la Province, rendus francs de port.*

On voudra bien adreſſer les lettres & l'argent, francs de port, au ſieur de Granbois, *audit Bureau.*

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
AOUT, 1784.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

YDRIS ET ZÉNIDE,
POËME;
PAR M. DE WIELAND.
Traduit de l'Allemand.

IL semble que l'Auteur de ce Poëme, imprimé à Carlsruh en 1777, ait pris pour modele le joli Conte des quatre Facardins, du Comte Antoine Hamilton, ou celui intitulé:

Ah! quel Conte! de Crébillon. Ainsi que dans ces deux Ouvrages, il y a plusieurs aventures entamées dans l'Ydris, & il n'y en a aucune de terminée. Cela paroît un genre à part, qu'on pourroit nommer celui des *Contes non finis*, & qui ne semble imaginé, que pour impatienter un Lecteur, qu'on a su attacher par un ton coulant & facile, & intéresser par des aventures agréables, quoique hors de la nature, puisque les enchantemens en sont les grands ressorts, pour ensuite le laisser là, au moment où les différens personnages qu'on a mis en jeu, sont, ou séparés les uns des autres, ou égarés dans une sorte de labyrinthe. On pourroit demander ici, si les Auteurs des quatre Facardins, de Ah! quel Conte! & M. Wieland lui-même, ont commencé ces jolis Ouvrages, dans l'intention de ne pas les finir, ou s'ils n'ont pris ce parti qu'après s'être tellement embarrassés dans les événemens, les enchantemens, &c. qu'ils ne leur a pas été possible de s'en tirer. Quoi qu'il en soit, nous allons tâcher de faire connoître Ydris: ce sera bien imparfaitement; car ce Poëme Héroï-comique, brille principalement par la délicatesse des détails, qui ne peuvent

être reudus dans un extrait. Ajoutons encore, qu'Ydris eſt en cinq Chants, & compoſé de ſtrophes, chacune de huit vers. Nous allons l'extraire Chant par Chant.

YDRIS ET ZÉNIDE.

CHANT PREMIER.

Le Poëme commence par quelques reproches que fait l'Auteur à ſa Muſe, de ce qu'elle voudroit le porter à chanter des Aventures héroïques, lui qui ne s'eſt jamais occupé qu'à des productions plaiſantes & dirigées par les Graces. Il l'engage enſuite, ne pouvant la déterminer tout à fait à renoncer aux grandes entrepriſes, à monter ſa lyre ſur le ton d'Hamilton, & des autres Auteurs de ce genre. Il brave les critiques, parle de la décence qu'il obſervera ſtrictement, (promeſſe qu'il ne tient gueres); enfin, il entre en matiere.

Dans le tems le plus chaud de l'année, le Dieu du jour terminoit ſa

carriere ; le Ciel étoit ſans nuage ; les fleurs rendues à la vie par la fraîcheur d'une belle ſoirée, exhaloient les plus doux parfums ; l'air en étoit embaumé ; un léger zéphyr careſſoit la ſurface des ruiſſeaux argentés ; & des troupes de Nymphes ſe rafraîchiſſoient dans le ſein d'un cryſtal liquide, ou formoient des danſes à la pâle lueur de l'aſtre de la nuit. Dans cet inſtant où la lumiere & les ténébres ſemblent ſe tenir par la main, il arriva dans un bois de myrtes, un jeune Chevalier, qui ne l'eût pas cédé, pour la beauté, aux Galaors, aux Jocondes, aux Renauds, aux Médors même. Revétu de ſes armes, il reſſembloit à Mars ; paré de ſes graces, c'étoit le vrai portrait de l'Amour. Le Chevalier, (ſuivant le conſeil d'un Oracle qu'il avoit conſulté) voyageoit depuis long-tems ; & ce même jour il étoit en marche dès l'aurore ; cependant il ne ſe ſeroit pas encore arrêté, s'il n'y eût été engagé par l'avis de Raſpinet, (ainſi ſe nommoit ſon Courſier, lequel étoit doué de raiſon, & du talent de la parole), qui lui repréſenta qu'il étoit excédé de fatigue,

qu'il avoit abſolument beſoin de repos, que lui, ſon maître, étant probablement dans le même cas, ne pouvoit trouver un lieu plus favorable, & que des ſources d'eau vive qu'il appercevoit, lui indiquoient qu'il trouveroit de l'herbe fraîche qu'il brouteroit, & ſur laquelle le ſire Chevalier pourroit, à ſa volonté, où s'endormir, où rêver à ſes amours. Le maître profite du conſeil du cheval, & met pied à terre dans un boſquet de myrtes & de roſes, au milieu duquel étoit creuſé un grand baſſin de marbre, où ſe rendoit, ſur un ſable doré, l'eau de pluſieurs ruiſſeaux. A peine a-t-il apperçu ce baſſin, qu'il lui prend envie de s'y plonger, pour ſe rafraîchir, & ſe nettoyer de toute la pouſſiere dont il eſt couvert. Il défait ſon armure, ôte ſon caſque, & déja les lys & les roſes de ſon corps ſe réfléchiſſent dans l'onde pure, comme le ſoleil ſur un marbre uni.

Se croyant ſeul, le Chevalier ſe joue dans les flots; tantôt il nage, tantôt il plonge, tantôt il ſort la moitié du corps hors de l'eau. Tout-à-coup il entend remuer quelque choſe au bord du

baſſin. C'étoit une Naïade, d'une grande beauté, qui s'étoit aſſoupie ſur le verd gazon, & que le bruit que notre héros faiſoit dans l'onde, avoit éveillée. Malgré le nombre d'amans que ſa beauté lui avoit attirés, elle avoit ſçu juſques-là garantir ſon cœur contre les attaques de cent Faunes, Tritons, & autres Divinités. Elle avoit bravé l'Amour; mais ce Dieu eſt vindicatif. Son heure eſt venue, il faut qu'à ſon tour elle obéiſſe aux loix de celui qui gouverne tout ce qui reſpire dans la nature. Elle héſite, elle veut fuir, ou du moins détourner la vue de deſſus notre Paladin, qui, ſe croyant ſeul, ne craint pas d'expoſer de tems-en-tems aux rayons de la lune, un corps plus blanc que la neige des Alpes. Un charme ſecret la retient; elle s'arrête, ſoupire, fait quelques pas vers le Chevalier. Ydris, (ainſi ſe nomme le Héros), n'eſt point ému en voyant cette beauté, ſon ame eſt toute entiere à l'objet qu'il adore: il fuit inhumainement les careſſes d'une Nymphe charmante; qui, déſeſpérée d'un traitement ſi barbare, s'écrie d'un ton rempli de douceur:

« Ne me fuis point, beau jeune mortel,
» qui doit ſurement le jour à quelque
» Dieu ! Que ta froideur injurieuſe
» ne montre pas qu'il te manque une
» belle ame, le plus beau préſent de la
» Nature ! Nul Dieu, nul mortel n'a pu
» parvenir à exciter en moi le ſenti-
» ment même de la pitié. J'ai toujours
» été ſourde à leurs prieres, à leurs
» larmes : il fal'oit ta préſence, & ta
» beauté, pour me faire connoître des
» ſ ntimens plus tendres. Que je regrette
» maintenant le tems paſſé dans l'indif-
» férence ! Je ne vis que depuis un
» moment ; juſqu'ici ma vie n'a été
» qu'un ſonge, & je m'éveille pour
» te voir & pour t'aimer. Viens par-
» tager mon immortalité ; viens m'of-
» frir & connoître le bonheur !....
» Tu me fuirois au bout du monde,
» que tu me verrois attachée à ſuivre
» tes pas : le Royaume des ombres
» même ne ſauroit te cacher à ma
» pourſuite ».

Le Héros, auſſi inſenſible à ces douces paroles qu'aux charmes de celle qui les profere, lui répond : « Vénus même,
» dont je conviens que tu poſſedes la

» beauté, tenteroit envain de me rendre » infidele à l'objet que j'adore, quoique » sans espoir de retour ». Il dit, & prend la fuite : la Nymphe légere l'atteint & le saisit de deux bras qui ont la couleur & le poli de l'yvoire. Il sent qu'il échappera moins facilement qu'il ne pensoit : il résiste, à la vérité ; mais en cas pareil, la résistance ôte bientôt la force de résister. Ses sens commencent bientôt à s'enyvrer de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il touche ; il éprouve, ainsi qu'Araspe, qu'il a deux ames, dont la séparation assure presque le triomphe de son ennemie. Que faire en ce pressant danger ! Invoquer l'assistance de la dame de ses pensées : c'est aussi le parti qu'il prend. En fut-il entendu ? Je l'ignore : mais son ame chérie se montre à son imagination, & cette illusion ranime tout son courage. Il retrouve ses forces, se débat & s'échappe enfin des bras de la Nymphe. Celle-ci ne veut pas encore abandonner sa poursuite ; & s'apprête à recommencer cet agréable combat ; mais l'arrivée d'un témoin l'effraye : elle a recours à la magie, remplit d'eau le creux de sa main, & la jette au

visage du nouveau venu, avec ces paroles : « Sois métamorphosé en hibou, » & prends ton vol ». Surprise de voir que son charme est sans effet, elle se précipite dans le bassin, & disparoît aussi-tôt.

Celui qui vient si mal-à-propos pour la Nymphe, est un jeune cavalier de bonne mine, de haute taille, ressemblant à ce demi-Dieu qui fut engendré pendant cette triple nuit, dont la longueur ne déplût pas à la belle Alcmène. Son vêtement est une peau de tigre dont les agraffes sont des nœuds d'émeraude. Doué de toute la témérité des amans & des guerriers, ce Chevalier n'a pas vu, sans la plus grande surprise, la lutte singuliere d'Ydris avec la Nymphe. Il pense que si pareille aventure lui étoit arrivée, il se fût bien autrement conduit; & réfléchissant sur tout ce qu'il vient de voir, il s'approche de notre Héros, lui tend la main, & lie connoissance avec lui, suivant l'usage des Chevaliers. Bientôt la plaisanterie amère, le persifflage même, sont employés par le Chevalier à la peau de tigre; Ydris, choqué de ses expressions, lui lance un regard fu-

rieux, & lui dit : « Ver de terre indi-
» gne, rends grace à ton bonheur
» d'être ſans armes ; bientôt un tor-
» rent de ton ſang me vengeroit de
« toi. —Avant de parler ſi haut, tu de-
» vrois apprendre à qui tu t'adreſſes,
» répond le nouvel arrivé, Ytifall n'a
» pas beſoin d'épée pour faire mordre
» la pouſſiere aux Héros de ton eſpèce.
» Prens donc ta maſſue, répond Ydris,
» en ſortant du fourreau ſon cimeterre
» de diamans, & défens toi ». Alors commence un combat terrible : la grêle tombe avec moins de violence ſur les champs, eſpoir du Laboureur, que les coups que ſe portent nos deux champions ; & malgré leur rapidité, ils ne peuvent parvenir à ſe faire la plus légere bleſſure. La fatigue les contraint à ſe repoſer pour reprendre haleine : Bientôt ils fondent de nouveau l'un ſur l'autre, frappent toujours ſans avantage, & toujours avec une fureur égale, malgré les ténébres épaiſſes dont ils ſont environnés.

Un prodige nouveau vient enfin les arrêter. Tout-à-coup les ombres de la nuit diſparoiſſent, & font place à une

lumiere qui paroît n'être pas naturelle. Ydris eſt étonné; mais ſon adverſaire lui préſente la main, en lui diſant : « Vous voyez, Seigneur, que notre va-» leur ne nous fait pas remporter le plus » petit avantage : ceſſons de combat-» tre, & ſoyons amis : nous ſommes » las, nous avons faim ; je vous offre » de partager avec vous le repas qui va » m'être offert ». A ces mots, il fait un ſigne ; auſſi-tôt il paroît une table couverte des mets les plus délicats, & des vins les plus exquis : nos Héros ſe placent, & ſe livrent à leurs appétits : une muſique céleſte ſe fait entendre. Le brave Ytifall remarque le contraſte de la gaieté qu'Ydris veut affecter avec un chagrin ſecret dont ſon ame paroît dévorée. « Qu'avez-vous donc, mon » jeune ami, lui dit-il ? Pouvez-vous » être triſte près de ce vin de Perſe, » plus efficace pour diſſiper les noirs » ſoucis, que tous les philoſophes du » monde ? Il ne paroît pas que vous » ſoyez ſenſible à l'amour, puiſque » vous réſiſtez aux careſſes des Nym-» phes, en ſortant du bain : vous êtes » inſenſible ! Quel peut donc être le

» ſujet de vos peines ? — Vous êtes
» dans l'erreur, ô Ytifall, en me cro-
» yant inſenſible : mon cœur fut ten-
» dre dès qu'il commença de battre
» dans ma poitrine. J'étois encore dans
» ma premiere jeuneſſe : plongé, un
» jour, dans les bras du ſommeil, un
» ſonge flatteur me préſenta une image
» céleſte, modele de la perfection : il
» me ſeroit impoſſible de vous la pein-
» dre, quoique depuis cet inſtant elle
» ſoit reſtée gravée dans mon ame,
» qu'elle occupe toute entiere, & où
» elle ne laiſſe aucune place à tout autre
» objet. Frappé de ce ſonge, & ne
» pouvant me perſuader que l'original
» de ce portrait ne fut qu'une illuſion,
» j'ai paſſé trois ans entiers à parcou-
» rir le monde : tour à tour la terre
» & les mers, les montagnes & les
» plaines, toutes les diverſes contrées
» du globe, de l'Orient à l'Occident,
» du Midi au Septentrion ont reçu ma
» viſite. Je la trouvrai enfin, Ytifall ;
» elle me permit de lui dire ce que
» je ſentois pour elle ; elle ne m'ac-
» cabla point de ſa haine ; elle me diſ-
» tingua même. Mais, hélas ! pourquoi

» faut-il qu'un objet, qui réunit tant
» de charmes, ſoit inſenſible ! Ma di-
» vinité ne peut connoître l'amour. Ses
» bontés pour moi me donnoient quel-
» quefois de l'eſpoir; mais bientôt la
» tranquillité que j'appercevois dans
» ſes yeux me faiſoit juger que l'amitié
» ſeule l'engageoit à chercher à adoucir
» mes tourmens. — De grace, Sei-
» gneur, daignez m'expliquer comment,
» avec tant d'eſprit & de courage,
» vous n'avez pas plus d'expérience ?
» Puiſque votre Belle vous permet de
» jouir de ſa vue, de ſa converſation,
» comment pouvez-vous la taxer d'in-
» ſenſibilité ! Quelle eſt la femme qui,
» d'abord, ne dit pas que ſon cœur n'eſt
» fait que pour l'amitié ! Quelle eſt celle
» qui bientôt ne laiſſe entrevoir des diſ-
« poſitions plus favorables ! Eſt-ce par
» des larmes, par des diſcours éloquens
» & tendres qu'il faut faire connoître à
» une femme le plaſir qu'elle ignore ? Ca-
» chez l'amour ſous les traits d'un inno-
« cent badinage, électriſez peu-à-peu ſon
» ſang; & quand vous verrez ſon œil s'at-
» tendrir, alors vous entendrez ſonner
» l'heure du Berger. — Je rougis

» pour vous-même, dit Ydris, de ces » conseils peu délicats. Vous offensez » un objet que les Dieux même ho- » norent. De ce qu'Ytifall n'a rencon- » tré que des Nymphes faciles, s'en » suit-il donc, que la vertu ne soit » qu'un jeu ». Ytifall répond à cela par des maximes que nous ne répétons point, & dont par-là nous donnons une idée. Il conclut par avouer à Ydris, que, las de la facilité de toutes les femmes qu'il a rencontrées, il va tenter la périlleuse aventure de faire sa cour à une Beauté célébre & sauvage, qui change en statue tous ceux qui osent la regarder; mais dont le cœur, la main, & l'empire des Fées, dont elle est Souveraine, feront le partage de l'homme heureux qui pourra lui donner un baiser sans subir le sort commun. Zénide est le nom de cette Beauté. A ce nom Ydris étonné, & hors de lui-même, se leve, court à son cheval, malgré les efforts d'Ytifall pour l'arrêter, & lui dit, en s'éloignant : « Adieu, Ytifall ! bon » voyage ; & baisez bien de ma part » le perroquet de Zénide ».

CHANT II.

VADRIS se mit à marcher de toute la vîteſſe de ſon courſier, & ſa courſe ne fut interrompue que par des cris qu'il entendit vers la liſiere du bois, où il étoit engagé : il vole au lieu d'où partent ces cris, arrive hors de la forêt, & voit de loin un centaure affreux, qui enléve une jeune femme qui ſe débat, & qui la tranſporte avec toute la vivacité d'un raviſſeur, vers un château d'acier que l'on découvre dans l'éloignement. Auſſi-tôt le héros s'écrie : « Arrête, monſtre ! ſi la vie t'eſt che-» re, hâte-toi de mettre en liberté » cette jeune beauté, ou bien prépare-» toi à défendre ta peau velue ». Le centaure étonné, loin d'obéir, redouble de vîteſſe, & croit être ſauvé, s'il peut gagner ſon château. Tel que Rabican, ce fameux cheval du Paladin Roger, Raſpinet avoit été formé d'un compoſé d'air & de feu : ſa vîteſſe, quand il le falloit, égaloit celle de la foudre. Auſſi le héros a-t-il bien tôt atteint le monſtre, qui ſent le poids de ſon glaive,

avant de se douter qu'on le poursuit. Transporté de colere, il laisse tomber sa proye, se retourne, & dit au Chevalier, en faisant pirouetter sa massue : « Quel est-tu, pour me provoquer au » combat, toi dont le menton sans » barbe montre assez que le lait de ta » nourrice circule encore dans tes vei- » nes? fuis, jeune téméraire, & n'at- » tens pas que ce bras redoutable, mê- » me aux Géans, te réduise en pous- » siere ». Sans se déconcerter, Ydris frappe un coup de sa merveilleuse épée sur la massue du Centaure: elle échappe de sa main: alors il regarde avec plus d'attention notre Chevalier, le reconnoît pour le Héros qui doit mettre fin à ses enchantemens, & s'enfuit dans le bois, en poussant un henniſſement affreux.

Ydris s'empresse d'aller porter du secours à la Belle étendue par terre, & sans connoissance. En ce moment se présente un Berger aussi beau que Coridon, qui porte un enfant dans ses bras. Il court à la Dame évanouie, & lui rend la vie par la chaleur de ses baisers : elle ouvre les yeux, recon-

noît le Berger, & les referme dans l'excès de ſa joie. Quel délicieux ſpectacle pour Ydris, que les careſſes que les deux époux ſe prodiguent, & dont ils accablent le jeune enfant, fruit de leurs chaſtes amours! Son cœur en eſt pénétré, ſes yeux verſent des larmes d'attendriſſement : il eſt même enchanté de voir que le ſentiment de leur joie ne leur permet pas de ſe livrer à la reconnoiſſance qu'ils lui doivent. Enfin, la Belle apperçoit ſon libérateur, & le fait connoître à ſon époux. Tous deux ſe jettent à ſes pieds, embraſſent ſes genoux, & gardent le ſilence, ne pouvant trouver des expreſſions pour lui témoigner leur gratitude. Il les releve, les embraſſe, leur marque le plaiſir qu'il ſent de les avoir réunis, & finit par leur demander qui ils ſont, & comment ils ont été ſéparés. « Je me » nomme Zerbin, & mon épouſe Lila, » répond le Berger. Après avoir paſſé » par mille épreuves, eſſuyé mille tra- » verſes, l'amour a daigné nous unir » enfin : éloignés du genre humain, » ſervis par les eſprits élémentaires, » poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe

» qui faisoit notre sûreté, comme elle » avoit autrefois fait celle du jeune Ala- » din, (*) nous jouissions de nous-mêmes, » nous nous suffisions, & bravions sans » crainte les tentatives du Centaure, » parce que notre demeure étoit en- » tourée d'un lac qui la rendoit inac- » cessible, & gardée par une puissance » invisible qui n'en permettoit l'accès » à qui que ce fut. Le monstre voyant » que la force ouverte lui seroit inu- » tile, à eu recours à la ruse. Ma » femme avoit aujourd'hui confié cet » enfant à deux Sylphes, pour le pro- » mener. Il avoit été conduit par eux » dans un bois d'orangers : tout-à-coup » un colibry fait entendre près d'eux » son joli ramage. L'enfant regarde & » voit l'oiseau, dont la beauté du plu- » mage égale celle de la voix : il veut » l'avoir. L'oiseau se laisse approcher, » joue avec l'enfant, voltige autour » de lui ; mais dès qu'on leve la main » pour le saisir, il s'envole & se mon- » tre au bord opposé du lac : l'enfant

(*) Mille & une nuits, Conte de la lampe merveilleuse.

» se désole ; ses gardiens, touchés de sa
» peine, ont l'imprudence de franchir
» avec lui l'enceinte de notre demeure.
» Au-sitôt un tourbillon de vent les
» enleve, & mon fils reste seul. Sa
» mere, inquiete de ne pas le voir,
» le cherche par-tout notre petit do-
» maine, se souvient qu'on mene quel-
» quefois promener son fils dans une
» petite Isle habitée par un troupeau
» de cygnes : elle court au rivage, &
» voit de l'autre côté un horrible dra-
» gon qui le tient dans ses griffes cruelles.
» Pure illusion ! la tendresse maternelle
» l'emporte, elle se précipite dans les
» flots, & gagne à la nage le bord
» opposé, où elle ne voit plus ni le
» dragon ni l'enfant. C'est là que le
» centaure l'attendoit : vous savez le
» reste. Quant à moi, surpris de ne
» trouver ni ma femme ni mon fils,
» je vais consulter ma lampe : l'esprit
» qui l'anime m'apprend tous ces détails,
» & me prévient qu'il n'a sur le cen-
» taure aucun pouvoir, & que ses en-
» chantemens ne peuvent être détruits
» que par un Chevalier, qui, par bon-
» heur, vient d'arriver. Ensuite il m'a

» transporté dans le bois, où j'ai trouvé mon enfant endormi : je l'ai pris » dans mes bras, & suis accouru à tems » pour être témoin de votre courage » & de votre victoire. Daignez actuellement recevoir les témoignages de » notre reconnoissance, & honorer notre demeure de votre présence. Cependant, avant d'y venir, je vous » conduirai, si vous le souhaitez, dans » le Château du centaure, où vous » pourrez délivrer nombre de Reines » & de Princesses enchantées, dont » ce monstre s'est emparé, & qu'il » faisoit servir à ses infames plaisirs. » Pendant ce tems, Lila ira nous préparer un repas frugal ».

Le Paladin, sans balancer, accepte la proposition. Zerbin & lui se rendent à la porte du Château. Il tire son épée, aussi-tôt la porte s'ouvre. Deux dogues d'argent qui la gardent, viennent contre eux en fureur & la gueule béante, & deviennent immobiles à la vue de l'épée miraculeuse. Rien n'arrête plus nos aventuriers, qui pénétrent dans ce Château, semblable à un temple consacré au Dieu du vin, & à la débauche. Les habitans,

moitié hommes, moitié chevaux, se livrent publiquement aux plaisirs les plus infâmes. L'effronterie se montre sur le visage des femmes comme sur celui des hommes. Elles viennent tourmenter notre Chevalier; & le solliciter de répondre à leurs désirs: elles le saisissent de leurs bras; & le nombre de celles qui l'attaquent à la fois est si considérable, qu'il est contraint, pour s'en débarrasser, d'avoir encore recours à son épée. Elle n'est pas plutôt hors du fourreau, que cette troupe immonde, de l'un & de l'autre sexe, reste sans aucun mouvement. Sans trouver désormais aucune résistance, le Chevalier, conduit par Zerbin, traverse des appartemens sans nombre, des galeries & des colonnades d'une magnificence sans pareille; & ils arrivent enfin à une tour de pierre noire, qui a l'air d'une prison, à laquelle on ne voit point de porte. Frappé de l'épée d'Ydris, le mur s'entr'ouvre: ils entrent, voient dans le fond, à la lueur d'une lampe sépulchrale, une femme qui paroît effrayée, se leve à leur approche, & tombe à leurs pieds, croyant voir le Centaure, en le suppliant de terminer promptement

son triste sort. Ydris la rassure, & la conduit hors de cette affreuse prison. Arrivés dans la salle, où les Centaures sont pétrifiés, ils sont fort surpris de la voir courir à l'un d'eux, & le serrer dans ses bras. « Je te retrouve donc, » cher amant, lui dit-elle! Mais, ô » Dieux! dans quel état! cher Prince » de Cachemire! Tu restes froid & sem- » blable au marbre, dans les bras de » ta Déjanire! Que n'ai-je reçu la mort » dans les sables de la mer?.... Le mal » n'est peut-être pas sans remede, dit » Zerbin, touché du triste état de la » Princesse; à ce que je puis com- » prendre, Madame, vous & ce Prince » vous avez été séparés par une tem- » pête? Il est vrai, répond Déjanire. » Le Sultan du Catay, ayant accordé » ma main au Prince de Cachemire, » nous nous embarquâmes ensemble sur » un beau vaisseau préparé à cet effet. » Les trois premiers jours de notre na- » vigation furent heureux; mais le qua- » trieme, une tempête furieuse s'éleva; » & comme nous étions déjà près de » la terre, notre vaisseau vint se briser » sur un banc de sable. Chacun ne songea plus

» plus qu'à sa propre sûreté. Le Prince
» seul s'occupa de moi ; il m'attacha
» fortement au grand mât, & s'y attacha
» ensuite. Une vague horrible fondit
» bientôt sur lui, & le fit disparoître
» à mes yeux : pour moi, j'ignore ce
» que je devins, jusqu'au moment
» où, reprenant l'usage de mes sens,
» je me trouvai dans les bras du Cen-
» taure, qui me transporta dans son
» Château. Tous ces individus que vous
» voyez, sont des Princes & des Prin-
» cesses qui se sont laissé séduire par
» le monstre, & dont la punition est
» d'être métamorphosés en chevaux de-
» puis la ceinture jusqu'aux extrémités
» du corps. Le Centaure ne put
» exciter que mon désespoir : je me
» précipitai par une fenêtre ; ce fut
» alors qu'il m'enferma dans l'horrible
» prison où vous m'avez trouvée.

» Ce que nous raconte la Princesse,
» dit Zerbin, explique l'énigme. Le
» Prince, dans son désespoir, aura té-
» moigné de la complaisance à quel-
» qu'une de ces Dames quadrupèdes que
» nous voyons, & le Centaure se fera
» vengé en le rendant semblable à

» elles. Vous l'accusez injustement, in-
» terrompit Déjanire, en rougissant;
» mon Prince respecte comme moi les
» loix de la fidélité : Vénus même ne le
» séduiroit pas..... Madame, dit Zer-
» bin, il est des momens de foiblesse....
» Je puis cependant me tromper. L'épée
» du Chevalier nous découvrira la vé-
» rité ; touchez-le trois fois de votre
» lame, Seigneur, à l'endroit où se
» réunissent l'homme & le cheval, &
» nous verrons ce qui en arrivera ».
La Princesse tremble en voyant com-
mencer l'épreuve, malgré sa sécurité,
& s'écrie : « O Dieux ! daignez au
» moins lui rendre la vie, quand même
» il n'auroit pas toujours respiré pour
» moi ». Cette priere est exaucée : le
Prince Centaure commence à se mouvoir,
reconnoît Déjanire, qui se précipite dans
ses bras, & l'étouffe de ses caresses ;
& comme il la considere attentivement,
il rougit de honte pour lui même, quoi-
qu'enchanté de la voir aussi différente
de lui. Il raconte ensuite à sa Princesse,
comment, étant entré dans ce Château,
une Fée avoit tenté de le rendre infi-
dele; comment il avoit résisté, & com-

ment la Fée, furieuſe, l'avoit métamorphoſé en Centaure. Zerbin & notre Chevalier rioient intérieurement en voyant la confiance aveugle de Déjanire, qui prenoit toute cette hiſtoire pour une vérité, & qui aimoit ſi paſſionnément, qu'elle trouvoit ſon amant auſſi beau & auſſi bien fait qu'auparavant, malgré ſa forme monſtrueuſe. Zerbin convient que cette figure, quoiqu'un peu ſinguliere, va très-bien au Prince; mais il lui repréſente, que peut-être les Seigneurs de ſa cour pourroient bien ne pas être du même avis; & lui conſeille d'aller trouver un vieux & puiſſant enchanteur, qui habite la cime du Mont-Atlas, & qui pourra peut-être lui rendre ſa forme naturelle. L'avis eſt goûté; Déjanire ſaute leſtement ſur le dos de ſon amant, qui, ſur le champ, s'éloigne au grand galop.

Avant de quitter ces lieux, Ydris exâmine avec attention les différens grouppes que la vertu de ſon épée a pétrifiés. Tous repréſentent les ſcènes les plus plaiſantes. Cependant ſon bon cœur lui fait plaindre tous ces malheureux; il ſe met à leur place, ſuppoſe qu'au mo-

ment où sa Zénide seroit prête à s'attendrir pour lui, un méchant enchanteur vint lui jouer le même tour; cette idée suffit pour le plonger dans les plus tristes réflexions, & peut-être la nuit l'eût surpris dans cet état, si son compagnon ne lui eût fait remarquer qu'il étoit déja fort tard. Ils sortent donc du Château, & montent sur un char léger, fait en forme de coquille, qu'ils trouvent à la porte, & qui bientôt les a transportés au rivage du lac qui entoure l'habitation de Zerbin. En ce moment, le char devient une barque dorée, & les chevaux, des cygnes qui la traînent. Bientôt on aborde à l'Isle; les Sylphes s'étoient plû à l'illuminer, & à changer, à force d'art, une belle nuit dans le plus beau jour. L'aimable Lila, qui les attend depuis une heure sur le rivage, présente la main à son libérateur, & reçoit en récompense un doux baiser, sans faire aucune résistance. Ces trois personnes, unies par la plus tendre amitié, quoique se connoissant à peine, se mettent en marche pour se rendre à l'habitation. Le chemin est abrégé par un concert formé par mille voix invi-

sibles, qui célébrent les amours d'Ydris & de Zénide. Le Paladin & son hôte sont dans la derniere surprise d'entendre prononcer ces noms. Celui-ci reconnoît par là que le Héros, son vengeur, est cet Ydris dont il attend l'arrivée depuis si long-tems : & le Chevalier, de son côté, demande comment il est possible qu'on le connoisse en ces lieux dont il n'a jamais approché. Préoccupé de cette idée, il seroit resté long-tems à la même place ; mais Zerbin lui représente, qu'après avoir exécuté tant de hauts faits pendant la journée, & mis à fin des aventures aussi fatigantes, il est à propos qu'il se fortifie par quelques rafraichissemens ; & il le conduit sous un berceau de roses, où une table est dressée, couverte de toutes sortes de mets, & des vins les plus précieux, qui rafraîchissent dans des vases remplis d'une glace qui n'est formée que pour le plaisir des habitans de ce beau lieu, où regne un printems perpétuel. Après avoir un peu reparé leurs forces, Zerbin prit la parole ; & à la priere du Chevalier, commença, ainsi qu'il suit, le récit de ses aventures.

CHANT III.

Dans une vallée magnifique, située au milieu du Caucase, regne l'illustre Cormoran, Roi des Gnomes. C'est là que, dès ma plus tendre enfance, j'ai été élevé sous les yeux de ce Prince, au milieu de sa Cour & de ses Sujets, dont la figure est la plus grotesque qu'on puisse imaginer. A l'âge de dix-huit ans, les Dames de cette race se disputoient l'honneur de ma conquête. Dans le pays des aveugles, les borgnes sont Rois, dit le proverbe ; c'est pourquoi je dois peu me vanter des sentimens que j'inspirois à Mesdames les Gnomides. Aussi me touchoient-ils fort peu, & étois-je tourmenté d'idées bien différentes. Les murs de glace, & les ruisseaux me montroient que j'étois d'une espece autre que celle des habitans de ces lieux : je desirois de vivre avec mes semblables, & surtout de savoir qui j'étois. Je courus me jetter aux pieds du Roi, le suppliant de me dévoiler cette énigme. Il me reprocha ma curiosité, & me taxa d'ingratitude, après tous les soins qu'il avoit pris de ma personne. Les bontés

dont sa Majesté ne cessoit de m'honorer, le bruit public que j'étois destiné à lui succéder, ne purent calmer les mouvemens qui s'étoient léevés dans mon ame. Parmi mes compagnons, il y en avoit un que j'aimois de préférence. Je le priai de me découvrir la vérité. Ce jeune Gnome, aussi ignorant que moi, se moqua de mes idées, dans la persuation où il étoit qu'il n'existoit point d'autres êtres que ceux de son espece : les raisonnemens qu'il me fit, de bonne-foi, ne purent me convaincre ; & je persistai à croire que je n'étois pas seul de la mienne ; apparemment qu'une affaire d'importance occupoit vers ce tems le conseil des Génies terrestres, car on me laissoit jouir d'une liberté peu ordinaire. Je passois la journée à parcourir les forêts voisines, dont le silence entretenoit encore mes douces rêveries ; souvent je ne rentrois que long-tems après le coucher du soleil, & personne ne s'inquiétoit de ma conduite. Un petit événement vint fort à propos rectifier mes idées. Le Gnome, mon ami, devint amoureux d'une Gnomide, à figure de singe. Chaque jour

il me vantoit sa beauté ; & comme je la trouvois hideuse, nous avions de fréquentes disputes, à ce sujet ; cependant cela me prouva que chaque être recherchoit son semblable. « Suis-je le » seul dans la nature, me disois-je, à » qui cette douce satisfaction seroit re- » fusée ? Non, cela ne se peut ; & je » trouverai surement un objet digne » de partager mes sentimens ». Je m'étois un jour enfoncé dans le plus épais du bois. Tout-à-coup j'apperçus un ours énorme, dont la vue me fit trembler. Le combattre sans armes, ou le fuir, étoient choses également impossibles. Il s'approcha, s'arrêta à trois pas de moi, & sembla m'inviter à venir près de lui, pour considérer quelque chose qu'il avoit dans sa patte. Je pris donc courage, & je vis que c'étoit un portrait, celui de la beauté même. « Voilà ce que je cherche », m'écriai-je, & je me mis à poursuivre l'ours qui avoit déja pris la fuite. Je ne pus l'atteindre ; & à la fin, épuisé de fatigue, & respirant à peine, je fus contraint de m'arrêter près d'un marais, dont l'eau bourbeuse, puisé dans le creux

de ma main, flatta mon palais plus que n'avoit jamais fait le meilleur vin, parce que jamais je n'avois senti la soif, comme en ce moment. Persuadé que ce portrait n'étoit point une illusion, je me promis d'en chercher par-tout l'original ; & j'osai concevoir l'espérance de le trouver un jour. J'avois enlevé du trésor des Gnomes un Talisman, par la vertu duquel celui qui en est possesseur, peut, en prononçant certaines paroles, se métamorphoser en tel animal qu'il veut. Je crus qu'en me changeant en oiseau, je ferois d'autant plus de chemin, que je pourrois voyager sans m'arrêter, le jour sous la forme d'un aigle, la nuit sous celle d'un hibou. Ce fut donc le parti auquel je m'arrêtai.....

(En cet endroit, la modeste Lila, craignant d'entendre les louanges que son époux alloit lui donner, lui fit un signe, & sortit sans que le Paladin s'en apperçut). Un beau jour, poursuivit Zerbin, j'arrêtai mon vol au-dessus d'un jardin délicieux. Une voix que j'entendis dans un bosquet touffu de myrtes & d'acantes, & qui chantoit mélodieusement, m'engagea à venir me percher sur

un de ces arbres, pour prêter l'oreille à ses sons flatteurs. Sans cesse en proie à mon idée, je me persuadai que la personne qui chantoit en étoit l'objet. Quelles furent ma surprise & ma joie quand je vis que je ne me trompois point ! Croyez-vous, Seigneur Chevalier, qu'on puisse mourir de plaisir ? « Si je le crois, dit Ydris ? J'en ai » presque fait l'expérience. Pourquoi » n'y ai-je pas succombé? Mais je vous » demande pardon de vous interrompre » ainsi ». Je ne mourus cependant pas, continua Zerbin, je perdis un moment connoissance. Revenu à moi, je ne vis plus l'idole de mon cœur : je la cherchai par-tout, & enfin je la vis assise sur un trône de gazon, qui cueilloit des fleurs, & s'en faisoit une guirlande. Bientôt je remarquai du trouble sur son visage ; la guirlande tomba de ses mains à l'approche d'un vieillard à longue barbe blanche, qu'à la baguette noire qu'il avoit en main, je reconnus pour un Magicien, & ensuite pour mon rival. Il fit des reproches à la jeune beauté de ce qu'elle étoit insensible à son amour, & reçut pour toute réponse une assu-

rance positive qu'elle ne l'aimeroit de sa vie. Il la quitta cependant, paroissant satisfait d'un baiser qu'il avoit ravi. Aussi-tôt après sa sortie, une petite vieille parut, qui força ma divinité de s'éloigner, & de retourner dans un Palais d'or & d'azur, gardé par une centaine de géans, dont les portes de saphyr s'ouvrirent à son arrivée, & se refermerent dès qu'elle fut entrée. Pourrai-je exprimer quels furent alors mes regrets? Une puissance, contre laquelle eût échoué toute celle de la ville des Sept-montagnes, gardoit le Palais. Mais l'amour ne perd jamais l'espérance. Toujours, sous la forme d'un perroquet, je fis vingt fois le tour du Château avant de découvrir la retraite de ma Déesse. J'y parvins enfin; je vins me percher sur sa fenêtre, & fis semblant de vouloir rompre les vitres pour entrer de force. Elle m'apperçut, m'ouvrit, me prit sur son doigt, & me combla des plus tendres caresses, que je lui rendis avec usure. J'osai même me placer sur son sein, & faire quelques efforts pour détourner le mouchoir qui le couvroit. Elle me regarda en souriant, & quelques légers

coups de ſa main m'avertirent que j'étois trop entreprenant. Je me proſternai, comme pour demander grace, & ne me relevai que lorſqu'elle m'eut aſſuré que je l'avois obtenue. Une ſecrette ſympathie lui faiſoit trouver mille agrémens à jouer avec moi. Elle vouloit m'apprendre à parler, à lui dire : *je t'aime*, à prononcer ſon nom; mais par prudence je n'en fis rien, & la femme-de-chambre conclut de mon ſilence que je n'étois qu'un ſot.

Trois jours s'écoulerent dans ces amuſemens innocens. Le quatrieme, il me ſembla que l'humeur de ma maîtreſſe étoit totalement changée. Elle étoit abſorbée dans une rêverie profonde dont rien ne pouvoit la tirer: elle négligeoit tout, juſqu'à ſa toilette, & ſon perroquet. Tout-à-coup les deux battans de la porte s'ouvrent, le vieux enchanteur entre, ſe proſterne aux pieds de Lila, & lui parle de ſon amour avec plus de feu que jamais. « Tu m'aimes, » lui dit-elle; dis-le-moi encore une » fois, & prouve-le-moi. — Veux-tu, » répond l'enchanteur, que j'arrête le » cours des aſtres; que je change le

» sable en perles fines ; que je rende
» l'océan solide ; que je convertisse en
» diamans les montagnes & les rochers ;
» que je les fasse tailler, de sorte qu'ils
» représentent ta figure, & qu'ils por-
» tent ta gloire jusqu'aux cieux ; que
» je te soumette tous les Rois qui gou-
» vernent la terre, depuis les pays
» qu'arrose le Volga jusqu'à celui qu'ha-
» bitent les Patagons ? Ces prodiges,
» & de plus difficiles, ne seront qu'un
» jeu pour te prouver mon amour. —
» Je n'ai pas tant d'ambition, repart
» Lila ; donne-moi seulement pour
» époux le jeune homme qui m'est
» apparu les deux dernieres nuits. —
» Un jeune homme ! Es-tu dans le
» transport ? — Non, Astramond ; je l'ai
» vu deux fois. Si c'est un rêve, pour-
» quoi mon sommeil ne dure-t-il
» pas encore ? Je l'aime, & n'aimerai
» jamais que lui. Il m'a dit que notre
» union étoit faite dans les astres ».
Elle traça ensuite le portrait du jeune homme avec des traits de flamme, sous lesquels je ne pus m'empêcher de me reconnoître. Figurez-vous ma joie ! Cependant cet Astramond répondit :

« Tu aimes, ingrate ! Et quel eſt l'objet » de ton amour ? Un vain phantôme, un » ſonge : & quand il ſeroit réel, crois- » tu, perfide, que je conſente à te cé- » der à un autre ? Eſt-ce ainſi, que tu » payes les ſoins que je me ſuis donné » pour former ton cœur & ton eſprit ? » Malheur au téméraire qui.... mais » pourquoi m'emporter ? Un objet » phantaſtique, eſt-il fait pour exciter » mon courroux ? Je t'ai répété cent » fois que nous étions ſeuls dans l'Uni- » vers : un mot va décider de ton bon- » heur. Tu connois ma puiſſance, con- » ſens à t'unir à moi, & tu regneras » en ſouveraine ſur ma perſonne, & ſur- » tout ce que je poſſéde. — Non, » Aſtramond, tu ne ſaurois me per- » ſuader que ce que j'ai vu ne ſoit qu'un » ſonge. Tu m'a élevée, il eſt vrai ; » mais par quel motif ? Je ne t'en ai » point d'obligation. Daigne m'appren- » dre à qui je dois le jour ? Qui t'a » donné le pouvoir de contraindre mon » cœur ? Et rends-moi à mes parens. » Ce généreux ſacrifice te fera plus » d'honneur que les tentatives que tu » fais pour me ſéduire. — Puiſque tu

» mépriſes ainſi l'affection que je t'ai » vouée, apprens qu'en ce moment mon » amour ſe change en haine. Eſprits, » qui connoiſſez ma volonté, hâtez- » vous de l'exécuter » ? A peine eut-il tonné ces derniers mots, que Lila fut ſaiſie par des mains qui ne tenoient à aucun corps viſible, & qui l'enleverent dans les airs. Je cherchois à m'écraſer la tête contre le mur ; mais un bon Génie me retint, & ſur-tout la voix de Lila, qui me crioit de me conſerver pour elle. Je profitai de l'abſence de la femme-de-chambre, me transformai en hibou, & ſortis par un carreau de vitre qui étoit heureuſement caſſé. Je volai dans le jardin, où, tremblant à la plus légere agitation des feuilles, je changeai bien cent fois de forme. Enfin, aux approches de la nuit, je crus entendre des ſons plaintifs & reconnoître la voix de ma chere Lila. Je pris auſſi-tôt la forme d'un lion, & m'approchai du lieu d'où partoient ces cris : je ne trouvai rien, & me mis à parcourir les forêts & les montagnes. J'errai ſix jours, au bout deſquels j'arrivai ſur le bord d'une mer immenſe, qui me parut propre à

terminer mes malheurs & ma vie. Je m'y précipitai ; mais à peine l'eau eut-elle touché mes membres, que je perdis l'envie de mourir. Je n'eus qu'à prononcer trois mots, & sous la forme d'un dauphin, je gagnai le fond de l'humide élément, où mes yeux furent frappés d'un spectacle nouveau pour moi.

C'étoit une voûte immense, taillée dans une montagne, dans laquelle les vagues se précipitoient comme un torrent, avec un bruit affreux. J'y fus entraîné, & je perdis bientôt connoissance. En reprenant mes sens, je me trouvai dans un grand bassin de porphyre, dont les bords étoient ornés de vases & de statues. Je me crus transporté dans les champs élisées ; & ce qui me confirma dans cette opinion, c'est que j'avois perdu ma figure de poisson. Malheureusement j'avois aussi perdu mon Talisman. « Que je suis » malheureux, m'écrai-je ! ». Cependant un parfum délicieux qui s'exaloit des alentours, me fit un peu reprendre courage. La curiosité me porta à visiter les lieux où je me trouvais comme enchanté. Des jardins immenses, des allées à perte de vûe, un sable

d'or qui les garnissoit, tout enfin me prouva que j'étois dans un séjour de féerie; & un magnifique Chateau, auquel aboutissoit la principale allée, m'en donna la conviction. J'entrai, & je parcourus une infinité de salles, de chambres & de cabinets, où le plus grand luxe étoit étalé, & où regnoit le plus profond silence, ainsi que dans les jardins. Croyant ce délicieux séjour inhabité, j'étois prêt à me retirer, lorsqu'une derniere porte que je poussai s'ouvrit. J'entrai dans un cabinet, ou je ne fus pas peu surpris de voir mon aimable Lila, reposant sur des carreaux de velours, dans un déshabillé léger & galant. Elle paroissoit agitée par un songe agréable; elle se tourna de mon côté, toujours endormie, en disant : « Zerbin, ô mon » cher Zerbin » ! Je me précipitai sur ces levres de corail qui venoient de prononcer mon nom : je les couvris de baisers; mais son sommeil n'en fut point interrompu, ce qui me fit voir qu'elle étoit enchantée. « Je reconnois ta bar- » barie, ô Astramond, m'écriai-je ; » mais je te brave, ce bras & l'amour sau- » ront détruire tous tes vains prestiges ».

Cependant un coq monſtrueux, perché ſur un pied d'eſtal de marbre noir, attira mes regards. Au-deſſous étoit écrit en lettres d'or : « Celui qui aura le cou-» rage de monter ſur ce noble animal, » pourra ſeul mettre fin à l'enchante-» ment de la Dame ici préſente ». La crainte que ce ne fut encore un piége, d'Aſtramond, me fit balancer un moment; mais un coup-d'œil que je jettai ſur la belle dormeuſe, ranima bientôt mon courage. Je ſautai ſur le dos du coq, qui battit des ailes auſſi-tôt, & me porta plus haut que les nues. Peu de momens après ma monture ralentit ſon vol, puis le dirigea droit ſur une fontaine, où il me précipita. Il battit des ailes, chanta trois fois, & diſparut. Quelle fut ma ſurpriſe quand je reconnus que j'étois au même endroit d'où j'étois parti; les mêmes jardins, les mêmes allées, le même Palais ſe préſenterent à ma vue. Mon étonnement redoubla, quand je vis le baſſin de la fontaine ſe remplir d'une troupe de vieilles Nymphes qui me tenoient les propos les plus galans. Elles s'apperçurent enfin que j'avois froid, & me porterent en triomphe ſur le

bord. Ce jeu ne me plaisoit point, & je ne savois si je devois l'attribuer à mon vieux sorcier. Alors une des vieilles sonna d'un cor ; toutes disparurent, & furent remplacées par une autre troupe de Nymphes jeunes & jolies, qui me conduisirent à une salle de bains. « Nôtre service pourroit vous » être incommode, me dit l'une d'elles, » nous allons vous laisser ». Aussi-tôt elles sortent, & vingt jeunes faunes portant des cornes d'or viennent me deshabiller dans un profond silence, que mes questions ne purent leur faire rompre que par un sourire malin. Quand ils m'eurent bien baigné, épongé, essuyé avec des linges chauds, & habillé proprement, la porte s'ouvrit. J'entrai dans une salle à manger, de la plus grande magnificence. Un concert d'instrumens, entremêlé des voix les plus touchantes, charma mes oreilles. Je crus que quelque Fée étoit résolue à faire mon bonheur, & ne doutai pas que je ne visse bientôt paroître la belle Lila. Je me mis donc à table, & mangeai de bon appétit ; car, quoiqu'en disent les Céladons, l'amour ne remplit pas l'es-

tomac. Quand ma faim fut appaisée, la table, les musiciens, la salle même disparurent, & je me trouvai dans les ténébres. Je cherchai la porte à tâtons, & je parvins enfin à un appartement éclairé par la foible lueur d'une lampe, où bruloit de l'huile de canelle. Je la reconnus pour celle où j'avois trouvé ma Lila enchantée, & je vis sur les mêmes carreaux une femme vêtue de même. Brulant d'amour, je n'hésitai pas à me coucher à côté d'elle. Mais bientôt je fus tiré d'erreur par des baisers de feu que je reçus, & par l'attention qu'avoit cette femme à se cacher le visage. A tant d'amour, joint à tant de mystere, je reconnus que ce ne pouvoit être ma Bergere. Je me retirai un peu, & je parvins enfin à voir la figure de l'inconnue, qui, sans être de la premiere jeunesse, avoit encore assez d'attraits pour me séduire. Je succombai, mon cher ami : mais bientôt le remords s'empara de mon cœur. La fureur succéda aux transports de l'amour : la Fée en éprouva les premiers effets ; & je crois que je l'aurois sacrifiée à mon indignation, sans

le respect que nous devons à un sexe qu'elle déshonoroit. Elle employa les prieres, les larmes même pour me rappeller dans ses bras : je fus inexorable. Enfin la fureur s'empara d'elle à son tour, & elle me fit précipiter dans un cachot affreux où je n'avois pour compagnie que les serpens & les crapaux. Je ne sais combien de tems j'y restai, mais je changeai tellement que la barbare eût enfin pitié de moi, & m'en fit sortir, dans l'espérance qu'après une pareille épreuve, je me trouverois trop heureux de répondre à ses desirs. Je fus encore une fois servi par ses Nymphes, qui employerent toute leur éloquence pour tâcher de me convaincre que je ne serois point infidéle à ma maîtresse, en montrant plus de complaisance à la Fée, & pour me persuader que l'excessive délicatesse n'étoit qu'une chimère. Salmacine vit bientôt que je pensois différemment; car rien ne fut capable de me subjuguer. Peignez-vous la fureur dont elle fut animée. « Mal-» heureux, me dit-elle, la mort seroit » une peine trop douce pour toi; » j'ordonne que tu sois changé en un

» affreux dragon, & que tu reſtes ſous » cette forme juſqu'à ce qu'une fille » prenne de l'amour pour toi, & veuille » ſe réſoudre à te donner un baiſer ». A ces mots, un orage affreux s'éleve, je crois que l'univers entier va ſe réduire en poudre; & je ne demandois pas mieux, eſpérant d'être compris dans l'anéantiſſement général. Mais ce bouleverſement de la nature dura peu, l'air ſe calma, & je vis pour la premiere fois, dans une fontaine, l'horrible figure que Salmacine m'avoit donnée. Je ne ſais quel eſpoir me ſoutint..... Mais je m'apperçois, ſeigneur Ydris, que vos yeux s'appeſantiſſent : vous avez beſoin de repos : venez en prendre quelques heures : ſi le réçit de mes aventures vous intéreſſe, je le continuerai demain en déjeûnant. Le Chevalier remercie Ydris, & le ſuit à l'appartement qu'on lui a préparé. Il ſe livre à ſes réflexions; & cependant cherche à s'endormir. Mais je ſens que je bâille, je vais en faire autant.

CHANT IV.

Qu'il eſt facile de trouver un doux

repos, quand on eſt au lit à côté d'une épouſe adorable & ſenſible! Quel tourment au contraire d'avoir une Junon pour compagne! Mais que je plains davantage un amant ſéparé, par des mers immenſes, de l'objet qu'il aime, qui lui adreſſe la parole comme ſi elle pouvoit l'entendre, & remplit l'air de ſes triſtes lamentations! Il n'eſt point de repos pour lui.

Rien ne le prouve mieux que l'exemple du bon Paladin que nous avons laiſſé chez Zerbin. Tandis que celui-ci, à l'ombre de l'hymen, ſe livre paiſiblement au ſommeil dans les bras de ſa chere Lila, Ydris peut à peine fermer l'œil. Des ſonges l'agitent; il ſe réveille; il invoque Morphée, & Morphée ſemble le fuir. Las de ſe tourmenter en vain pour appeller le repos qui s'éloigne de lui, il ſe leve, ſe couvre d'un habit léger qu'on a placé près de lui pour cet uſage, & deſcend dans le jardin, avec l'eſpoir que l'air frais du matin calmera l'agitation de ſon ſang. Son eſpérance n'eſt point trompée, & ſes ſens reprennent leur équilibre. L'aurore le voit, l'admire; & l'on pré-

tend qu'elle ſuſpendit ſa courſe pour le conſidérer plus long-tems, & qu'elle ne la continua qu'avec regret d'etre contrainte à le perdre de vue. Loin de remarquer cette Déeſſe, notre Chevalier, ne penſant qu'à ſa Zénide, pourſuit ſon chemin, & arrive, ſans y ſonger, ſur les bords du lac. Auſſi-tôt ſon imagination s'exhalte, & lui montre, ſur l'autre rive, une plage inconnue, un Château habité par une Fée puiſſante, qui doit renfermer la beauté qu'il adore. Qu'il ſouhaiteroit une barque, ſeulement une planche! Qu'il affronteroit avec joie la fureur des flots! A peine a-t-il formé ce vœu, qu'une nacelle dorée, dont un amour manie le gouvernail, arrive près de lui; il y ſaute légérement, & la barque traverſe le lac auſſi promptement qu'un éclair.

Souhaitons un bon voyage à ce digne Chevalier, & voyons ce qu'eſt devenu ſon ami Ytifall, qu'il a quitté aſſez bruſquement, après en avoir reçu un bon ſouper. Après ce prompt départ, celui-ci n'étoit pas reſté long-tems dans le petit bois; mais en étant parti ſur-le-champ, il avoit voyagé cinq jours entiers,

entiers, & la rencontre d'un fleuve profond avoit seule arrêté sa marche. Point de pont, point de bateau pour le passer! Mais il n'a qu'à souhaiter, & aussi-tôt un pont de porphyre paroit traverser le fleuve. Assuré de son bonheur par cette épreuve, Ytifall se croit déjà possesseur de la belle Zénide, & du Royaume des génies élémentaires: il passe le fleuve, & entre dans un bois qui semble habité par les amours. Les rayons du Soleil, réfléchis par l'astre de la nuit, donnoient une lumiere douce & très-propre à favoriser les désirs des mortels. Un chemin serpentant, le conduit à un vaste jardin plus orné que celui des Hespérides. Il étoit au comble de la joie, quand son oreille fut frappée d'un bruit semblable à celui du coassement d'un million de grenouilles. En s'approchant, il reconnut que c'étoient des voix humaines, qui toutes parloient ensemble, & tenoient des discours si décousus & si dépourvus de bon sens, qu'il ne pouvoit y rien comprendre. Il se croit transporté dans les petites maisons; mais il ne voit personne! Enfin, en levant les yeux, il apperçoit qu'il est dans une rotonde de grands

arbres, à chacun desquels est attachée une cage habitée par un oiseau doué de la parole. Son premier mouvement est de rire aux éclats; mais ensuite le souvenir de l'adieu qu'il a reçu d'Ydris, lui fait entrevoir ce dont il s'agit, & lui inspire une sorte de frayeur. Cependant la crainte ne se fait pas sentir long-tems dans son ame. « Je juge, dit-il en lui-» même, que ces sots emplumés sont » autant de Princes, amans de Zénide! » L'aventure est périlleuse, j'en con-» viens; mais le prix mérite qu'on s'ex-» pose pour l'obtenir. Un trône, ou » une cage! Après tout, ces Messieurs, » aux discours qu'ils tiennent, ne me » paroissent pas trop à plaindre. Allons! » adieu, Messieurs les fils de Roi, j'es-» pere que dans peu mon bonheur met-» tra fin à votre enchantement ».

Il avance donc avec courage, & parvient au bord d'un grand bassin entouré d'une colonnade. Au milieu, s'éleve un Amour secouant son flambeau, comme pour embraser l'Univers. Entre les colonnes sont des niches habitées par des Nymphes appuyées sur leurs urnes, d'où s'élevent des jets-d'eau dirigés sur

le flambeau du petit Dieu, comme pour l'éteindre; mais dont les eaux retombent avec bruit dans un grand baſſin de jaſpe. Un tel ſpectacle auroit eu de quoi mériter l'admiration d'Ytifall, ſi elle n'eut été arrêtée par un objet plus digne de fixer ſes regards. Une jeune Nymphe, qui venoit de ſe donner le plaiſir de ſe promener en bateau ſur cette petite mer, accablée de la chaleur du jour, venoit de ſe déshabiller pour ſe rafraîchir dans le cryſtal liquide: l'air léger, & ſes cheveux épars couvroient ſeuls une partie de ſon corps. Appuyée ſur le bras de l'Amour, pour recevoir les eaux qui tomboient dans le baſſin de jaſpe; elle étoit placée de façon qu'Ytifall ne pouvoit voir ſon viſage. Mais il découvrit d'autres appas. Voir, s'enflammer, attaquer & triompher, c'étoit toujours, en pareil cas, l'uſage d'Ytifall. Il ne ſe dément point en cette occaſion. La Belle, ſurpriſe à ſa vue, cherche à fuir; elle eſt atteinte ſur le bord du baſſin: ne pouvant plus réſiſter, une foibleſſe vient à ſon ſecours. L'exemple d'Angola, dont tout le monde ſait l'hiſtoire

ne fut pas suivi par notre aventurier, qui sçut mieux que ce Prince profiter de l'heureuse occasion, & faire revenir la Nymphe. Ce ne fut pas cependant sans peine ; mais enfin elle ouvrit les yeux, soupira & demanda grace. On ne lui laissa pas le tems de prendre de la colere ; les plaintes furent arrêtées par les plus vifs transports, & bientôt elle sourit au lieu de se fâcher. Cependant la réflexion exige de la décence ; elle se plaint, elle menace, elle fait des reproches auxquels le cœur n'a nulle part. Ytifall lit au fond de son cœur ; il sait du moins que le pardon est toujours plus sincere que le dépit, quand on a sçu plaire : il obtient son pardon ; & il ne resta plus à la Belle que quelques doutes sur sa constance, qu'il eut bientôt détruits.

« Répons-moi franchement, dit la » Nymphe, quand tu m'as apperçue, » qu'as-tu trouvé de plus beau dans » toute ma personne ? — La question » est délicate, reprit Ytifall ; vos charmes se confondent, & tous obtiennent l'hommage de l'admiration ; mais » ce sein d'albâtre.... — Dis-tu vrai,

» reprit-elle avec un transport de joie? » Jures-le moi, & reçois en récompense l'empire du Royaume des Génies ». A ces mots, Ytifall la considére avec plus d'attention qu'il n'avoit fait jusques-là, &. se persuade qu'il vient de triompher de Zénide même. « Pourquoi, lui dit-il, le sérieux que » tu mets dans la question? Je vois, » répond la Nymphe, que tu es celui » qui m'est destiné pour époux, ainsi » je n'aurai point de secret pour toi. » Saches donc, que sur la cime de » l'Atlas réside un savant enchanteur, à qui l'avenir se dévoile, & qui » prédit, en vous considérant, tout ce » qui doit vous arriver. Cet homme » vit un jour, par hazard, ce sein que » tu viens d'admirer, & le trouva si » beau, qu'il le jugea digne d'un trône: » aussi me promit-il que j'occuperois » celui des Fées, dès que cette vue » m'auroit gagné le cœur du Prince » de Trébisonde. Eh! justement, s'écrie » Ytifall, je suis le Prince de Trébisonde. Je n'en doutois pas, répliqua la Nymphe. Mais, Prince, vous » sentez-vous le courage de tout en-

» treprendre pour moi ? — Quelle » queſtion ! & quel outrage elle ren- » ferme ! Faut-il que j'aille dérober » le feu du tonnerre ? Je ſuis prêt. — » Non, Prince, je vous deſtine de » plus douces aventures. M'aimez- » vous ». Ytifall, ſurpris de cette obſtination à l'interroger, offrit des preuves plus touchantes. « Ce ne ſont pas » des preuves de cette nature que je » vous demande, lui dit-elle ; écoutez- » moi. L'amour eſt plus délicat que » les amans ; & c'eſt par le cœur que » je veux être raſſurée. Premierement, » votre vie ſera en ma puiſſance, & » me répondra de votre fidélité. Si » vous me trompez, rien ne pourra vous » ſouſtraire à ma vengeance. — Ah ! » je jure..... — Ne vous preſſez pas » de jurer, conſultez votre cœur, & » ne promettez rien que vous ne vous » ſentiez capable de tenir ; car, par » la foible lumiere de Diane ! il vous » ſeroit plus facile de vous jouer des » carreaux du grand Jupiter, que de » la parole que vous me donnerez. — Si » la durée de ma vie dépend de ma » fidélité, je ne mourrai jamais, & j'en

» donne pour garant les béquilles du
» vieux Titon. Mais expliquez-moi
» l'épreuve que vous exigez de moi. —
» Prince, sachez d'abord que je suis d'une
» fierté singuliere. C'est à votre cœur seul
» que j'en veux. Possédez les plus bel-
» les femmes, que chaque jour voie
» augmenter le nombre de vos trioms-
» phes, j'en serai flattée; mais que ce
» cœur me reste, & qu'un seul de mes
» regards soit d'un plus grand prix pour
» vous que les dernieres faveurs de
» tout autre. Vous verrez Zénide... —
» Zénide! s'écrie Ytifall surpris, Zé-
» nide, dont la vue fait perdre l'esprit!
» Pardonnez, Madame, je ne suis pas
» si téméraire, & quiconque vous connoît,
» ne peut plus former de desirs pour
» une autre. — Zénide elle-même, mon
» ami; tu la verras, tu en triompheras.
» Mais le jour qui s'approche m'empê-
» che de m'expliquer. Adieu, à ce soir.
» Mais je suis inquiéte pour toi : com-
» ment te nourriras-tu? — N'ayez point
» de souci, ma Reine; voici un Ta-
» lisman qui me fournit tout ce dont
» j'ai besoin, & me fait revêtir telle
» forme qui me plaît. — Comment!

» c'eſt l'anneau du Roi Cormoran.—Oh, » la victoire eſt à nous, je n'ai plus d'in- » quiétude. Adieu, retire-toi dans ce » bois. Dès que les premieres étoiles » paroîtront, nous nous rejoindrons ». Ytifall fut obligé d'obéir : mais retournons à notre Ydris.

CHANT V.

Nous avons vu le noble Paladin monter avec ardeur dans une barque, dirigée par l'Amour. On va vîte avec un pareil conducteur : auſſi n'eſt-il pas long-tems à franchir l'eſpace d'eau qui le ſépare, dans ſon idée, de l'objet de ſes vœux. Quelle eſt ſa ſurpriſe, en débarquant à l'autre bord, de ſe voir dans le déſert le plus affreux, dont le ſilence n'eſt troublé que par les hurlemens des monſtres qui l'habitent. Pour comble d'horreur, le jour ſe change en la nuit la plus ſombre ; les vents déchaînés mugiſſent de tous côtés ; la foudre gronde ſur ſa tête ; la terre s'entr'ouvre ſous ſes pieds, & vomit des tourbillons de flammes, & des monſtres tels qu'il n'en exiſte que dans un cerveau troublé par l'ardeur d'une

fiévre chaude. Le courage d'Ydris eſt ébranlé pour la premiere fois : il a laiſſé ſon épée de diamant, dont la vertu détruit tous les enchantemens, dans la chambre où il avoit en vain tenté de goûter le repos. Il ne lui reſte que la reſſource d'invoquer le nom de ſa Divinité : c'eſt ce qu'il fait, & à peine a-t-il prononcé ce nom merveilleux que les vents s'appaiſent, le ciel ſe dégage, l'abyme ſe referme ; & il ſe trouve dans la contrée la plus riante de l'Univers. Après avoir traverſé mille berceaux entrelaſſés de roſes, de myrtes & de jaſmins, dont l'air eſt parfumé, il s'engage & s'égare dans un labyrinthe dont il ne peut plus trouver l'iſſue. Un concert agréable de flûtes, dont ſon oreille eſt frappée, ſuſpend pour un moment toutes les facultés de ſon ame : il avance, & rencontre au coin d'une allée, une belle Nymphe, qui lui préſente une coupe de nectar. Il fuit ſans porter les yeux ſur elle ; mais une autre Nymphe vient auſſi-tôt ſe précipiter dans ſes bras. Il veut encore éviter celle-ci, ſes forces l'abandonnent ; il la reconnoît pour celle du bain, & ne peut s'en débarraſſer

sans avoir recours à son invocation ordinaire. Le nom de Zénide prononcé, dissipe sa foiblesse; il s'arrache des bras de la Nymphe, & fuyant à toutes jambes, il a bientôt gagné l'issue de ce labyrinthe enchanté.

Après avoir parcouru un certain espace sans savoir où il va, il se trouve près d'un dôme, dont les ornemens n'ont rien de magnifique; il le reconnoît aussi-tôt pour le lieu dont Zénide elle-même lui a fait la description, & qui renferme sa statue. « O Déesse de » mon cœur, s'écrie-t-il dans son ravis» sement! ce n'est donc point en vain » que je me suis séparé de toi, que j'ai » parcouru presque toute la terre : je » parviens enfin au but de mes tra» vaux : mais, quoi! animer une sta» tue! oui, l'ardeur qui m'embrase est » capable d'inspirer le sentiment au » marbre le plus froid..... ». Dans cette confiance, il approche, parvient sous le dôme, & voit en effet une statue qu'un voile de soie couvre en entier. Il soulève ce voile : Dieux! quel ressemblance parfaite! Ses yeux semblent animés; & sans l'immobilité, qui ne

croiroit voir Zénide même plutôt que son image!

Qui n'a pas entendu parler de ces esprits aimables qui habitent l'élément du feu, de ces Salamandres charmantes dont la création est sans contredit ce qui fait le plus d'honneur au génie des Cabalistes? Eh bien! lecteur, la statue de Zénide, statue d'une construction bien plus parfaite que celles de tous les Phidias anciens & modernes, puisque les parties intérieures de cette beauté y étoient aussi bien rendues que la forme extérieure, & qu'il n'y manquoit absolument que l'ame pour en faire un être vivant; cette statue, dis-je, étoit sous la garde d'une belle Salamandre, nommée Amène, qui se plaisoit quelquefois à l'habiter. Elle n'eût pas plutôt apperçu notre Chevalier que l'amour s'empara d'elle, & qu'elle résolut de profiter de son erreur. Ydris s'approche, le cœur plein d'un doux espoir, que la vûe d'un sein qui semble palpiter ne contribue pas peu à augmenter. Il ose prendre un baiser sur la bouche de la statue à la quelle il croit communiquer la chaleur dont il brûle:

peu-à-peu les bras se remuent : Ydris devient téméraire ; Amène est sensible & foible ; mais l'amour-propre vient à son secours. « Quoi, pense-t-elle, je » recevrai des hommages qui sont » adressés à une autre ! moi, dont les » charmes sont tellement au-dessus de » ceux des mortelles ! Non, je me » montrerai telle que je suis, ma victoire n'en sera pas moins assurée, » & je ne la devrai qu'à moi-même ». A l'instant, uns coup de tonnerre affreux se fait entendre, le dôme est embrasé, la statue renversée, Ydris a disparu.

Qu'est-il donc devenu ce brave & fidele Chevalier ? Amène l'a enlevé, & il se trouve dans la région des Salamandres, sur le bord d'un ruisseau d'or liquide & potable, qui coule sur un sable de perles. Les rives sont couvertes de rosiers fleuris : Eh ; quels rosiers ! les feuilles sont des émeraudes, & les fleurs des rubis. Il apperçoit dans l'éloignement un château d'une structure merveilleuse. Trois demoiselles, qu'on eût pris pour les Graces, en sortent, viennent à lui, & l'enga-

gent à les suivre. Deux rangs de jeunes beautés l'attendent des deux côtés d'une vaste & magnifique cour, & jettent des fleurs sur son passage. Il parvient ainsi à un appartement brillant : un rideau s'ouvre, & Amène, sur un trône d'escarboucles, se montre à ses yeux dans tout l'éclat de sa beauté majestueuse. Ydris, troublé par ce spectacle enchanteur se sent pour la premiere fois tenté d'être infidele : mais le souvenir de Zénide & de sa statue a bientôt dissipé ces desirs légers. C'est vous-même, ô Amène ! qui vous êtes fermé le chemin d'un triomphe que vous ne pouviez manquer d'obtenir ! Pourquoi vous êtes-vous cachée dans l'image de Zénide ! pourquoi avez-vous fait briller ses yeux insensibles des feux du desir ! Que ne laissiez-vous l'amoureux Chevalier prendre une peine inutile pour animer une statue qui fut restée froide & sans sentimens, peine dont il se fût à la fin rebuté ! C'est alors que, vous montrant à lui, vous pouviez, par vos divins appas, le rendre infidele à une Beauté pour laquelle il ne lui seroit plus resté la moindre espérance ! Vous igno-

riez sans doute la condition qui lui étoit prescrite.

Dupe de son propre artifice, Amène, considérant la tristesse du Paladin, ne perd pas tout espoir ; & sous prétexte de chercher à la dissiper, cachant sous le voile de l'amitié le feu de l'amour dont elle est enflammée, elle fait succéder les fêtes les plus magnifiques. Le Château retentit sans cesse du bruit des plaisirs, qu'elle se plaît à renouveller pour lui. Elle se résout enfin à lui demander le sujet de ce noir chagrin, que rien ne paroît pouvoir soulager. Ydris, oubliant alors qu'il parle à une femme, & que les femmes n'aiment rien moins que d'entendre faire l'éloge d'une autre ; qu'elles abhorrent sur-tout la confidence des vœux qu'on forme, & qui ne s'adressent point à elles, a grand soin de lui détailler & même d'exagérer la beauté de Zénide, & l'ardeur dont son cœur brûle pour cet objet divin. Amène dissimule, lui apprend que le mérite de Zénide ne lui est point inconnu, & lui dit des choses qu'il ne peut comprendre : enfin sur la priere qu'il lui fait de s'expliquer, elle lui parle en ces termes :

« Qu'il-en coûte à mon amitié de
» t'éclairer sur ton malheur ! Apprens
» donc, puisque tu le veux, l'histoire
» de ta Zénide. Le sage Astramond,
» avant que la neige des ans eut couvert
» sa tête, étoit beau, bien fait, & re-
» cherché des femmes, auxquelles il
» n'étoit ordinairement pas cruel. Il le
» fut cependant pour une Fée déja sur
» le retour; mais qui conservoit en-
» core des restes de beauté. C'est qu'en
» ce tems il étoit épris d'une charmante
» Sylphide, qui portoit dans son sein
» le précieux gage de sa tendresse. La
» Fée, quoique puissante, l'étoit moins
» qu'Astramond : elle dissimula ; mais
» au moment que la Sylphide venoit de
» donner le jour à Zénide, & que l'en-
» chanteur, tenant cet enfant dans ses
» bras, venoit de tirer son horoscope,
» & de lui promettre l'empire des Fées,
» la méchante Fée se montra, & proféra
» ces terribles paroles ! Oui, Astra-
» mond; ta fille sera un prodige de
» beauté, elle deviendra un jour notre
» Reine ; mais son cœur sera toujours
» insensible. Sa beauté fera perdre l'es-

» prit à tous ſes amans, & le plus fa-
» voriſé ſera celui qui ſouffrira le plus
» de ſon indifférence. Ayant dit ces
» mots, elle s'envola dans ſon char tiré
» par des dragons. Juge maintenant
» toi-même de l'eſpoir qui te reſte ».

Ce récit, quoique bien circonſtancié, ne détruiſit point dans l'eſprit d'Ydris l'eſpoir qu'il avoit, que le ſort jetté ſur Zénide ne fut diſſipé, s'il venoit à bout d'animer ſa ſtatue, ainſi qu'un oracle ſorti de la bouche même de Zénide le lui avoit promis. Cependant Amène, continuant de feindre pour lui la plus tendre amitié, ſe promenoit ſouvent ſeule avec lui dans un boſquet, au clair de la lune. Le cœur du Paladin avoit quelquefois de la foibleſſe; mais l'amour triomphoit bientôt, & il ſe demandoit la raiſon des mouvemens qu'il avoit éprouvés. Tous ſes deſirs ſe portoient ſur la terre; mais comment franchir l'eſpace immenſe qui la ſépare de la région du feu, dans laquelle il étoit tranſporté. Un jeune & beau Salamandre, nommé Flox, amoureux d'Amène, lui en procura les moyens. Jaloux de

la préférence que cette Reine accordoit à Ydris, il ne pouvoit croire que celui-ci pût y être insensible, & n'en fut persuadé que quand il lui demanda le moyen de quitter ce séjour. Flox n'hésita point, & en moins de quatre secondes le transporta au même lieu d'où il avoit été enlevé.

Quel est son désespoir de ne plus retrouver la statue ! Il se couche sur le gazon, fait mille imprécations contre l'Amour, n'épargne pas Zénide même, & rougit de l'état où il est réduit, & dont le peu d'activité convient si mal à un Héros & à un loyal Chevalier. Puis il se lève dans l'intention de renoncer à un amour malheureux auquel il a sacrifié, dans l'oisiveté, les plus précieux momens de sa jeunesse. Cependant, au détour d'une allée, il apperçoit..... la statue couchée, & qui sembloit reposer sur le gazon. A cette vue l'amour reprend tous ses droits. « Elle est animée, se dit-il, une simple » statue ne sauroit ainsi changer de » place ». Il s'approche, pose la main à l'endroit du cœur, & quoiqu'il ne

ſente aucun mouvement, il ne peut perdre ſa confiance. Il redouble la même épreuve ; & toujours il trouve la même inſenſibilité. Mais la vue des traits de celle que ſon cœur adore, & la penſée qu'il eſt permis d'être téméraire vis-à-vis d'une pierre, l'enflammant de plus en plus ; il la couvre de baiſers : enfin, il lui ſemble que cette bouche ſe colore, que le marbre s'échauffe, que ſa dureté céde ſous la preſſion de ſes mains, qu'on l'embraſſe & qu'on lui rend baiſers pour baiſers. Ceci n'eſt plus une illuſion. Qu'eſt-ce donc, me dira-t-on ? ſeroit-ce encore un tour de la façon d'Amène ? Non, Meſſieurs ! cette Salamandre étoit trop fiere, vous le ſavez. Mais la Nymphe du bain, ne vous en ſouvient-il plus ? Eh bien, c'eſt elle même. Dédaignée une ſeconde fois par Ydris, e le avoit lu dans les aſtres, que l'objet qu'on lui préféroit, n'étoit qu'une ſtatue, & avoit ſuivi notre Chevalier, de loin à la vérité. Elle avoit découvert qu'il étoit dans une Iſle inabordable. (C'étoit celle de Zerbin.) Mais elle ignoroit comment y parvenir, & n'avoit

ceſſé d'errer, que lorſque, pourſuivie dans le labyrinthe par un Satyre, elle étoit venu ſe réfugier, comme nous l'avons vu, dans les bras d'Ydris, qui avoit eu peine à s'en débarraſſer. Après la fuite du Chevalier, la pourſuite du vieux Satyre avoit recommencé : mais plus légere que lui, elle avoit ſçu l'éviter, & étoit parvenue ſous le dôme qui couvroit la ſtatue de Zénide, peu après que le Héros avoit été enlevé par Amène. Reconnoiſſant alors que cette ſtatue étoit ſa rivale, elle avoit pris le parti de s'y loger, d'attendre Ydris, ainſi cachée, & de profiter des tentatives qu'il ne manqueroit pas de faire pour l'animer. Elle avoit attendu impatiemment tout le tems qu'il étoit reſté dans le Château d'Amène ; & s'ennuyant du rôle qu'elle jouoit, elle avoit changé de place, & s'étoit couchée ſur le gazon où notre Héros l'avoit enfin apperçue. Elle contrefit d'abord parfaitement la ſtatue : une pierre n'eſt pas plus pierre ; mais elle s'anima par degré, & la ſéduction devint parfaite... « Eſt-ce bien toi, Zénide, s'écria le

» Chevalier, eſt-ce toi dont l'inſenſi-
» bilité céde enfin à l'ardeur de l'amour
» le plus tendre ». O vous, incrédules, pour qui tout ce qui tient du merveilleux n'a point de charmes, vous ne voulez point me croire ! Eh bien ! appaiſez-vous, car vous ne ſaurez pas la ſuite de cette hiſtoire.

SECONDE CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

HISTOIRE

DE ROBERT LE DIABLE,

DUC DE NORMANDIE.

Paris, 1783.

SI c'eſt être célébre que de porter un nom très-connu, *Robert le Diable* jouit de cet honneur ſi envié. Son Hiſtoire amuſoit depuis longtems les enfans & les *grandes perſonnes*; mais l'élégance du ſtyle n'étoit pas ſon mérite; rajeunie par une plume aimable, elle appartient aujourd'hui au goût, autant qu'à l'imagination. & ſi la raiſon ne ſe mêloit pas trop ſérieuſement des affaires de l'eſprit, un Conte fou ſeroit devenu très-croyable. Tâchons de ne pas détruire le preſtige. Le moyen le plus certain; c'eſt de copier l'Auteur, le plus ſouvent qu'il ſera poſſible.

LA plus aimable Princeſſe, la plus heureuſe perſonne qui ait jamais regné, trouvoit un ami, un amant dans un époux, & ſes jours étoient filés par les plaiſirs. Mais elle n'avoit point d'enfant ; & l'on veut être mere. Ce vœu ſi naturel, prit trop d'empire ſur elle ; & elle eut long-tems à ſe repentir de n'avoir pas penſé que la nature donnoit quelquefois des conſeils dangereux.

On lui perſuada de s'adreſſer à un Juif, qui, abuſant de la foibleſſe du peuple, & de quelques connoiſſances qu'il avoit acquiſes chez les Arabes, avoit l'art d'évoquer les ombres, & prédiſoit l'avenir. Parmi beaucoup d'autres ſecrets, il avoit celui de rendre ſtériles les femmes fécondes, & de donner la fécondité à celles que la nature avoit fait ſtériles. Mathilde eut la foibleſſe de conſulter cet Oracle. L'infame Iduméen l'aſſura du ſuccès, ſi elle promettoit de lui garder un ſecret inviolable. Elle le lui jura, pourvu, ajouta-t-elle, que vous n'exigiez de moi rien qui puiſſe bleſſer l'honnêteté. On la raſſura à cet égard ;

on lui expliqua tous les myſteres de la Cabale. On lui apprit que la terre, les airs, & les eaux étoient peuplés de Génies, à qui l'Etre ſuprême avoit confié le gouvernement de l'Univers; qu'ils protégeoient les hommes, & s'uniſſoient quelquefois aux mortelles. On demanda à Mathilde, ſi la préſence d'un de ces êtres revêtu d'une forme viſible, ne l'effrayeroit point! elle répondit, qu'elle ſe ſentoit aſſez de courage pour le voir. L'impur Iſraëlite fit des conjurations, & l'on entendit des éclats qui ébranlerent la caverne où ſe paſſoit cette ſcène : après avoir évoqué trois fois l'Etre des Etres, le fond de la caverne s'ouvre avec un bruit effroyable, & un jeune homme, d'une beauté parfaite, vient ſe jetter aux pieds de Mathilde, qui s'évanouit. Ce jeune homme étoit en effet un Génie. Mais le Juif ignorant, & auſſi crédule que les ſuperſtitieux qui le conſultoient, le prit pour un amant de la Princeſſe qui vouloit profiter de ſa reſſemblance avec le Prince, pour ſurprendre, par la ruſe, des faveurs que ſes ſoins n'avoient pu lui faire accorder. « Mathilde & le Lecteur retrou-

» veront encore ce Génie sur leurs » pas ».

La Princesse devient grosse, & est instruite de la surprise qui lui a été faite. On devine son désespoir. Le coupable se déclare lui-même. « Je suis un démon, lui dit le scélérat, & l'enfant que tu portes aura tes vertus & mes vices. Sois discrete ; cache à ton mari ce qui t'est arrivé. Malgré le Ciel, tu as voulu avoir un fils ; dans neuf mois tu le mettras au monde ».

Elle accouche en effet, & la prédiction n'est que trop accomplie. L'accouchement dura un mois entier, & fut horriblement pénible. Le moment de la naissance fut marqué par des prodiges inouis. Le Ciel se couvrit de nuages, & retentit, d'un pole à l'autre, de coups redoublés de tonnerre. Le palais du Duc parut tout en feu, un ouragan renversa une de ses principales tours ; une chouette qui se glissa dans la chambre de la Duchesse, éteignit, avec ses ailes, l'une après l'autre, toutes les bougies, qui se rallumerent d'elles-mêmes. L'enfant, en venant au monde, éternua trois fois, & il lui vint trois dents ; deux heures après,

après, il éternua encore trois fois, & l'on s'apperçut de trois dents nouvelles; avant la fin du jour, il ne lui en manquoit aucune. Il mordoit ses nourrices; & l'une d'elles ne put s'empêcher de s'écrier, que cet enfant étoit un Diable. Hélas ! elle ne disoit que trop vrai. A peine avoit-il un an qu'il parloit aussi distinctement que son pere. Il savoit se faire obéir. Les enfans ordinaires, à sept ans, sont moins formés qu'il ne l'étoit. Son pere l'appella Robert. Il n'y avoit aucune sorte de méchanceté qu'il ne fit, jettant à la tête des uns tout ce qu'il tenoit dans ses mains, frappant les autres, & ne faisant grace à personne. A cinq ans, il assommoit tous les enfans d'un âge supérieur. Ils fuyoient dès qu'ils le voyoient. Enfin, on fut comme forcé de le nommer Robert le Diable, d'après le mot de sa nourrice.

Pour abréger, nous supprimerons tout ce qu'il fit jusqu'à cet âge où un grand caractere se manifeste. Quand il fut arrivé à cette époque fatale, on tremblait à son nom, & à sa voix. Il y eut un tournoi, indiqué à la Cour du Duc. Lorsque les Chevaliers furent assemblés,

Robert leur parla en ces termes. « Chevaliers, si le courage & la valeur sont les premieres vertus que vous exigez pour être admis dans votre Ordre, personne, je crois, n'y a plus de droit que moi; j'espere vous le prouver avant la fin du jour. Vous exigez, dit-on, toutes les autres vertus qui constituent l'honnête homme, en quoi je trouve l'Ordre de chevalerie fort inutile; car il suffit de vivre parmi les hommes, pour être assujetti aux mêmes devoirs. Ces vertus doivent naître avec nous; leur développement dépend des circonstances : j'ignore si je les possède, parce qu'il ne s'est pas présenté des occasions de les exercer; ce que je sais bien, c'est que l'Ordre de chevalerie ne les donnant, ni ne pouvant les donner, il est assez indifférent à l'honnête homme qui les possède, d'être ou de n'être pas Chevalier. Votre Ordre doit donc se borner à exiger de ceux qui y aspirent, une valeur éclairée, & un courage à toute épreuve. Voilà, Chevaliers, sur quoi vous devez me juger, m'admettre, ou me refuser. J'espere, à cet égard, mériter votre suffrage.

Les coups de lance commencent. Robert pouſſe ſi loin les preuves & les excès de la valeur, que tous les Chevaliers ſont mis ſucceſſivement hors de combat. Pour prévenir la nuit, & n'en excepter aucun, il force les derniers à ſe réunir contre lui, en les attaquant tous enſemble. Son épée eſt caſſée, il ſaiſit une barre de fer, & ne tue plus qu'en aſſommant. Son pere, indigné, lui ordonne de s'arrêter. Le lieu de la ſcène eſt couvert de ſang; le peuple commence à murmurer: il n'écoute perſonne, & pourſuit. La Ducheſſe, la larme à l'œil, entre dans la lice, court au-devant de lui, feint de tomber à ſes genoux. Il s'arrête, il rend les armes; mais il craint de rentrer dans le Château, parce qu'il a déſobéi à ſon pere; & va paſſer la nuit chez un de ſes amis.

Menacé par le Duc, il ſe révolte. Une troupe eſt bientôt formée. La gloire de courir les aventures le tente; il va parcourir la Normandie, où ſes exploits ſont des vols, des aſſaſſinats, des violences horribles. Le pillage, le carnage, le viol marquent tous ſes pas; & la

Province eſt déſolée. Il jouiſſoit de ſes victoires : cependant il rougiſſoit quelquefois de ſes propres ſentimens. Mais il étoit trop avancé dans le crime pour oſer reculer. Ses remords ne ſervoient qu'à irriter ſa fureur.

Un jour errant dans un bois, il cherchoit de nouvelles victimes. Le malheur conduiſit vers lui ſept Hermites, qui revenoient de Rome, & traverſoient la Normandie. Ces infortunés s'adreſſerent à lui pour lui demander leur chemin. Robert contrefit d'abord le dévot, leur fit raconter tout ce qu'ils avoient fait dans leur voyage ; & ſe montant, peu à peu, ſur le ton railleur, il leur demanda le récit de leurs aventures galantes ! mais ſoit diſcrétion de la part des bons Hermites, ſoit que leur piété n'eut pas ſuccombé à la tentation, ils aſſurerent Robert qu'il ne leur étoit rien arrivé qui méritât ſon attention. Lui, qui ne cherchoit qu'à les pouſſer à bout, leur tint les diſcours les plus indécens. & leur demanda leur avis ſur les cas les plus infâmes ; il les preſſa de lui dire ce qu'ils auroient fait dans telle ou telle circonſtance ; comment ils auroient évité

les ruſes du Diable, s'il s'y étoit pris de telle, ou de telle maniere pour les tenter. Ils ne manquerent pas alors de lui raconter comment, dans une ſituation auſſi délicate, S. Antoine s'y étoit pris pour ſe tirer d'affaire. Voyons, dit-il, ſi vous ſerez auſſi ſages, ou plutôt auſſi ſots que lui. Robert, qui, dès le commencement de cet entretien, avoit fait donner ſes ordres dans un village voiſin, ne fit que dire un mot qu'ils ne comprirent pas; & auſſi-tôt cinq jeunes filles, toutes nues, ſortirent de derriere un feuillage épais, & ſe mirent à danſer. Les Hermites couvrirent leurs yeux de leurs mains, & prirent la fuite, en faiſant de grands ſignes de croix. Robert court après eux, & leur crie de toutes ſes forces, d'arrêter. Ils le prenoient, lui & ſes femmes, pour des diables ſortis des arbres. Robert en atteint un, & d'un coup de ſabre lui abbat la tête. Les autres, plus effrayés encore, doublent le pas; un ſecond tombe, & ſubit le ſort du premier. Les cinq qui reſtent s'arrêtent, & tombent aux genoux de Robert. Il exige d'eux qu'ils donnent un ſpectacle ſcandaleux. Trois,

refuſent : Robert leur dit de choiſir ou de la mort, ou des plaiſirs qu'il leur offre. L'un des cinq Hermites, plus indigné, ou plus courageux, s'écrie : homme ſanguinaire, démon, ou qui que tu ſois, tes plaiſirs ſont horribles. Si tu avois voulu nous ſéduire ſous le voile de la décence, & attaquer nos cœurs avant que de bleſſer nos yeux, alors peut-être tu aurois eu le plaiſir malin de voir le vice aux priſes avec la vertu ; mais ta fureur aveugle ne t'a pas permis de jouir de ce ſpectacle ſingulier ; ta barbarie a détruit l'illuſion même de la volupté. Nous rejettons tes offres abominables ; & quant à notre vie, le Ciel ne nous a pas interdit une juſte défenſe.

Robert, à ces mots, entre en fureur ; les Hermites ſe jettent ſur lui ; il alloit en être accablé, lorſque les femmes pouſſerent des cris affreux : on les entendit. Trois ſcélérats vinrent au ſecours de Robert, & les Hermites furent égorgés. Un d'eux, en mourant, adreſſa la parole à Robert, & lui dit, d'un air tranquille & riant : tu t'applaudis, cruel, & ton ame eſt déchirée. Je ne change-

rois pas mon sort pour le tien: je meurs innnocent, & sans aucun trouble; je te pardonne, car je serais faché d'emporter au tombeau le sentiment pénible de la haine: puisse le ciel te pardonner comme moi. Adieu, je ne te hais point; je prévois que tes remords te conduiront à la vertu. Ne te souviens de mes camarades & de moi que dans ce tems-là, & sois assuré que nous t'avons tous pardonné.

Robert, frappé de ces paroles, & y réfléchissant, de moment en moment, a le bonheur de connoître les remords. Un hazard, plus heureux, lui fait rencontrer sa mere, pour qui il conserve un tendre respect qui se réveille: la Ducheſſe lui apprend le mystere & le malheur de sa naissance. Frappé comme d'un coup de foudre, rougissant de lui-même, il se promet de racheter la honte de son existence, & le crime de sa conduite, par des actions plus dignes de lui. Il veut renoncer à la vie infâme qu'il mene depuis trop long-tems, il en parle aux Officiers de sa troupe; un d'eux le raille insolemment; cet exemple est suivi par d'autres. Il se fâche,

& les punit en tombant sur eux de la maniere la plus terrible. Le Ciel s'en méle. La foudre tombe, & met en cendre l'asyle impur de tous ces malheureux. La troupe entiere est presque anéantie.

Les résolutions de Robert deviennent invariables. Il part pour Rome. C'est-là qu'il doit expier les crimes qu'il a commis. Mais la fortune trompe quelquefois le repentir, comme le sentiment ; & l'homme qui n'a pas arrété les progrès de sa corruption, par cette réflexion salutaire, l'homme qui n'a pas prévu qu'il ne se corrigeroit pas quand il voudroit, ou qu'il trouveroit, du moins, des obstacles à suivre les impulsions de son repentir, a presque toujours bien de la peine à rentrer dans le sentier du devoir. Ce qui nous console pour Robert, c'est qu'il a mérité, par ses crimes, d'éprouver les peines attachées à cette situation ; nous trouvons aussi quelque consolation dans la nature des obstacles qu'il éprouve, parce qu'ils donnent lieu à une scene assez plaisante.

Robert marchoit seul vers Rome, à

pied, sans équipage, s'exposant à tous les dangers, & à toutes les incommodités d'un voyage long & pénible. Il avoit des vertus à acquérir ; & son naturel impétueux offroit des difficultés presqu'insurmontables. En conséquence, il prit un habit de Pélerin & alloit demandant l'aumône pour s'accoutumer aux refus & aux duretés des hommes. La patience & la douceur étoient les qualités les plus opposées à son caractere, & celles dont il sentit qu'il avoit le plus de besoin. Les premieres épreuves furent difficiles : ce fut dans une ville de Savoie, que, venant de traverser le Mont Cénis, harrassé de lassitude & d'ennui, il trouva une occasion d'exercer cette patience qu'il n'avoit jamais connu : il rencontre un jeune homme, qu'il croit reconnoître : il l'envisage, & aussi-tôt Robert se trouve dans ses bras. Il se nommoit Deville ; c'étoit un de ses anciens camarades, qui, lassé de la vie qu'il menoit, s'étoit fait bateleur. Il étoit associé avec deux femmes, & deux Normands de son âge. Ils alloient dans les Villes, jouant la Comédie, & montrant les Marionnettes. Le chef d

la petite troupe engagea Robert à venir le voir chez lui, & le retint à souper. Comme il ne vouloit pas être connu, il avoit pris le nom d'*El Signor Pentito.* Malheureusement pour lui, il avoit passé dans la même Ville un Musicien fameux, qui alloit jouer l'Opéra à Turin, & qui n'avoit pas voulu s'arrêter : il étoit Espagnol, & s'appelloit *Lunez Pentido.* Cette conformité de nom fit croire aux Habitans que c'étoit le même Acteur qui avoit déjà passé : dès le lendemain, Robert reçut une députation pour l'engager à se joindre à Deville, & à donner un spectacle dont on ne cessoit de parler à la Cour de Turin. C'étoit les Amours de Polypheme, & de Galatée : on offroit une somme considérable par chaque représentation. Robert protesta que non-seulement il n'étoit pas *Lunez Pentido ;* mais encore, qu'il ne connoissoit ni la Musique vocale, ni l'instrumentale, ni la déclamation. On regarda ce propos comme une défaite. Deville fut pris à partie, & menacé de la prison. Que voulez-vous que je fasse, disoit-il à Robert ! Je puis les dissuader en leur disant la vérité ; rien n'est plus

simple. Robert refusoit d'y consentir. Il faut donc que vous jouez le rôle de Polypheme. Robert entroit en fureur. Il étoit quelquefois tenté de prendre une lance, & d'assommer les Habitans, Magistrats & Comédiens; mais il avoit fait vœu de se modérer. Deville trouva un expédient: il y a apparence, dit-il, que ces gens-ci n'ont jamais entendu chanter *Pentido*. Vous n'êtes pas Musicien, il est vrai, mais vous avez vu des représentations? Voici un moyen de vous tirer d'affaire: tandis qu'habillé en Polypheme, vous vous agiterez & ferez sur le theâtre tous les gestes d'un amant furieux & passionné, un de mes associés chantera, pour vous, derriere la toile: sa voix n'est gueres connue; & d'ailleurs, il a des secrets pour la déguiser. ..... Mais il me semble, disoit Robert, que la Musique étant une peinture, ainsi que la Poésie, il faudroit un accord entre la Musique, le geste & la déclamation; accord qui me paroît impossible, à moins que l'Acteur ne soit Musicien & Poëte: or, mon ami, je ne suis ni l'un ni l'autre; & quelque intelligence que vous supposiez à votre

associé, il n'est pas possible que nous allions ensemble..... Vous connoissez bien peu le public, lui dit Deville : plus vous ferez de contre-sens, plus il vous applaudira ; il prendra sur son compte toutes les bévues que vous ferez; la réputation de *Lunez Pentido* est si bien établie, que vous pouvez tout hazarder..... Robert se rendit à cette raison, la meilleure, peut-être, qu'on pût lui donner, & consentit à ce qu'on vouloit. On fit une répétition, & l'on annonça le Spectacle si desiré. Par malheur, dans l'intervalle, le véritable *Lunez Pentido*, qui revenoit de Turin, & qui passoit dans le village ou Robert devoit jouer sous son nom, mais qui n'étoit connu de personne, voulut assister à la représentation. On s'assemble ; la toile se leve : Robert fait ses gestes, & le Musicien, caché dans la coulisse, joue le rôle de Polypheme. Les Spectateurs, & Lunez lui-même, crurent que le même Acteur chantoit & gesticuloit ; l'illusion, à cet égard, étoit complette ; mais le Musicien chantoit faux, de toutes ses forces. Lunez, Auteur du Poëme & de la Musique, qui

voyoit estropier l'un & l'autre, & qui d'ailleurs étoit si mal imité, ne pouvant y tenir plus long-tems, saute sur le theâtre, & demande, d'un ton insolent, à Robert, de quel droit il s'avise de prendre & de déshonorer le nom fameux de *Lunez Pentido !* il ajoute, qu'il n'y a dans le monde d'autre Pentido que lui ; & que quiconque prend ce nom, est un imposteur. La patience de Robert ne tint pas contre l'insolence d'un histrion. Il appliqua au Seigneur Pentido le plus rude soufflet qui eut encore été donné à aucun bateleur de Madrid, de Turin & d'Espagne. Pentido voulut riposter ; Robert ne lui donna pas le tems ; & d'un coup de pied, il l'envoya dans le fond de la salle. Lunez eut beau jurer qu'il étoit le véritable Pentido, il fut conduit en prison. Robert, qui avoit eu le tems de se calmer, acheva son rôle, & partit avant que le peuple fût dissuadé.

Il poursuit le chemin de Rome ; pénetre jusqu'au chef de l'Eglise, lorsqu'il est arrivé ; s'accuse à lui de ses crimes ; & en reçoit l'ordre de se rendre, à trois lieues de la Ville, auprès d'un Hermite

qui achevera de le convertir par la conviction de la raison. Chez cet Hermite qui le reçoit très-bien, & lui parle, encore mieux ; il éprouve qu'il n'est pas encore assez bien corrigé. Robert se promenant dans le jardin de l'Hermitage, entend derriere un buisson deux voix qu'il distingue être celles d'une fille & d'un garçon ; il conçoit aussi qu'il est question entr'eux d'enlevement. Plein de l'esprit de Dieu, il se montre, arrête les deux personnages, & les conduit vers l'homme de Dieu. Celui-ci les reconnoît, & apprend à Robert que ce sont deux êtres unis par le mariage, troublés dans leur bonheur par une belle-mere injuste, dont ils fuient la cruelle société, & dignes de sa protection. Robert offre de les conduire vers cette belle-mere qui les persécute, leur promettant d'établir la paix par ses menaces. L'offre est acceptée, & l'on se met en route. « Mais Cécile étoit très-belle ; & la demi-clarté de la Lune portoit un nouvel éclat à ses charmes. Robert la lorgnoit, en faisant, de tems en tems, des signes de croix ; Sylvio ne pouvoit s'empêcher de faire d'innocentes

careſſes à ſon épouſe ; elle les lui rendoit en cachette. Robert ſe ſentoit treſſaillir, & le vieil homme reprenoit le deſſus ; mais il ſe modéroit. Cécile fit un faux pas ; Sylvio la releva auſſi-tôt, & malgré la préſence de leur conducteur, il ſe hazarda, à lui donner un baiſer. Robert s'en apperçut. Ami Sylvio, lui dit-il, avec un ton mêlé de fureur & de tendreſſe, pour Dieu, ceſſez ce badinage & pour cauſe : vous vous careſſerez tant que vous voudrez, quand je n'y ſerai plus. Ce n'eſt pas que je blâme votre impatience ; j'en ferois autant à votre place ; mais il y a tems pour tout ».

Ce n'étoit pas là le propos d'un homme corrigé : enfin, il ramena l'eſprit de la belle-mere, par les reſſources de ſon eſprit ; & le bien repara le mal. Revenu auprès de l'Hermite, il ſe confeſſa du reſte de foibleſſe dont il avoit donné des marques dans ce court voyage. Celui-ci lui ordonna de recourir à l'humiliation, de provoquer le mépris des hommes par un extérieur de démence qui durât ſept ans ; & lui promit une entiere converſion après ce pénible ſacrifice.

Robert se soumit, & contrefit le fou, à la Cour d'un Roi, où il fixa son séjour jusqu'à l'entiere révolution des années prescrites par l'Hermite. Quand le terme fut arrivé, il revint auprès de l'homme de Dieu, pour s'assurer de ce qu'il devoit penser de lui-même, d'après ce qu'il conservoit encore du vieil homme, malgré les efforts qu'il n'avoit cessé de faire. L'Hermite le rassure sur ses craintes & ses scrupules, & lui dit que ses fautes lui étoient pardonnées. Il est vrai, mon pere, repliqua Robert, que je me sens plus tranquille, & que je trouve une espece de volupté, lorsque je puis me vaincre sur bien des choses, & arrêter certains mouvemens en moi. Lorsque j'ai fait quelque bien aux autres, je goûte un plaisir singulier, que j'étois loin de connoître. Mais, mon pere, dites-moi, je vous prie, ce que c'est que la vertu, afin que je ne m'écarte pas de ce qu'elle prescrit. Mon ami, lui dit l'Hermite, vous me faite une question sur laquelle on a écrit plus de volumes que ne pourroit en contenir ma cellule, & à laquelle il ne falloit répondre que ces mots, sur

lesquels toutes les religions, & la nôtre sur-tout sont fondées : aimer Dieu, l'honorer ; aimer le prochain, lui être utile autant qu'on le peut, & ensuite consulter sa conscience dans toutes les occasions de sa vie. Robert ne trouva rien dans ces préceptes qui fut au-dessus de la raison, & des forces humaines.

Robert revint à la cour d'Astolphe, & continua à contrefaire le fou, par excès d'humilité, & pour assurer mieux son heureuse métamorphose, en faisant ce nouveau sacrifice. Le souverain eût une terrible guerre à soutenir contre les Sarrasins. Robert s'arma en guerrier, sans se confier à personne, se rendit au camp, battit les ennemis, fit des prodiges de valeur, rendit le calme à l'État consterné, & revint à la cour pour continuer à contrefaire l'insensé. Astolphe, voulant connoître & récompenser le héros qui l'avoit si bien servi, & ne pouvant satisfaire sa généreuse curiosité, annonça qu'il acorderoit la Princesse sa fille au guerrier trop modeste qui se déroboit aux effets de sa reconnoissance. Robert observa toujours le même mystere, & un imposteur,

épris des charmes de la Princesse, se présenta pour recevroir sa main, en se donnant pour le héros qu'on cherchoit vainement à découvrir; mais la Princesse savoit le secret qui donnoit lieu à cette imposture. Elle aimoit Robert sans oser le dire; elle avoit même deviné que sa folie n'étoit qu'apparente; car quel voile ne perce pas l'œil de l'amour! Elle instruisit Astolphe; Robert fut observé, reconnu pour le héros qu'on cherchoit; & l'imposteur reçut la peine dûe à son audacieuse mauvaise foi. Robert fut reçu Chevalier dans un tournoi ordonné par Astolphe dans ce dessein, & son courage plein de noblesse, ses triomphes ennoblis par la plus grande modestie, prouverent bien que c'étoit lui qui avoit sauvé l'Etat, & qu'il en devenoit le protecteur naturel. Tous les Chevaliers vaincus le félicitoient de l'avantage qu'il avoit remporté sur eux. On croyoit le tournoi fini, « lorsqu'il se présenta un nouveau Chevalier couvert d'une armure noire parsemée de têtes, d'ossemens de morts, & de flammes renversées. Sa taille étoit giganteſque; il étoit monté sur un rhinoceros, que

malgré sa pesanteur, il avoit dressé à caracoler, & à voltiger. Sa monture, ses armes, sa taille effrayerent la Princesse. Il n'etoit point armé d'une lance comme Robert, mais d'une massue que six hommes des plus robustes auroient eu de la peine à lever. Le Roi vouloit que les Chevaliers combatissent à armes égales, & que le Géant se servit d'une lance. Pourquoi, dit le Géant, prendrois-je une lance, plutôt que lui une massue! Eh bien, que le hazard en décide : tirons au sort. Robert y consentit pour satisfaire la Princesse ; car pour lui, il lui étoit indifferent que son adversaire se servit de ses armes ordinaires, ou qu'il en prit d'autres. Le sort decida que le géant prendroit une lance. Aussi-tôt sa massue s'allongea, & forma une lance redoutable. Les spectateurs, à ce prodige, jetterent un cri. Le géant s'éloigne, prend du terrein ; le Rhinocéros s'élance avec l'agilité d'une aigle. Robert écarte le fer de son ennemi, & frappe l'armure du Chevalier, qui retentit comme le bruit de dix cloches, dont chacune à un son différent. Aussi-tôt la lance redevient massue, & le Chevalier

en porte un coup sur la tête de Robert, qui l'évita avec adresse. Le Géant secoua sa massue dans les airs, & il en sortit une fumée épaisse, qui forma autour de lui un atmosphère d'où s'échappoient des éclairs éblouissans. Tout le monde trembloit pour Robert; lui seul étoit tranquille : il revient sur le Chevalier aux armes noires, & d'un coup de lance, il le renverse sur la croupe du rhinocéros. Le Géant parut furieux; il métamorphosa sa massue en épée étincelante : Robert tira la sienne, & alors commença un combat vraiment terrible. A chaque coup que Robert lui portoit, l'armure noire jetoit des flammes, & résonnoit avec fracas. Robert jette son épée, s'élance sur son ennemi, l'embrasse, & se précipite avec lui à terre. Ils se roulent sur le sable; le Géant pousse des hurlemens affreux; enfin se voyant vaincu, il a recours à ses derniers enchantemens. Une flamme dévorante dérobe les combattans à tous les yeux; la princesse est désolée; on croit Robert perdu : mais il ne quitte point prise; la flamme se dissipe; on voit Robert prêt à plonger son poignard

dans le sein de l'enchanteur. Il alloit le frapper, lorsqu'au lieu d'un Géant informe, il voit la Princesse elle-même qui lui sourit avec tendresse : le poignard lui échappe ; Robert est à ses genoux. Le Géant profite de ce moment, reprend sa premiere forme, remonte sur son rhinocéros, franchit les barrieres, & s'enfuit en éclatant de rire.

Robert demeura confondu : il se félicitoit cependant d'avoir respecté l'image de la Princesse. Tout ce qui l'inquiétoit, étoit de savoir quel ennemi il avoit eu à combattre. Tous les spectateurs étoient dans le même embarras ; cette inquiétude suspendit, pour un moment, les éloges que méritoit Robert ; ils lui furent prodigués par le Roi, par la Princesse, par tous les Chevaliers, & par tous les spectateurs, que son combat avec le Géant avoit fait trembler.

Robert fut armé Chevalier. Les fêtes qui furent données à cette occasion, durerent pendant huit jours, & servirent comme de prélude à celles de son mariage avec la Princesse. Le peuple étoit dans la joie ; le Roi donna des repas

publics dans tous les quartiers de la ville; les illuminations les plus brillantes succédoient au jour; on eût dit, pendant trois semaines, que le soleil ne quittoit pas l'horison.

Dans le festin de noces qu'Astolphe donnoit, on servit un pâté qu'il avoit fait venir, à grands frais, & qui avoit été fait par un cuisinier célèbre du fameux Prête-Jean. Ces pâtés, qui étoient fort à la mode dans ce tems-là, étoient composés de foie d'alcyons, de langues de colibri, & de truffes vertes des indes. La Princesse, qui faisoit les honneurs du festin, ouvre le paté. Quelle est sa surprise! un nain, qui n'avoit que onze pouces, s'élance avec une agilité étonnante sur la table, & amuse tous les convives par les propos les plus gais; il propose à Robert de rompre une lance avec lui : Robert se prit à rire; le mit sur sa main, & le baisa. Chevalier, lui dit le nain, tu sçais qu'il ne faut mépriser personne! si tu l'as oublié, j'espere un jour t'inculquer si bien cette leçon, que tu t'en souviendras toute ta vie. Robert ne fit que rire de sa menace, & donna le nain à

ſon épouſe, qui le baiſa pendant tout ſon dîner, & qui l'aſſit à côté de ſon aſſiette, lui prodiguant, & lui rendant ſes careſſes.

La premiere penſée de Robert, après que ſon bonheur fut établi par le mariage, fut de ſe rendre auprès de ſa mere, & de lui préſenter ſon épouſe. Il ſe met en route, & arrive bientôt à Rouen. Mais quelle eſt ſa douleur! ſon pere n'étoit plus; eſt Mathilde languiſſoit dans un eſclavage cruel où l'avoit reduite un Chevalier extraordinaire, de forme & de figure, qui avoit envahi ſes Etats. Robert la venge du tyran qui l'obſede; & tout rentre dans l'ordre. Il eſt heureux auprès de ſa mere qu'il chérit, & auprès d'une épouſe qui fait ſon bonheur de lui plaire. Il n'avoit à lui reprocher que d'avoir trop d'amitié pour ſon nain. Elle le careſſoit ſans ceſſe & recevoit ſes careſſes ſans conſéquence. « Un jour que Robert étoit ſorti plus matin que de coutume, & que la Princeſſe dormoit, le perfide nain ſort de ſon petit appartement de laque, prend la figure de Robert, & veut profiter des avantages que cette reſſem-

blance lui donne. La Princeſſe ne ſe défendoit que comme on céde, par cet aimable badinage qui ne trompe point l'amour. Robert arrive : il s'élance ſur le nain; celui-ci réſiſte, oppoſe une force égale à celle de ſon adverſaire. On veut les ſéparer; ils ſe portent des coups terribles, & ne paroiſſent pas s'effleurer. On les ſépare enfin. Robert veut inſiſter; le nain prenant une autre forme, dit à la Princeſſe & à Robert : ſuſpendez vos fureurs l'un & l'autre; il n'eſt pas en votre pouvoir de me faire du mal : je vous ai fait moi-même tout celui que j'ai pu, je voudrois pouvoir vous en faire encore; mais le moment du calme eſt arrivé. Apprens maintenant qui je ſuis, Robert, & l'origine de ma haine contre toi.

Hubert ton pere, avant ſon mariage, avoit rencontré dans un bal, Méliſandre de Poitiers, niece de la Fée Minucieuſe. Il lui dit qu'elle étoit jolie, ſoit qu'il le penſat en effet, ſoit pour ne pas reſter dans le ſilence auprès d'une jeune fille que le plaiſir de la danſe n'occupe pas toujours. Quoi qu'il en ſoit, elle le crut; ſon cœur s'enflamma pour Hubert, elle lui

lui faisoit mille petites agaceries. Hubert y répondoit par politesse ; mais il n'alla jamais plus loin, & prit le tout en badinant. Peu de tems après, il devint amoureux de Mathilde, & l'épousa. Mélisandre, au désespoir, porta ses plaintes à sa tante, qui promit de la venger.

La Fée tint parole. La naissance de Robert, ses crimes, ses combats, sont la suite de cette vengeance. Le génie donna un intérêt à son récit par des détails qui allongeroient trop cet extrait. Robert, délivré de l'ennemi dont l'art funeste l'a rendu pendant long-tems si coupable & si terrible, jouit désormais de lui-même, de l'honnêteté de son cœur, & de toutes les douceurs attachées à la réunion des sentimens & des vertus.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA MOUCHE

OU

LES ESPIEGLERIES

ET AVENTURES GALANTES

DE BIGAND,

Par le Chevalier de Mouhy.

TOUT le monde sait que le Chevalier de Mouhy imagina beaucoup, pensa peu, & écrivit mal. Je ne vois rien de pis, si ce n'est de manquer d'imagination, d'avoir une mémoire importune, de ne point penser du tout, d'écrire fort mal, d'écrire toujours, d'avoir tout l'orgueil, toute la prétention des Génies, & toute

la petiteſſe des plus petits eſprits. Il y a certainement de ces gens là.

Les Romans du Chevalier du Mouhy ſe font lire ſans ſe faire eſtimer ; & ſont peut-être par là au-deſſus des ouvrages qui ſe font eſtimer ſans ſe faire lire. Il écrivit dans un tems où l'on tenoit encore un peu à l'invention. Les mœurs ont prévalu depuis : on n'a plus écrit que ce qu'on voyoit par-tout. Quelquefois, à la vérité, on a racheté ce défaut par la délicateſſe des penſées, ou par le brillant du coloris ; mais plus ſouvent des faits communs ont été noyés dans des pages de réflexions inintelligibles. Tout cela n'a pas dû faire oublier un homme qui amuſoit, qui intéreſſoit, qui excitoit la ſurpriſe, ſans révolter l'imagination, & qui ſouvent ſe rapprochoit de la vérité par la vraiſemblance. Cependant on ne lit plus gueres, le Chevalier de Mouhy. Peut-être parmi nos jeunes lecteurs ou lectrices, n'y en a-t-il pas dix qui connoiſſent *Bigand*. Il eſt donc raiſonnable de le mettre ſous leurs yeux. Mais cet ouvrage, un peu fou, contient beaucoup de choſes qui paroîtroient ridicules aujourd'hui. Il faut s'accommoder au tems. Nous élaguerons autant qu'il

sera possible ; & pour donner cependant une idée des choses que nous croyons devoir supprimer, nous dirons que Bigand fut, tour-à-tour, espion, moine, escroc, pauvre, riche, maître, valet, prisonnier, vagabond, trompé par les hommes, trahi par les femmes, &c.

Il eut des liaisons intimes, en Italie, avec un grand Philosophe, dont les creusets équivaloient à des mines d'or inépuisables. L'histoire de cet homme singulier instruit & attache. Nous la donnerons, en forme d'épisode, à la suite de celle de Bigand, & elle trouvera sa place dans le volume prochain.

Le Chevalier de Mouhy fut si connu, qu'il est inutile de parler de lui. Plusieurs personnes ignorent qu'il eut un fils ; nous allons le leur faire connoître. Militaire estimé par les connoissances & par la bravoure, il passoit des champs de Mars, dans les cercles de la Société, pour y montrer d'autres qualités, & y faire naître d'autres sentimens. Une humeur égale, un esprit vif, un ton charmant, une intelligence extraordinaire, une éloquence naturelle, une politesse rare, une complaisance inépuisable, tous les goûts, tous les talens, un sentiment de tous les arts, une philosophie profonde, une mé-

moire prodigieuſe, une amabilité conſtante, & qu'on pourroit dire ingénieuſe. Tels furent les avantages & les qualités de l'homme dont ce portrait ne conſacre que foiblement la mémoire. Il mourut, il y a dix mois, & ſera long-tems regretté par ſes amis, qui étoient en grand nombre. Peu de tems avant ſa mort, il avoit charmé, pendant pluſieurs jours, à *Comblaville*, près Brunoy, une Société choiſie. Lorſqu'on apprit cette triſte nouvelle, on éprouva tout ce qu'avoient fait ſentir à S. Cloud, long-tems auparavant, ces mots terribles, *Madame eſt morte.*

Cet homme aimable avoit cinquante ans lorſque la Société le perdit. Il inſtruiſoit les jeunes gens, & rajeuniſſoit la vieilleſſe. Son pere, qu'il chériſſoit, lui a ſuccédé, & n'eſt mort que quelques mois après lui. S'il a regretté en pere, ce que nous avons pleuré, en ami, il a dû trouver la vie importune, après une perte auſſi ſenſible.

Nous paſſerons ſur la naiſſance de Bigand, ſur ſes premieres inclinations, ſur ſes premieres aventures. Il vole ſon pere; il eſt mis dans un couvent; il en ſort; il devient eſcroc, eſpion; il gagne

de l'argent à faire ce métier ; mais les objets de ſes commiſſions ſecrettes intéreſſeroient peu le lecteur, parce qu'ils ſont de peu d'importance. Il n'avoit pas encore connu l'amour, & il va éprouver ce ſentiment qui change les goûts, les inclinations, & fait communément rougir de tout métier dont on ne peut avouer ni les reſſources ni les plaiſirs. Il étoit, un jour, chez un homme d'état, où beaucoup de différens objets s'offroient à ſa méditation.

Je ne fis, dit-il, qu'une légere attention à toutes ces choſes : un objet plus intéreſſant me prévint & me fixa : c'étoit une jeune perſonne d'environ dix-huit ans, dont les charmes étoient raviſſans. Cette belle inconnue ſembloit être plongée dans un profond chagrin. Je partageai ſa douleur ſans en ſavoir la raiſon. Ce bel aimant m'attira. J'allai me placer auprès d'elle : une profonde révérence que je lui fis, en paſſant, fut rendue avec une modeſtie qui acheva de me charmer. Je ne connoiſſois pas encore l'amour ; ce moment m'apprit combien ſes traits ſont rapides quand il a tardé de les lancer.

Le desir de faire connoissance avec la belle inconnue, me porta à lui adresser la parole. Elle répondit à mes premieres expressions. L'entretien roula d'abord sur des choses indifférentes : il devint plus intéressant. Je cherchai à l'animer par le tour d'esprit qui m'étoit propre. Elle parut se plaire à m'entendre ; je profitai de ce petit avantage pour m'en préparer un plus grand ; & j'allois lui demander la permission de lui rendre mes devoirs, lorsque les deux battans du cabinet s'ouvrirent. Elle venoit de m'apprendre qu'elle avoit besoin de la protection de l'homme d'état chez qui nous étions ; & je pouvois la lui promettre. Je l'a priai de m'attendre dans un jardin public, voisin de l'Hôtel, après qu'elle auroit présenté son mémoire. Le besoin rend confiant & facile. Sa réponse fut un mouvement de tête, & un régard où la reconnoissance étoit unie à la surprise. L'espérance que je venois de lui donner fut confirmée à l'instant, par les choses flatteuses que le Ministre me dit en sa présence ; & j'en sentis le prix, parce que j'en prévis l'effet. Dès que je fus libre, je me rendis dans

le jardin, où je trouvai l'objet dont j'étois déja si occupé. Que l'on est timide lorsqu'on commence à aimer ! Je voulois obliger, je le pouvois, on avoit paru le croire, & l'on m'attendoit pour me le confirmer; cependant mon ame étoit troublée, je marchois d'un pas mal assuré. Je me remis enfin; & en renouvellant les offres que j'avois faites, je demandai l'aveu des besoins auxquels je pouvois satisfaire par mon crédit. Après avoir résisté quelques momens, à mes instances, la jeune personne m'apprit qu'elle étoit attachée à Madame la Duchesse de ***, que ses diamans étoient particulierement confiés à ses soins; & qu'ayant eu la foiblesse de les prêter à une amie qui devoit s'en parer pour jouer la Comédie, elle venoit d'apprendre qu'ils lui avoient été ravis par surprise. Ses larmes confirmerent la sincérité de son aveu & l'excès de sa douleur. Une vieille femme qui étoit avec elle, entra dans des détails qui acheverent de m'instruire, & de me pénétrer.

Je pris sur le champ mon parti. Quel peut être le prix des diamans

perdus, demandai-je? — Quinze cents livres. — Vous rappellez-vous leur forme, leur degré de blancheur, leur monture particuliere? La réponse fut, que les ayant tous les jours sous les yeux, tout cela étoit parfaitement présent à sa mémoire. En ce cas, repris-je, il faut commencer par les remplacer; je connois un bijoutier très-honnête & bien fourni, j'ai de l'argent sur moi; je vais vous conduire; & j'exige que vous ne refusiez pas une proposition desintéressée, dont votre tranquillité dépend: nous ferons ensuite courir des billets, ajoutai-je, & je ne doute pas qu'avec la protection du Ministre, les diamans ne soient bientôt retrouvés; mais il faut d'abord vous mettre à portée de dérober à Madame la Duchesse la connoissance de ce petit événement..... L'embarras de répondre, d'accepter, de s'acquitter ensuite, si les diamans ne se retrouvoient pas, arrêta pendant quelques minutes l'effet de ma bonne volonté; la loi de la nécessité prévalut enfin sur celle des bienséances. Mes vives instances achèverent de la décider.

Lorsque cette importante opération

fut faite; les expreſſions de la reconnoiſſance furent meſurées à la grandeur du ſervice. Je ne voulus point entendre tout ce que je pouvois mériter; ou plutôt je voulus en être mieux payé, en me faiſant écouter moi-même; & je demandai avec beaucoup de modeſtie & d'inquiétude, la permiſſion de la voir, & de concerter avec elle les moyens néceſſaires pour retrouver les effets perdus, & la mettre à portée de s'acquitter, par là, des avances que j'avois eu le bonheur de lui faire.

La jeune perſonne répondit avec la naïveté des cœurs reconnoiſſans; mais la vieille parut ne pas goûter cette réponſe. Je ne cherchai point à pénétrer ſes motifs; ils pouvoient être honnêtes. Elle étoit dans l'âge de l'expérience, j'étois dans celui des paſſions, & la jeune perſonne étoit très-jolie. Je crois que je fis cette réflexion; & comme elle étoit très-naturelle, & qu'elle juſtifioit l'air & le mouvement de la perſonne dont je parle, je ne m'y arrêtai point.

Arrivés à l'Hôtel de ***, je ne dis que quelques mots, fort ſimples, accompagnés d'un regard qui l'étoit moins

& qu'on parut entendre ; je me retirai avec l'eſpérance d'être encore mieux entendu, quand je dirois d'avantage. Que les momens qui s'écoulerent furent peu conformes à la rapidité de mes différentes penſées! les ſiecles ne ſont pas ſi longs. Cette ſituation étoit douce, ſi je la compare à celle où je me trouvai bientôt après. Pendant huit jours conſécutifs je me preſentai à l'Hôtel ; & jamais je ne pus rencontrer l'objet que j'y venois chercher ; il me fut toujours répondu par le ſuiſſe que Mademoiſelle *Luſinette* étoit ſortie.

Ce que je ſouffris pendant cette éternelle ſemaine eſt difficile à rendre ; ce que je penſai eſt plus facile à concevoir. La réflexion, me dis-je, a fait naître des allarmes ; la maudite vieille en a profité pour exercer ſon empire : on ſe fait céler ; le ſuiſſe a le mot terrible qui m'empêche de l'aborder. Mais mon tourment n'excitoit point mon murmure : l'eſtime adoucit les rigueurs. On ſe promet un plus grand plaiſir, dans un plus doux triomphe ; & l'on compte ſur le mérite d'avoir ſouffert, pour intereſſer davantage.

Je commençois cependant à m'impatienter de l'inutilité de mes courses, lorsque le neuvieme jour je m'avisai de me déguiser pour tromper la vigilance du suisse. Il étoit fort tard, & j'allois frapper à la porte, lorsque je vis deux Dames qui en sortoient. Le cœur me battit; un cruel pressentiment m'annonça que c'étoient Lusinette & la vieille. Quelles affaires intéressantes les obligeoient à sortir à une heure où l'on rentre ordinairement chez soi! pour m'en éclaircir, je les suivis avec le plus de précaution qu'il me fut possible. Quel étoit le trouble de mon ame!

Je m'apperçus, en jettant les yeux sur Lusinette, qu'elle sembloit disputer d'opinion, assez vivement, avec la femme qui l'accompagnoit. Je m'avançai, & marchai si naturellement à coté d'elle, que j'entendis qu'elle disoit: Mon Dieu, que le pas que vous me faites faire m'intimide; je sens qu'il n'est pas à sa place, & malgré les assurances que vous m'avez données, je ne puis m'empêcher de trembler. Bon, répondit la vieille, que hazardez-vous! si vous étiez seule, à la bonne heure; ne suis-

je pas avec vous? Cela eſt vrai, répondit Luſinette, & je ſuis perſuadée que vous êtes trop prudente pour m'engager à une démarche ſuſpecte; mais je m'imagine qu'une fille riſque toujours beaucoup, lorſqu'elle va chez un homme; & ſi vous m'en croyez, nous..... dans ce moment un carroſſe ſurvint, & coupa le fil de la converſation. Pour l'éviter, elles ſe jeterent dans l'allée d'une maiſon. Entraîné par l'intérêt de leur entretien, j'y entrai avec elles, comme ſi mes affaires m'y avoient conduit. Le moment étoit favorable; on ſortoit du ſpectacle; & il n'y avoit pas apparence que le paſſage fut libre bientôt. Je me coulai derriere la porte, & je me trouvai ſi heureuſement placé, que je ne perdis pas un mot de tout ce qui fut dit.

— Eh bien, Mademoiſelle, faites tout ce qu'il vous plaira, vous êtes très-fort votre maîtreſſe; dans tout ceci, comme je vous l'ai dit tantôt, je ne regarde que votre intérêt: ſouvenez-vous des peines qu'on vous a fait ſouffrir, & penſez ſérieuſement à l'état où vous êtes réduite. Vous avez, en verité,

des scrupules qui ne se peuvent concevoir : que deviendriez-vous, de bonne-foi, si je n'avois imaginé l'asyle où je vous conduis..... Je conviens de tout cela, interrompit Lusinette, & que je vous ai mille obligations ; mais que sais-je si le bien que vous m'assurez que ce marquis me fera, sera désintéressé : les hommes sont si peu généreux ; convient-il d'ailleurs qu'une fille demeure avec un homme ? Beaux contes, répondit la maudite vieille, son âge ne doit-il pas vous rassurer ? je veux qu'il ait encore le vice dans la tête ; à coup sûr il n'a plus rien dans le cœur ; c'est une machine usée ; on le connoît pour tel ; on ne trouvera pas un mot à dire au séjour que vous ferez chez lui ; seulement on vous plaindra d'être réduite à passer votre jeunesse auprès d'un homme qui attend la mort tous les jours : d'ailleurs, mon enfant, on se tire d'affaire dans ce monde, comme l'on peut. Vous êtes sur le pavé, sans parens, sans amis, une bonne maison s'offre, vous y ferez comme la fille de la maison, il ne faut pour vous y maintenir, que des complaisances ; qu'est-ce que cela coute ? le vieillard

mourra dans quatre jours, peut-être; que ſavez-vous ſi vous ne trouverez pas place dans ſon teſtament! Allons, reprit la vieille, s'appercevant ſans doute des irréſolutions de Luſinette, continuons notre chemin, ſi nous pouvons; il vaut mieux ſe déterminer, & ne pas attendre que la miſere, dans laquelle vous tomberiez infailliblement, vous oblige à prendre un plus mauvais parti. Vous êtes de famille, mais à quoi cela ſert-il, quand on n'a rien, quand on n'oſe ſe donner pour ce que l'on eſt! Vous aviez compté ſur ce Monſieur qui vous a obligée; vous n'en avez pas eu de nouvelles; il eſt peut-être mort, ou ſon argent l'a fait aſſaſſiner..... Quoi, vous pleurez! eh, courage; dans quatre jours vous ſerez d'une autre humeur, & vous me remercierez des bons conſeils que je vous ai donnés: quand vous ſeriez ma propre fille, je n'en uſerois pas avec plus de tendreſſe. Hélas! lorſque la pauvre enfant vivoit, elle ne me donnoit pas la peine de la conduire; elle étoit ſi bien élevée, & ſes inclinations ſi prématurées, qu'elle auroit conduit une intrigue, à l'âge où les autres en

ignorent le nom : oh, oh, elle ne seroit pas restée dans le bourbier de la misere ..... Mais marchons ; le passage est libre ; il y a plus de deux heures qu'on m'attend. Voyez si je vous aime ; je devois conduire chez le Seigneur où nous allons une Demoiselle de mes amies, qui aspire, depuis long-tems, à être placée ; ce que je fais aujourd'hui pour vous me brouillera peut-être avec elle ; j'y perdrai, mais qu'importe ; l'inclination l'emporte chez moi, sur l'interêt..... En achevant de prononcer ces mots, la vieille entraîna Lusinette ; & je sortis de mon coin pour continuer à les suivre.

Il ne me fut pas difficile de deviner, après cet entretien, de quoi il étoit question. Si j'avois pu assommer cette abominable femme, je crois que je l'aurois fait avec plaisir. Je me promis bien de me venger d'elle, d'une autre maniere.

Nous arrivâmes bientôt dans le quartier de ***. La vieille frappa à une petite porte cochere qui fut ouverte, & où elle introduisit Lusinette. Mon intention étoit de me glisser, à la faveur

de l'obscurité, dans la maison; mais on referma si promptement, que mon espérance fut déçue. Je m'assis sur un banc, en faisant mille réflexions sur toutes ces choses : le dépit que j'en eus me fit regretter ving fois de m'être intéressé avec tant d'imprudence & de précipitation à une personne qui, suivant les apparences, en seroit bientôt si peu digne. Mes quinze cents livres, me revinrent alors dans l'esprit. Ah ! me dis-je, en moi-même. C'est *payer bien cher un repentir.*

Je restai deux heures à la même place, sur le même banc, sans voir sortir personne. Mon agitation étoit un peu calmée; le mépris commençoit à succéder à l'indignation ; & je prenois la résolution de me retirer, lorsque j'entendis les cris d'un homme qui demandoit du secours. Je tournai les yeux de ce côté ; & j'entrevis, à la clarté de la lune, que deux voleurs commettoient un assassinat. J'étois dans l'ombre, je n'avois point d'armes, la peur me saisit, je me jetai sous le banc de pierre.

Si jamais on a passé un mauvais quart d'heure, ce fut celui qui suivit le parti

que je venois de prendre. Les malheureux qui venoient de commettre le crime, après avoir dépouillé leur victime, s'avancerent de mon côté, & s'assirent sur mon banc pour partager leur butin. Quelle affreuse conversation, grand Dieu ! je frémis encore, quand j'y pense : elle fut courte ; mais si vive, que Lusinette seroit sortie vingt fois, sans que je me fusse souvenu des motifs qui m'avoient attiré en ce lieu. Heureusement les voleurs crurent entendre du bruit. Une feuille, un zéphyr allarment des coquins que le supplice attend. Ils prirent tout-à-coup la fuite, & je commencai à respirer. Bientôt la porte s'ouvrit, un carrosse sortit : je jugeai qu'il alloit reconduire les deux dignes objets de ma cruelle impatience. Je ne vis pas de meilleur parti à prendre que de monter derriere. Nous arrivâmes bientôt au coin de la rue où étoit situé l'Hôtel de la Ducheſſe ; le carrosse s'arrêta ; on descendit. Je crus ne devoir pas suivre, de peur d'être reconnu ; & je me retirai chez moi, me promettant bien de faire bon usage des affreuses connoissances que j'avois

acquises si péniblement. Quelle nuit cependant je passai !

M'étant présenté le lendemain, à l'Hôtel, j'appris par le suisse, que Lusinette avoit été congédiée sans retour. Je compris alors une partie du discours que la vieille lui avoit tenu ; & je compris aussi qu'étant instruite d'avance de ce qui devoit arriver, cette infâme consolatrice avoit profité de l'empire des circonstances pour faire accepter des secours dont l'inexpérience ne connoît pas tout le danger ; mais je me trompois, les secours, du moins, n'avoient pas été acceptés.

A toutes les questions que je pus faire au suisse, il fut seulement répondu, que Lusinette étoit sortie avec une vendeuse à la toilette, nommée Madame Flairant, la veille, à neuf heures du soir ; qu'étant revenues fort tard, la porte leur avoit été refusée ; & que la Flairant logeoit dans le Faubourg S. Marceau.

Je me rendis sur le champ à la maison indiquée. Que l'amour, le plus mécontent, est quelquefois encore timide, & cause d'émotion dans un cœur nou-

vellement emflammé ! J'éprouvai un battement de cœur incroyable, lorſque je montai l'eſcalier. A chaque pas j'étois obligé de m'arrêter ; j'arrivai enfin au cinquieme étage, où je devois apprendre des nouvelles de Luſinette. Je frappe : c'eſt elle-même qui ouvre ; ſa préſence me calme, me pénétre, me conſole ; mais ce ſentiment fait bientôt place à la douleur. Luſinette a les yeux rouge, elle a pleuré, elle a des ſujets de chagrin : on ne verſe point des larmes, quand on eſt livré au plaiſir : cette réflexion m'attendrit ; je l'interroge : je retrouve Luſinette ſage ; ſes pleurs me le diſent, me l'aſſurent : cette idée, la pitié, ſa préſence, tout acheve l'ouvrage de l'amour ; je le lui dis, je l'adore, je lui tends la main. —— Ah, Monſieur, fuyez, laiſſez-moi, je ſuis la plus malheureuſe fille qui ait jamais exiſté : puis elle ſe retire dans le fond de la chambre, & ſe met à pleurer amérement. Je la ſuis, & touché juſqu'au fond du cœur, de l'état où je la vois : — Au nom de Dieu, faites-moi part des malheurs qui vous ſont arrivés ; vous ſavez à quel point je m'intéreſſe à ce

qui vous regarde! Douteriez-vous de moi!..... Non, Monsieur, mais au nom de Dieu, parlez bas, ou plutôt retirez-vous, vous n'êtes pas en sûreté ici. Comment, m'écriai-je sans m'intimider, que m'apprenez-vous! Eh, pourquoi rester dans un lieu suspect! Cette idée horrible ne me permet pas de réfléchir: Lusinette, vous viendrez avec moi, vous me suivrez; je ne crains rien, & j'entreprens tout si vous balancez.... A ces mots, sans différer un moment, sans écouter sa réponse, je la prens par la main, je la force à descendre, je la jette dans la voiture qui m'avoit conduit, &. j'ordonne au cocher la plus prompte diligence.

Lusinette étoit si troublée, qu'il lui fut d'abord difficile de répondre à mes nombreuses questions. Enfin, elle m'apprit que la Duchesse, ayant découvert la perte, & le remplacement de ses diamans, par l'aveu naïf qu'elle en avoit fait elle-même, lui avoit ordonné de sortir de sa maison; qu'ayant confié son chagrin à la vieille femme qui l'accompagnoit, le jour où je l'avois si généreusement secourue, cette femme avoit

d'abord cherché à lui procurer un asyle ; que l'ayant trouvé, elle l'avoit engagée à sortir tard pour aller se faire connoître à la personne auprès de qui elle vouloit la placer ; qu'étant sortie de cette maison après deux heures d'entretien, & s'étant présentée à la porte de l'Hôtel, elle lui avoit été inhumainement refusée, quoiqu'il fut près de minuit ; qu'elle avoit été obligée d'aller coucher chez la Flairant, & qu'à peine y avoit-elle mis le pied, qu'elle avoit jugé, sur des indices trop certains, que cette maison étoit le rendez-vous de tous les vices ; & que le crime même y étoit familier.

Je frémis du danger auquel cette pauvre fille venoit d'échapper ; & j'aurois trouvé un singulier plaisir à faire punir la Flairant, en la dénonçant, si je n'avois cru que pour la sûreté des plaisirs que je me promettois, il n'étoit pas plus convenable de garder le silence.

J'avois ordonné de me conduire chez une femme de ma connoissance, qui louoit des appartemens meublés. Il s'en trouva un assez gai, qui parut plaire à Lusinette. Je la recommandai aux soins

de cette femme ; & ce qu'elle éprouva de son zèle dans la premiere heure, lui fit pressentir qu'elle seroit très-bien dans cette maison. Mais après m'être livré à ce premier soin, je pouvois me permettre de m'occuper de moi-même, & de laisser entrevoir à l'objet des plus vifs sentimens, le desir naturel de trouver la récompense de mes vœux & de mes soins, dans le retour que je devois attendre d'elle. On pense bien que ce ne fut que par degrés que je m'expliquai sur cet objet important ; & l'on ne sera pas peu surpris, lorsqu'on verra tant de délicatesse, tant d'amour ne produire dans le cœur de Lusinette que ce sentiment tranquille qui n'expose jamais la vertu, & laisse toujours subsister la liberté.

Lusinette ne m'aima point, s'il faut m'expliquer naïvement, & en peu de mots; elle ne tint à moi que par le besoin, l'habitude, & la reconnoissance. Elle ne m'aima point, & j'en fus trop convaincu. Un amour extrême, & des rigueurs dont ce même amour m'engageoit à n'attribuer le principe qu'à l'honnêteté, me conduisirent à l'épou-

fer ; & j'éprouvai qu'une femme dont on fait la deſtinée, & dont on ne fait pas le bonheur, ne connoît bientôt plus que le devoir, dont l'idée la tourmente ; & ſe promet ſourdement le plaiſir de la vengeance, en donnant un autre nom au ſentiment qui l'éloigne de vous. Luſinette devint l'objet de mes chagrins, après l'avoir été long-tems de mes foibleſſes. Je paſſai les plus triſtes jours auprès d'elle ; & par elle je devins ce que ſont tant de gens que la pitié, le goût & la confiance ont conduit trop loin. L'hiſtoire de mes peines allongeroit trop le récit des événemens de ma vie. Elle n'offriroit d'ailleurs rien de bien particulier. Les infidélités d'une femme qui n'eſt que fauſſe, qui n'a changé que parce qu'elle s'ennuioit, qui n'a changé encore que parce qu'elle éprouvoit un nouvel ennui, qui n'a point le génie de la perfidie, & qui ſuit un mouvement naturel en rompant des engagemens qui ne furent que des habitudes, de pareilles infidélités, dis-je, n'inſtruiſent point, & intéreſſent peu, parce qu'elles ſont communes. Pour ne plus revenir ſur le même objet, je dirai qu'elle

qu'elle vécut dans le vice, & mourut dans les remords, sans jamais avoir préciſément un caractère.

Pendant qu'elle étoit l'objet de mes tourmens, j'eus un ſujet de diſtraction bien extraordinaire dans une aventure qu'on aura beaucoup de peine à croire, & que j'en aurois beaucoup plus à oublier. Il étoit environ deux heures après minuit; je venois de quitter un de mes amis, à qui j'avois confié la ſource des chagrins dont j'étois dévoré, pour recevoir de lui des conſeils, & des conſolations. La tranquillité qui regnoit dans les rues, me faiſoit eſpérer que j'arriverois ſans danger chez moi. A peine avois-je fait trois cents pas, que je fus arreté par quatre hommes qui ſe jeterent ſur moi. Envain voulus-je réſiſter; on me menaça de la mort, ſi je proférois une ſeule parole, La raiſon me forçoit au ſilence, & je me ſoumis. On me lia les mains, les jambes, & l'on me mit un bandeau ſur les yeux: enſuite on me jetta dans une chaiſe à porteurs. Il ne me fut pas difficile de remarquer que ceux qui m'avoient arrêté, étoient mes porteurs eux-mêmes,

& qu'ils n'étoient pas faits pour ce métier. A peine avoient-ils avancé dix pas qu'ils se relaioient : j'entendois marcher à mes côtés ; & je conjecturois que j'étois escorté par ceux qui ne me portoient pas.

Je ne pouvois concevoir à quoi cette aventure devoit se terminer. Je mettois mon esprit à la torture pour en trouver la cause ; je me perdois dans un labyrinthe. Enfin, après une demi-heure de marche, la chaise s'arrêta. J'entendis une porte s'ouvrir avec des précautions ; ensuite on me fit sortir de ma chaise, & après m'avoir fait monter une vingtaine de marches, on m'ôta mes liens ; & l'on me répéta l'ordre qui m'avoit d'abord été donné de me taire, en ajoutant que si je proferois un seul mot, je serois tué sur le champ. Je ne répondis pas, & ma résignation dût les tranquilliser. Une porte s'ouvrit, & fut sur le champ refermée ; j'entendis une femme pleurer amérement, & avec beaucoup de sanglots. *Faites approcher cet homme*, s'écria quelqu'un, *& qu'on lui ôte son bandeau.* Cet ordre fut exécuté sur le champ.

Mes regards se promenerent, dans l'instant, sur tous les objets qui m'environnoient. Je les refermai d'horreur aussi-tôt. J'étois dans une chambre superbement meublée : les tapisseries étoient de velours à crépines d'or ; & sur le lit, de la même étoffe, étoit couchée une jeune personne, parfaitement belle, mais qui paroissoit accablée de la plus profonde douleur. Dans le milieu de la chambre, toute inondée de sang, étoient étendus deux cadavres fraîchement assassinés. Dans le fond de l'appartement, j'entrevis un grand homme habillé de noir, dont le visage étoit masqué, tenant deux pistolets à la main : il étoit debout dans la ruelle du lit. En regardant autour de moi, je me vis environné de quatre hommes également masqués, armés de poignards, qui sembloient prêts à me percer, en cas que je fisse la moindre résistance à ce qu'on devoit exiger de moi. Je frémissois de la situation où je me trouvois. A peine eus-je le tems de considérer cet horrible tableau : le grand homme noir s'approcha de moi, me regarda attentivement, & puis s'écria : voilà qui est

bien ; cet homme m'eſt abſolument inconnu, il n'y a qu'à achever. Ces mots n'eurent pas été plutôt prononcés, que la porte d'un cabinet s'ouvrit : il en ſortit un prêtre vêtu d'un ſurplis. Il étoit amené par deux des inconnus qui m'avoient arrêté, & il me ſembla, à l'air effrayé qui paroiſſoit ſur ſon viſage, qu'on avoit uſé de violence pour l'amener : la vue des poignards & des piſtolets n'étoit pas trop propre d'ailleurs à le raſſurer.

Lorſque le prêtre fut au pied du lit, le grand homme noir lui dit d'approcher, & d'unir les deux époux. En même tems un des inconnus me prit la main, m'entraîna dans la ruelle du lit, & m'ordonna de prendre celle de la jeune perſonne qui étoit couchée ; je dis couchée, quoiqu'elle fut habillée comme une perſonne prête à ſortir.

Je compris alors quel étoit le nœud de l'aventure ; & je voulus ouvrir la bouche pour dire que j'étois déja marié, mais on m'obligea auſſi-tôt de la refermer, en me mettant un poignard ſur le cœur. Quelque ridicule qu'il me parut de me charger encore d'une

femme, sur-tout dans la circonstance où je me trouvois, avec une haine profonde pour l'hymen, & j'ose le dire, pour toutes les femmes du monde; il fallut me taire & souffrir. On me maria, & après la cérémonie ordinaire, on me fit signer l'acte de la célébration, en m'obligeant à protester avec serment que j'accusois mon véritable nom. J'étois si troublé que je me prêtai à tout ce qu'on exigea de moi.

Dès que la cérémonie fut faite, le grand homme noir se leva, & se tournant vers la jeune personne : voilà ton époux, lui dit-il; remercie Dieu que je sois meilleur pere, que tu n'as été honnête fille; tout autre que moi t'eût poignardée de sa main : & toi, ajouta-t-il, en s'approchant de moi, toi qui deviens mon gendre par un affreux hazard, reçois ce présent; c'est le poison le plus vif, & le plus propre à te venger de ta femme, en cas qu'elle te manque, comme elle m'a manqué. Il convenoit à mon honneur offensé de le réparer en lui donnant un mari : console-toi par ce que je vais te dire : celle que tu viens d'épouser a été recherchée

par ce qu'il y a de plus grand; & celui qu'elle devoit avoir pour époux, étoit de cent degrés, qui que tu sois, au-dessus de toi, & de moi-même. L'indigne objet qui l'a souillée, & son complice odieux sont les deux cadavres que tu vois, & dont l'aspect te fait frémir.

S'il m'avoit été permis d'arracher le cœur au maudit vieillard, je l'eusse fait sans doute, & peut-être sans proférer un seul mot, tant la rage concentrée dans le mien, étoit à son comble; mais je n'étois pas au bout de ce cruel malheur. Lorsque le vieillard eut achevé son impertinente harangue, il s'écria: *Qu'on les emmene, & qu'on n'oublie aucune des précautions que j'ai ordonnées.* Jamais l'on n'a été mieux obéi. On se jeta sur moi, le bandeau me fut remis; & je fus encore lié plus étroitement que je ne l'avois été. L'on m'enleva ensuite, l'on me transporta dans une chaise de poste, & l'on me mit à côté de ma malheureuse femme. J'entendis que l'on fermoit la portiere avec une clef, & un moment après nous partîmes à toutes jambes de chevaux.

Ici commenceroit un long récit, si je voulois l'entreprendre. Il étoit naturel qu'après avoir poussé les plus tristes soupirs, & fait les plus cruelles réflexions, j'interrogeasse l'être infortuné dont la destinée se trouvoit liée à la mienne, dans la prison ambulante où je me trouvois renfermé. Sensible à son état autant qu'au mien, je l'interrogeai en effet. Ce qu'elle m'apprit a déja été pressenti par le Lecteur. L'égarement de l'amour, la fureur de la jalousie, le fanatisme de l'honneur dans un pere barbare, avoient causé les maux que j'étois obligé de partager. Elle ne pensoit pas plus que moi à chercher des consolations dans le nœud involontaire qui venoit de nous unir. Notre unique pensée étoit de nous séparer, dès que nous pourrions être libres; & nous profitâmes en effet de la premiere occasion qu'un hazard heureux nous offrit, pour rompre la double chaîne qui nous unissoit malgré nous. Après une longue suite d'années, pendant lesquelles plusieurs nouvelles aventures me l'avoient presque fait oublier, je la retrouvai dans un couvent, toujours

remplie de l'objet qu'elle avoit perdu ſi tragiquement, & ne montrant qu'un fond de triſteſſe qui ſe communiquoit à ceux qui en connoiſſoient la cauſe. Elle vivoit d'ailleurs aſſez doucement dans cette maiſon, inconnue à tout le monde, mais généralement aimée. Elle y étoit ſous les auſpices d'une grande Dame, à qui elle avoit été à portée de conter ſes malheurs, & qui ne les confioit à perſonne. Je la vis pluſieurs fois, & je me ſerois fait un devoir & un plaiſir de lui conſacrer une partie de mon tems, pendant le ſéjour que je pouvois faire dans le lieu où elle étoit; mais la fortune vint encore déranger mes projets, & je me vis obligé de partir pour Geneve, où je devois faire une nouvelle, & terrible épreuve de la biſarrerie du ſort, à mon égard.

N'ayant pas prévu mon prompt départ, je n'avois préciſément que l'argent néceſſaire pour me conduire dans la ville où j'étois forcé de me rendre; mais je poſſédois quelques bijoux de prix, & entr'autres une très-belle bague eſtimée quinze mille livres. Quelques heures après mon arrivée, je me

rendis chez un Lapidaire, que l'on m'indiqua comme le plus riche. Cet homme étoit Italien : soixante ans étoient son âge. Sa physionomie étoit rebarbative, & sévère. Il me reçut assez froidement, examina le diamant que je lui présentois, & sans m'en dire ni bien, ni mal, il me le rendit avec le même air. Je crus qu'il alloit me renvoyer, sous prétexte qu'il ne se soucioit pas de mon bijou ; je me trompois. Il avoit tout autant d'envie de l'acquérir, que j'en avois de m'en défaire, c'étoit une maniere d'agir, qui lui étoit propre, & un art assez sûr pour se procurer d'excellens marchés. Aussi rusé que lui, je feignis de croire qu'il n'étoit pas tenté de l'acquisition que je lui proposois, & j'annonçai ma retraite, en lui disant que je vendrois cet effet à Rome, où je devois me rendre, ainsi que d'autres bijoux de prix dont je voulois également me défaire. Ce discours fit un effet admirable : l'Italien qui jugea, par ce que je venois de dire, que j'étois riche, & qui craignoit que je ne lui échappasse, forma sur le champ un projet dont je n'avois garde de me défier,

L'idée qui le flatta le décida sur le champ. Il me dit, sans parler davantage du diamant, que puisque j'allois à Rome, il vouloit faire connoissance avec moi, & m'adresser à un de ses correspondans, dont je serois très-bien reçu ; que j'avois l'air d'un galant homme, & qu'il avoit aimé toute sa vie les gens de ma nation. La suite de ce discours fut une priere de rester à dîner avec lui, en m'assurant que s'il n'achetoit pas mon diamant, il m'indiqueroit quelqu'un qui pourroit l'acquérir, & qu'il me donneroit là-dessus des avis dont je me trouverois bien.

Nous nous entretinmes ensuite de choses indifférentes ; & lorsqu'on l'avertit que le dîner étoit servi, il me fit passer par plusieurs appartemens, plus richement meublés les uns que les autres, pour arriver à une jolie salle à manger. Il y avoit quatre couverts, & nous n'étions que deux : cela me surprit ; mais comme étranger je me tus, & ne lui en demandai pas la raison.

Le vieux *Calcati*, (on le nommoit ainsi), fit fort bien les honneurs de sa table ; l'on apporta d'excellens vins,

& il me donna, lui-même, l'exemple d'en boire beaucoup. Lorsque nous fûmes à l'entremets, il se tourna de mon côté. Ah, ça, me dit-il, je veux vous faire connoître combien vous m'avez inspiré d'estime, & de considération : nous ne sommes point ici dans l'usage de faire manger nos femmes avec nous, lorsque nous avons compagnie, & sur-tout des gens de votre nation ; mais en votre faveur, je veux passer par-dessus la régle ; & que ma famille partage l'honneur que vous me faites. En achevant ces mots il se leva, tira deux clefs de son gousset, & les remit à une vieille femme qu'il fit appeller, & à laquelle il parla à l'oreille assez long-tems. La vieille disparut ensuite ; & nous recommençames à boire.

Le Joyaillier avoit des vues ; & ses idées secrettes le rendirent curieux : il n'y eut point de détours qu'il ne mit en usage pour savoir qui j'étois : il parut sur-tout avoir grande envie d'apprendre si j'étois libre, & si j'étois riche. Mes réponses furent prudentes & réservées, elle l'auroient été davantage, si j'avois pu soupçonner ses motifs

Je commençois à m'ennuyer de mon Lapidaire, & d'être si long-tems à table, lorsque la vieille dont j'ai parlé, reparut avec deux jeunes personnes dont l'éclat me frappa. Je me levai pour les recevoir; elles me pressèrent de me rasseoir, avec des façons & des airs tout-à-fait engageans. L'ainée avoit une physionomie faite pour séduire; il paroissoit un peu plus de sérieux dans son caractère, que dans celui de sa sœur. Elle parloit peu, & montroit moins de vivacité; mais elle avoit des regards dont il étoit presque impossible de se défendre; ils lançoient des traits de feu, & d'amour.

La cadette n'étoit pas aussi belle; mais il n'y avoit pas un de ses traits qui ne fit son effet. Ses yeux brillans, un sourire aimable, & enjoué, inspiroient à l'ame des idées de joie, & de plaisir. Un petit nez retrouſſé & badin, avec une petite bouche ornée des plus belles dents, sembloit être formé pour achever de vous enchanter: avec ces graces elle avoit une gorge à ravir; la modestie pouvoit, à peine, la contenir dans les bornes d'un ajustement décent; ses

mouvemens la trahiſſoient ; & l'imagination étoit obligée de les ſuivre dans leur aimable agitation.

Peut-être que ſi j'euſſe été de ſang froid, la vue de ces jeunes perſonnes ne m'eût fait qu'une légere impreſſion, avec les juſtes raiſons que j'avois de me défier d'un ſexe ſi perfide pour moi. Je ſerois vraiſemblablement ſorti de chez Calcati, auſſi indifférent que j'y étois entré ; mais les fumées du vin avoient préparé mes ſens à recevoir les plus dangereuſes impreſſions. Je me ſentis tout de feu, à l'abord de ces jolies perſonnes. La cadette ſur-tout me fit éprouver une ivreſſe véritable.

Le vieux Calcati connut bien l'effet des charmes de ſes filles, & il le vit ſans doute avec ſatisfaction. Il avoit un projet, dès long-tems conçu dans ſa tête : il n'attendoit qu'un ſujet propre à en déterminer l'exécution ; & il vit qu'il l'avoit trouvé en moi. Sa prévoyance à cet égard, avoit été pouſſée ſi loin, qu'il avoit endoctriné la Duegne en lui parlant à l'oreille ; & celle-ci avoit endoctriné les jeunes perſonnes avant de les amener. Dès qu'elles eurent pris

place, le pere leur verſa du vin, & leur dit, qu'il leur permettoit de ſe livrer au plaiſir que nous goûtions : il fut bien obéi. Jamais on n'a été prévenu d'autant d'attention que je le fus dans ces momens trop doux. Je me livrois ſans défiance à leurs agaceries. La beauté qui s'anime ſous nos yeux eſt toujours intéreſſante ; mais quand nous croyons être l'objet de ces mouvemens qui l'embelliſſent encore, alors elle nous ſubjugue ; & ſon triomphe, auſſi prompt qu'un éclair, arrête ou détruit la réflexion.

Le ruſé Calcati, qui avoit un double deſſein, & qui connut mon état, ſe leva en diſant : Allons, qu'on ramene mes filles dans leur appartement. La nuit ſurvient, ajouta-t-il en ſe tournant vers moi ; ſi vous m'en croyez nous remettrons à demain l'affaire de votre bague. J'eſpere vous voir ; vous êtes étranger ; ma maiſon vous eſt ouverte, mon cœur ne l'eſt pas moins. Je répondis à toutes ces choſes comme je le devois ; & nous nous ſéparâmes, en convenant de l'heure qui nous réuniroit le lendemain. J'oubliois de dire que les jeunes perſonnes, en s'éloignant, m'avoient témoigné par leurs

regards que la premiere impreſſion m'avoit été très-favorable. J'avois de quoi m'occuper d'elles ; & j'étois perſuadé que la nuit, & la matinée du lendemain me paroîtroient longues : j'étois loin de penſer qu'il s'écouleroit plus d'un jour avant que je puſſe les revoir. Dans la nuit, je me ſentis très-incommodé. J'eus beſoin de ſecours ; une affreuſe indigeſtion cauſa des ravages qui étonnerent le Médecin qu'on s'étoit empreſſé d'appeller. On crut entrevoir du danger dans mon état. Cette crainte ſubſiſta pendant deux jours ; elle ſe diſſipa le troiſieme ; mais j'étois très-foible ; & il m'eut été impoſſible de faire un pas.

Le Lapidaire, inſtruit de mon indiſpoſition, avoit envoyé pluſieurs fois chez moi ; j'étois moins ſenſible à cette attention que je ne le fus à celle de ſes filles, de la part de qui on me préſenta une lettre avec beaucoup de myſtere. L'état où je m'étois trouvé, & les réflexions que j'avois faites avoient un peu calmé le feu qui s'étoit allumé dans ma tête. Je m'étois dit, à cet égard, tout ce qu'un ſage auroit pu me dire ;

mais le plaisir d'être prévenu par la beauté, sera toujours un danger pour la raison. La lettre contenoit ce qui suit.

« Que penserez-vous de nous, Monsieur ? sans l'esclavage rigoureux où » l'on nous retient, nous nous serions » souvenu, ma sœur & moi, que ce » n'est point à notre sexe à s'expliquer le premier. Mais nous croyons » que beaucoup de tyrannie excuse » un peu de foiblesse. Nous nous » sommes persuadées, Monsieur, quoique vous ayez partagé vos attentions » entre nous, que vous aviez pris des » sentimens pour l'une des deux ; de » notre côté, nous avons senti qu'il étoit » flatteur de vous plaire, & nous avons » souhaité toutes deux d'être l'objet » de votre préférence. Daignez fixer, » Monsieur, notre incertitude : nous » attendons avec impatience votre réponse, dans la confiance qu'amoureux » ou non, vous nous arracherez l'une » & l'autre à une captivité que nous » ne pouvons plus soutenir. On viendra ce soir prendre votre lettre ».

ROSINDE.

Etoit-il pardonnable, après avoir fait de triſtes épreuves, de donner dans un piége pareil ! J'y donnai cependant. L'amour-propre, & la ſenſibilité triompheront toujours de l'expérience. Je répondis aux filles de Calcati, avec la bonne-foi d'un imbécille, ou d'un étourdi. J'eus, le quatrieme jour, la viſite du pere. Vous m'avez inquiété, me dit-il, & je ſerois venu vous voir plutôt, ſi je n'avois craint de troubler votre repos. Après quelques complimens ſemblables, il tira de ſa poche, un ſac de ducats, & me le jeta ſur le lit, en me diſant que c'étoient les douze mille livres que j'avois demandées pour mon diamant. La vue de cet argent excita ma bonne humeur; j'étois à la fin de mes finances. Calcati demeura trois heures avec moi, & me donna toutes les marques d'amitié poſſibles: le ſcélérat !

Deux heures après qu'il fût parti, je reçus une nouvelle lettre de Roſinde. Elle me marquoit par les expreſſions les plus vives, la joie de ſa ſœur & la ſienne, ſur la réponſe que je leur avois faite. Elle demandoit mon jour pour les tirer de captivité. Leurs me-

sures étoient prises. Elle m'apprenoit, sans aucun détour, qu'elles emporteroient une somme considérable en or & en diamans, ne voulant pas risquer de m'être à charge, & ignorant mes facultés.

A la veille d'exécuter un projet aussi dangereux, je réfléchis encore; & j'éprouvai que notre ame est plus sage, plus juste que notre esprit. Je sentis que je m'étois trop engagé, & j'allois me dédire, lorsque je vis entrer deux femmes couvertes d'une mante, dont l'une me serra la main sans me rien dire. Que d'appas, lorsqu'elles se découvrirent! Que d'empire elles prirent l'une & l'autre sur mon imagination égarée! Je rougis encore aujourd'hui, des pensées qui achevèrent de me subjuguer; le crime ne m'épouvantoit plus; la raison étoit tout-à-fait perdue; les sens seuls se faisoient écouter.

J'obéissois à ma destinée, & nous allions sortir pour joindre une voiture qu'elles avoient fait préparer, lorsque Laure, (la cadette des deux sœurs) me glissa, par un mouvement imperceptible un billet dans la main, en me

la ſerrant fortement. La défiance étoit une des qualités de mon eſprit ; je voulus paſſer dans mon cabinet pour lire cet écrit myſtérieux ; mais Roſinde qui craignoit de me perdre de vue, & de me laiſſer un moment à moi-même, m'empêcha de la quitter, & m'entraîna vers la porte, en me diſant que nous riſquions tout à perdre un moment. Je cédai encore une fois ; mais en marchant je remarquai que Laure avoit la larme à l'œil : je lui demandai ce quelle avoit ? Roſinde prit la parole, & l'empêcha de répondre ; elle dit que ſa ſœur étoit une folle qui trembloit, & qu'il ne falloit pas faire attention à ſes vaines terreurs.

Il étoit minuit. Un flambeau nous éclairoit. Roſinde l'éteignit elle-même quand nous fûmes ſur la porte de la maiſon. Je ſentis encore une main ; & ſon mouvement fut plus expreſſif ; il ſembloit qu'il vouloit me dire : rentrez, vous courez à votre perte : ſi vous allez plus loin, vous ne pouvez l'éviter.... Je voulus rentrer ; mais l'ardente Roſinde avoit fermé la porte. Le trouble me ſaiſit ; je n'étois plus en état d'avan-

cer ; Laure, qui avoit pris un de mes bras, m'arrêtoit en le preſſant ; mais Roſinde, l'affreuſe Roſinde m'entraînoit. A l'inſtant je me ſentis ſaiſir par un bras vigoureux. — *Arrête, ou tu es mort.* — Ces mots terribles penſerent me renverſer. Un piſtolet étoit tendu ſur ma poitrine.

Ici tout s'explique pour le Lecteur : tout s'éclaircit pour moi en un moment. Perfide, m'écriai-je, en repouſſant Roſinde ! monſtre affreux ! je devrois vous étouffer. Elle ne répondit point à ce reproche ; & l'on me fit marcher vers une voiture qui n'étoit pas loin. Je ne pouvois me défendre ; trois hommes s'étoient jetés ſur moi, & m'avoient lié, à l'inſtant, les pieds & les mains.

On m'éleva juſqu'à la voiture ; à peine y fus-je placé, que les chevaux partirent comme un éclair. Après deux heures de marche, on arrêta ; & je compris que l'on m'avoit conduit dans un lieu de ſûreté.

Pour abréger ce pénible récit, je ſupprimerai mes cruelles réflexions pendant les premieres heures qui s'écoulerent, & je paſſerai au moment ſi

desiré où, à la faveur des premiers rayons du jour, je pus lire l'important billet que Laure avoit glissé dans ma main, avant ma sortie de la maison.

« Gardez-vous bien, cher Etranger, » de sortir de chez-vous; on vous tend » un piége : plaise à Dieu que vous » lisiez ce billet, & que je sois assez » heureuse pour vous sauver, par l'avis » qu'il contient ».

Dieu, m'écriai-je, je n'ai pas cédé à mon pressentiment?.... Laure, du moins, devient un ange pour moi. Elle obéissoit à l'autorité, & j'étois défendu par son cœur! Ah! si je la revois jamais..... Mais quelle pensée quand je suis peut-être perdu sans retour.

Je rêvois tristement, appuyé contre le mur de ma prison, & regardant le jour qui descendoit par une étroite fenêtre, lorsque je vis tomber quelque chose à mes pieds. Je le ramassai avec précipitation. C'étoit une lettre enveloppée avec une pierre dans un mouchoir. Elle contenoit ce qui suit.

« J'avois bien prévu, cher Etranger, que l'avis viendroit trop tard, & que vous ne pourriez expliquer les signes

que je vous faisois. Que ne m'a-t-il été possible de vous servir plus ouvertement ! Vous ne seriez pas actuellement l'objet de mes craintes, de mon désespoir. Je ne puis vous écrire une lettre bien circonstanciée. On m'observe de près.

» Apprenez donc, au plus vîte, que Rosinde fut surprise par mon pere, il y a un an, avec un amant ; que dans sa colere il voulut s'en défaire par le poignard ; mais désarmé par la tendresse paternelle, il lui pardonna son crime, à condition qu'elle l'aideroit à attraper le premier Etranger qui aborderoit dans cette Ville, pour l'obliger à réparer sa honte en devenant son époux.

» C'est sur vous que le sort est tombé. A peine avez vous paru, que mon pere a pensé que vous lui conveniez. Pour être en droit de vous y forcer, il nous a obligées, ma sœur & moi, de vous écrire comme nous avons fait. Il vouloit vous rendre coupable, afin que vous n'eussiez aucune raison de le refuser.

« Avant que je vous donne l'avis le plus important que vous puissiez recevoir de vos jours, apprenez un autre

myſtere. Vous m'avez plu, cher étranger, dès le moment que je vous ai vu; je n'avois jamais aimé, & je ſens qu'en vous perdant je perdrois mon repos, & peut-être ma vie. Cet aveu néceſſaire vous fait aſſez comprendre par quelle raiſon je trahis & mon pere & ma ſœur.

» Ce qu'il me reſte à vous dire, c'eſt de faire tout ce que mon pere exigera de vous. Penſez qu'après la violence à laquelle il s'eſt porté, vous êtes néceſſairement ſous ſa dépendance. Il faut épouſer ma ſœur ou périr. On eſt ici le maître de votre deſtinée; le Château appartient à mon pere; & il n'y a point d'excès auxquels il ne puiſſe ſe porter impunément

» Jugez par le conſeil que je vous donne, à quel point je vous ſuis attachée: engager ce que l'on aime à paſſer dans les bras d'une rivale, eſt le plus grand effort de l'amour, & la plus grande preuve qu'on en puiſſe donner ».

LAURE.

Encore un mariage, m'écriai-je! la fortune me met à des épreuves bien étranges; mais je me laſſe d'être l'objet

de ſes caprices, & ma fermeté devient le terme de mon eſclavage. Oui, je mourrai, ou je ſerai libre..... Cette réſolution, qui ne coûte rien quand la vie eſt devenue à charge, trouva cependant une oppoſition dans les ſentimens que Laure m'inſpiroit. En mourant, je la perdois ſans retour : en réſiſtant, je pouvois me conſerver à elle. En épouſant même ſa ſœur, cette idée n'étoit pas détruite. Des nœuds forcés pouvoient être rompus par l'autorité des loix. Il ſuffiſoit de proteſter, dès que je ſerois libre, contre un conſentement que la violence m'auroit arraché.

A peine avois-je fait ces réflexions, que j'entendis ouvrir les portes de mon cachot. Je ſentis un frémiſſement dans tous mes membres. Calcati ſe préſenta armé d'un poignard, & accompagné de deux domeſtiques. Tu m'as déshonoré, s'écria-t-il en m'approchant ! Il faut périr, ou réparer mon affront. Choiſis : je ne t'accablerai point de reproches : il faut épouſer Roſinde, à l'inſtant, ou mourir.

J'étois préparé à répondre, & je le fis en peu de mots. Quel eſt donc l'affront dont

dont vous parlez, m'écriai-je, en le regardant fierement ? Si quelqu'un a droit de se plaindre, n'est-ce pas moi ? Par quels crimes me suis-je attiré des traitemens qu'on ne fit jamais épouver qu'aux derniers des malheureux ! De quel déshonneur me parlez-vous ! ai-je été chercher votre fille ? n'est-elle pas venue chez moi ? N'est-ce pas vous qui me l'avez fait connoître ? pouvez-vous me prouver que j'aie eu aucun commerce avec elle ? D'où vient, voulez-vous que je l'épouse ? assez d'autres que moi se trouveront heureux de devenir votre gendre. A mon égard, je ne le puis, ni ne le desire ; voilà ma réponse : c'est à vous de choisir : je ne crains point la mort; le Ciel & les hommes sauront me venger.

Le joyallier ne s'étoit pas attendu à une réponse si hardie. Il m'en parut étonné : cependant après avoir rêvé un moment, il se remit. Qu'on fasse entrer Rosinde & le Pretre, s'écria-t-il, en me présentant son poignard. Le crime n'est-il pas constaté par des preuves authentiques ? Tu me satisferas, ou je t'arracherai le cœur.

Rosinde parut bientôt, feignant d'être tremblante; elle étoit accompagnée d'un Prêtre : parles, s'écria son pere, cet homme n'a-t-il pas ravi ton innocence, & ne t'ai-je pas surprise prenant la fuite avec lui ? Elle convint du fait, en inventa les circonstances : elle eut la perfidie, la scélératesse, d'implorer ma pitié, & de me conjurer de l'épouser. Je frémis de colere de me voir joué par d'aussi fourbes personnages; & mon émotion étoit si grande, qu'à peine trouvai-je des termes pour exprimer mon transport.

Un mouvement de Calcati, un ordre effrayant, arrêterent ma langue, & glacerent mes sens. Je me tus, je baissai la tête, je consentis à ce qu'on exigeoit de moi; je fus uni au monstre, à qui je devois ma perte.

Dès que la cérémonie fut achevée, le perfide Calcati fit retirer sa fille, le Prêtre, & ceux qui l'avoient accompagné. Il s'agit à présent, me dit-il, en me regardant fixement, de faire nos conventions : vous concevez bien, après ce qui s'est passé, que mon intention n'est pas que vous restiez en cette Ville,

& encore moins que ma fille vive avec vous. Il faut partir la nuit prochaine; deux de mes gens vous suivront jusqu'à ce que vous soyez hors des terres d'Italie. Vous choisirez le lieu de votre retraite; & dès que vous y serez arrivé, vous me le ferez savoir. J'aurai soin de vous faire toucher une pension assez honnête pour que vous y viviez aisément.

Que pouvois-je répondre! heureux d'apprendre que j'allois sortir de ce séjour d'horreur, je me souviens que j'éprouvai un instant de plaisir. Mais je m'éloignois, en même tems de Laure; & la perdois pour jamais! Cette pensée me rendit tout mon chagrin.

Calcati me quitta, & comme je ne devois partir que le soir, il eut soin de m'envoyer à dîner, à l'heure ordinaire. On croira sans peine que je mangeai peu; cependant je pris quelque nouriture pour me soutenir. Quel fut mon étonnement en trouvant vuide la bouteille qu'on avoit mise sur la table. Machinalement je la présentai aux rayons du jour. Quelle découverte! je vis qu'elle renfermoit une lettre, & je devinai la main généreuse qui l'y avoit

fait entrer. A ce prix, je me paſſai, ſans peine, de boire du vin. La bouteille fut bientôt caſſée, & la lettre bientôt lue. Elle contenoit ce qui ſuit :

« Vous m'êtes cher, Monſieur Bigand ; vous en allez juger. Je viens » de prendre des meſures pour ne vous » pas perdre. J'ai fait acheter par un » domeſtique, qui m'eſt affidé, un habit » d'homme ; & ſous ce déguiſement je » vous ſuivrai de loin, juſqu'à ce que » je ſois libre de me joindre à vous. » Comme c'eſt moi qui ai été chargée » de vous faire donner du vin, & » que l'on ne me ſoupçonne, en aucune façon, j'ai imaginé de vous faire » parvenir cette lettre par ce moyen ; » en cas qu'il ne reuſſiſſe pas, je m'en » conſole, puiſque je ſuis certaine de » vous revoir dans peu ».

Fille adorable, m'écriai-je, en baiſant avec tranſport ce précieux billet.... C'étoit la ſeule perſonne qui m'eut donné des marques ſi certaines d'un ſentiment qu'il eſt ſi doux d'inſpirer. Je remerciai le Ciel d'une aventure dont le terme devoit être ſi flatteur, & je déſirai de pouvoir hâter le moment qui m'étoit

annoncé. Il arriva enfin, & je partis.

Pour dégager ce récit de tout ce qui n'a aucun rapport avec le sentiment, je passerai sous silence tout ce qui m'arriva avant que je pusse être rejoint par la belle Laure. Je dirai seulement que l'affreux Calcati avoit juré ma perte, & que deux hommes, qu'il avoit chargé de me conduire, devoient me donner la mort lorsque je serois arrivé dans un bois qu'il avoit indiqué. Mais j'eus le bonheur de pressentir ma destinée, & d'échapper à mes assassins. Laure, exécuta son projet généreux. Quoique je me fusse détourné pour éviter le sort qui m'étoit réservé, une étoile heureuse la conduisit sur mes pas. Elle étoit accompagnée du fidele domestique qui avoit sa confiance. Elle avoit pris la précaution de se nantir de bijoux précieux. Notre destinée dépendoit de nous. Ses tendres discours, ses sermens de vivre pour moi commencerent la mienne. Hélas ! je ne devois pas connoître le bonheur ; mes espérances, mes plaisirs même ne devoient être que des songes. Quoi, déja je laisse entrevoir qu'un objet qui quittoit tout pour me suivre,

eut des torts avec moi ! Je me dois à la vérité plus qu'à mes Lecteurs. Je ne pourrois, sans les tromper, leur laisser croire un moment que ma félicité dura plus d'un jour. Amans, qui croyez aux sermens qui charment vos oreilles, aux procédés qui persuadent votre raison, craignez toujours la légéreté d'un sexe qui ne voit bientôt que l'esclavage dans les nœuds qu'il a tissus lui-même, pour se livrer à nous.

Nous venions d'arriver dans un fauxbourg de Lyon, & de descendre à une auberge que les Etrangers préféroient. Sa situation étoit agréable. Tous les jours, les jeunes gens de la Ville venoient y faire des parties de plaisir. Nous aurions pu en compter jusqu'à trente, qui s'y trouvoient lorsque nous arrivâmes. La beauté de Laure fut remarquée. L'empressement général, mille choses flatteuses qui lui furent adressées indirectement, quand elle traversa une espèce de haie pour se rendre à l'appartement qu'on lui destinoit, lui apprirent qu'on ne la voyoit pas impunément. J'étois sans crainte, & non sans amour-propre : J'étois flatté qu'un objet qui se donnoit à moi, parût charmant

aux yeux des autres. Nous payons presque toujours la douceur d'un pareil moment.

A peine fûmes-nous entrés dans notre appartement, que la naïve Laure me demanda, avec un air empressé, si tous les hommes, en France, ressembloient à ceux qu'elle venoit de voir ? L'ayant interrogée avec une sorte d'inquiétude sur le secret motif de sa question, je compris, mais trop tard, que ses sentimens pour moi alloient être exposés aux dangereuses séductions de l'amour-propre. Je n'eus plus que des pensés assez tristes ; mais je ne les lui laissai pas soupçonner.

Nous soupâmes, lorsqu'elle eut repris les habits de son sexe. A peine étions-nous au dessert que des violons se firent entendre sur notre escalier. Laure tressaillit de joie. Elle aimoit excessivement la musique & la danse. Elle exigea que la porte fut ouverte, pour mieux entendre ; & dès qu'elle le fut, les violons & les jeunes gens qui les faisoient jouer, entrerent, en nous faisant une sorte d'excuse. Il n'en falloit pas pour Laure, qui ne raisonnoit plus, & qui bientôt, mal-

gré la fatigue du voyage, accepta la main d'un des Cavaliers, & se mit à danser avec lui, sans s'embarrasser si je condamnerois cette facilité.

Je ne voulois pas l'effaroucher, en lui montrant de l'humeur. Je me réservai de lui dire mon sentiment à la premiere occasion, & de prendre si bien mes mesures, que de pareils événemens n'arrivassent plus. Je fis accueil aux inconnus; me croyant le mari de la belle Etrangere, ils m'accablerent de politesses. Je m'apperçus parfaitement qu'ils avoient arrangé leurs petites affaires, de maniere qu'ils pussent, les uns après les autres, faire la cour à ma femme prétendue. Pendant que plusieurs d'eux m'entretenoient, les autres environnoient Laure, & lui disoient des choses flatteuses. Quoique j'enrageasse dans le fond de moi-même, je n'en témoignai rien. Une réflexion que je fis dans la minute me consola. Je pensai que l'occasion s'offroit naturellement de juger, par la maniere dont cette jeune personne se conduisoit alors, de l'opinion que je devois avoir désormais de son caractère. C'étoit là, je l'avoue, un commencement de jalousie; mais il va-

loit mieux me défier d'elle, quand nos liaisons n'étoient pas absolument formées, que de devenir jaloux quand mon ame se seroit abandonnée aux charmes d'une fausse sécurité.

Ce raisonnement étoit sage; hélas! reste t-on soumis à la raison lorsqu'on est amoureux, & faché de l'être? Insensiblement l'humeur prévalut. La petite imprudente écoutoit, de l'air le plus satisfait les complimens qui lui étoient adressés. On la loua sur sa taille; elle se leva afin qu'on en jugeât mieux. On lui dit qu'elle avoit le bras & la main d'une beauté parfaite, elle eut la ridicule complaisance de les laisser toucher. Enfin je vis le moment qu'elle alloit ôter son mouchoir, pour achever de faire extravaguer la jeunesse pétulante dont elle étoit environnée. Je trouvai l'ingénuité poussée trop loin, je me levai; je fis entendre à Messieurs les admirateurs que nous avions fait une longue route, que nous étions fatigués, & qu'ils nous obligeroient beaucoup de nous laisser reposer.

Ce discours, auquel on ne s'attendoit pas, fit changer la scene: les Cavaliers

parurent interdits, & vraisemblablement ils se fussent retirés. On a toujours du respect pour un mari ; mais l'imprudente Laure gâta tout ; elle dit qu'elle n'étoit en aucune façon fatiguée, que les violons l'amusoient beaucoup, qu'elle auroit un plaisir infini à voir danser des François ; qu'elle n'avoit jamais goûté ce plaisir ; & que ce seroit l'obliger que de le lui procurer.

J'avois la bouche ouverte pour déranger ce mauvais projet ; mais on ne m'en donna pas le tems : les jeunes gens s'écrierent qu'ils passeroient la nuit à divertir la jeune Etrangere ; & que, puisque cela ne devoit pas l'incommoder, ils danseroient de tout leur cœur. Je crus pour le moment devoir dissimuler ; mais je me promis bien de m'épargner désormais une pareille contrainte. Pendant ce tems Laure ne pensoit point à moi, n'observoit point mon air chagrin, qui auroit dû la frapper ; elle me regardoit cependant ; mais elle ne réfléchissoit plus. Mon mécontentement n'échappoit pas à tout le monde. On se parloit à l'oreille, on se disoit que j'étois un mari jaloux ; j'entendois des mots choquans : quel rôle ? & combien je me voyois loin

de ce bonheur que je m'étois promis avec une femme qui avoit tout quitté pour me suivre.

Plus nous allions en avant, plus les jeunes gens devenoient familiers. La tolérance, ou plutôt l'imprudence de Laure, pouvoit à la fin les rendre insolens : cette réflexion me détermina. Allons, c'en est assez, m'écriai-je, en empêchant qu'on ne commençât une nouvelle danse ; la nuit est avancée, & je veux me reposer. Laure qui comprit que j'étois fâché, s'écria que j'avois raison, & vint auprès de moi avec vivacité. Ce procédé me calma. L'on se flatte toujours ; l'on justifie aisément ce qu'on aime. Je pensai que son peu d'usage lui avoit fait commettre les imprudences dont je me plaignois ; & pour ne pas l'affliger, mal à propos je repris un visage serein, & congédiai le plus poliment qu'il me fut possible, les étourdis dont j'étois si fatigué.

Dès que j'en fus débarrassé, je fermai la porte, à double tour. Laure, qui s'en apperçut, me demanda avec un air ému, si l'on enfermoit en France, les femmes, comme en Italie ? non, lui dis-

je, ce n'eſt pas que cette précaution n'y fut généralement auſſi ſage que dans votre pays; mais on ne la prend pas communément. Ce n'eſt ici de ma part qu'une ſimple attention, pour éviter d'être volé. Les filoux ne ſont pas plus rares que les infideles.

Laure rit de cette réponſe, qui n'étoit pourtant pas riſible. Je crus devoir profiter de ce moment pour lui faire entendre que les attentions, les précautions, à tout âge, & dans tous les cas, étoient néceſſaires. J'ajoutai que très-jeune encore, il n'étoit pas étonnant que cette régle ne lui fut pas bien connue; & que j'étois peu ſurpris, par cette raiſon, qu'elle s'en fut écartée dans tout ce qu'elle avoit fait depuis ſon arrivée dans cette maiſon. Il eſt naturel, lui dis-je, que les hommages vous flattent; mais ce plaiſir de l'amour-propre expoſe à bien des dangers. On peut être ſoupçonnée, ou d'étourderie ou de facilité quand on ſe livre aux ſoins empreſſés qu'on inſpire; & les hommes voyent toujours quelque choſe à ſe promettre, au-delà de l'amuſement qu'ils procurent. On pardonne en Italie les façons libres, parce que les femmes y

vivent dans l'eſclavage ; l'imprudence même n'y eſt regardée que comme de la naïveté ; mais en France, on a des maximes plus ſéveres, & les femmes y ſont ſérieuſement aſſujetties. Celles même qui ne ſentent pas le prix de l'eſtime, ſont obligées de prétendre au reſpect. Elles réglent à cet égard leur deſtinée ; & leur ſort dans le monde dépend abſolument de leurs manieres. Voyez, d'après ce que vous vous êtes permis, depuis votre arrivée dans cette maiſon, ce qu'on doit croire pouvoir ſe permettre avec vous.

Je ne jugeai pas à propos de pouſſer plus loin mes repréſentations : il étoit tard, & il étoit queſtion de ſe coucher. J'avois un deſſein, je l'avouerai avec confuſion ; mais je manquerois à la vérité, ſi je m'attribuois plus de vertu que je n'en vais montrer. Je prévoyois que tôt ou tard Laure ſeroit la proie de quelque jeune ſéducteur : elle avoit trop de penchant au plaiſir, pour ne m'être pas ſuſpecte de foibleſſe. Devois-je m'etre chargé de tant de tréſors, pour en enrichir le premier ennemi de mon repos ! on conçoit ma penſée ſans que je la développe mieux.

Nous étions convenus qu'elle passeroit pour ma femme ; mais il n'avoit été dit rien de plus. L'occasion étoit bien favorable : je me trouvois seul avec elle : je l'aidois à se déshabiller. Que d'appas ! quelle émotion ! quel trouble j'éprouvois.... Je ne sais si elle voulut de bonne-foi m'épargner des tourmens en éclairant l'erreur de mes désirs, ou si elle voulut s'en épargner à elle-même, en détruisant mes espérances. Mais la déclaration qu'elle me fit, après avoir affecté de me demander *ce que j'avois*, ne me laissa entrevoir dans l'avenir qu'une résistance qui avoit moins sa source dans la vertu que dans son inconstance. Je vis clairement que je n'occupois plus sa pensée.

Mon chagrin fut extrême. Il pouvoit encore augmenter : c'est ce qui arriva. Après un entretien qui me laissoit sans espoir, je passai une nuit dont chaque minute fut un siecle de douleur ; & à cette nuit terrible succéda un jour plus affreux. Mille choses me firent comprendre qu'il y avoit parmi les inconnus qui l'avoient amusée la veille, un jeune homme qu'elle avoit distingué. A cet âge, distinguer c'est ne plus rien connoître que l'objet de son engage-

ment. Cette réflexion, fortifiée par le dépit, me rendit exact observateur de ses mouvemens, & juge sevère de ses discours. La lumiere croissoit, de moment en moment. Avant la fin du jour je n'avois plus besoin d'être mieux éclairé. Je ne vis qu'un parti à prendre, & je le pris : ce fut de la ravir à son danger, en l'éloignant, le jour même, de la Ville. J'avois une voiture, je commandai des chevaux sans la prévenir ; je sortis sous un prétexte plausible, je rentrai une heure après, dans l'état ou seroit un homme poursuivi. Elle vit mon trouble, mon agitation. Interrogé par elle, je lui dis, que je venois de rencontrer son pere, par qui je n'avois heureusement pas été apperçu. Ce mot pensa la renverser. Que faire, où me cacher, s'écria-t-elle ! fuir : le départ le plus précipité, répondis-je, voilà votre unique ressource : votre pere vous cherche, il vous poursuit, il vous découvrira. — Je suis perdue, reprit-elle ; partons, sauvons-nous ; je crois le voir entrer..... Nous partîmes, ou du moins je donnai les ordres les plus pressés ; son impatience surpassoit la mienne ; tout fut bientôt prêt, par les précautions que

'avois prises; & deux heures après nous étions à deux lieues de Lyon.

C'étoit à Paris que je la conduisois. Avant la fin du jour elle avoit oublié l'objet auquel je la raviſſois : je jugeai même par ſes diſcours que déja elle ſe faiſoit un plan de vie très-capable de la diſtraire de ſa perte & de ſa crainte. Mon eſprit n'étoit pas auſſi agréablement occupé : que devois-je attendre d'une tête auſſi légére? Tout me diſoit qu'elle ne pouvoit avoir que des caprices, & que le ſien pour moi étoit paſſé. Cependant je l'aimois; j'allois vivre avec elle; quels tourmens je me préparois! mes réflexions étoient triſtes : chaque mot qui ſortoit de ſa bouche, chaque regard qu'elle laiſſoit tomber ſur moi, augmentoient la néceſſité d'en faire.

J'ai dit que la jeune perſonne ſe promettoit une vie délicieuſe à Paris. Elle m'en parla juſqu'au moment où nous arrivâmes aux barrieres. Elle comptoit que j'allois la meubler magnifiquement, & que je la logerois dans le plus beau quartier de la Ville. Elle jugeoit des hommages & des plaiſirs qui l'attendoient dans la capitale, par l'empreſſement qu'on lui avoit témoigné à Lyon.

Elle penſoit qu'avant que ſes diamans fuſſent diſſipés, elle auroit fait une fortune conſiderable.

Je ne crus pas devoir interrompre de ſi flatteuſes idées : je répondis à tous ces arrangemens qu'elle prenoit, par un ſourire, ou par un mouvement de tête : il étoit inutile que je diſſipaſſe ſon erreur, & que je lui donnaſſe du chagrin avant le tems où je m'y verrois contraint par les circonſtances.

Je connoiſſois Paris. Il ne me fut pas difficile d'y trouver un logement tel que je devois le deſirer, juſqu'à ce que je puſſe exécuter le plan que je m'étois tracé. J'allai deſcendre au fauxbourg St. Marceau, chez un homme marié, que j'avois autrefois eſſentiellement obligé, & qui m'étoit veritablement attaché. Son accueil répondit à mes vœux, mais ſa maiſon ne répondoit pas aux idées de Laure. « Ou nous ſommes, » me dit-elle, dans un quartier perdu, » ou l'on m'en a bien impoſé. » Bientôt l'ennui, l'humeur, les plaintes me peignirent l'état de ſon ame. J'aurois dû, dès ce moment, me pénétrer de ma deſtinée, & prendre courageuſement le parti de me ſéparer d'elle ; mais elle

ne connoiſſoit que moi ; l'abandonner inhumainement, la laiſſer expoſée à toutes les ſuites de ſon inexpérience & de ſon étourderie ; cette idée étoit horrible ! l'amour, la pitié me la reprochoient avec empire ; j'étois tourmenté par mes réflexions, comme par mes peines. Je crus enfin qu'en eſſayant de parler à ſa raiſon, de l'intéreſſer à mon ſupplice ; qu'en lui rappellant ces momens où j'avois cru poſſéder ſon ame ; qu'en lui jurant l'amour le plus tendre, tous les ſoins, toutes les complaiſances, toute la ſoumiſſion d'un amant, ſi toutefois j'obtenois d'elle ce retour, ce ſentiment heureux que je m'étois promis, & dont ſes premieres actions avoient été le garant ; je crus, dis-je, qu'en employant ce moyen, quelquefois ſi puiſſant, plus ſouvent inutile, il pourroit produire la révolution dont nous avions beſoin, l'un & l'autre. Je goûtai pendant quelques jours les charmes de l'eſpérance ; j'étois tombé à ſes pieds, & elle avoit mouillé mes mains de ſes larmes ; j'avois ordonné ſix robes, des bijoux, tous les ajuſtemens dont les modeles l'avoient flattée ; j'avois fait meubler une maiſon avec une ſorte de

magnificence : (elle étoit isolée, à la vérité, mais en très-bon air.) Je lui avois promis tous les plaisirs que Paris peut offrir, spectacles, promenades, sociétés charmantes. Elle paroissoit contente de moi, & je croyois devoir l'être d'elle. Quelquefois je me promettois le bonheur d'être aimé. Les robes se faisoient attendre; elle ne marquoit pas une grande impatience de les voir arriver. Des serins, des tourterelles, des instrumens, un petit chien que je lui avois procuré, paroissoient remplir assez agréablement les momens qu'elle ne donnoit pas à sa toilette, ou à ces entretiens tendres auxquels j'étois parvenu à l'accoutumer. Enfin les robes vinrent. Sa raison me sembloit plus formée, son cœur me paroissoit plus à moi, je crus que je pouvois hazarder une promenade aux tuileries. Je l'y conduisis en effet. Ses charmes produisirent l'effet auquel je m'étois attendu. On la remarqua, on l'entoura, on la suivit..... le Duc de*** entr'autres..... Laure le fixa deux fois, tourna la tête, lui adressa peut-être de ces regards qui disent *je souffre; je suis à vous, si vous avez pitié de moi.* Ce que je puis assurer, c'est que le Duc

nous suivit avec tant d'obstination, que je suis encore surpris qu'il s'offrit à mon imagination un moyen d'échapper à sa poursuite.

Rentrée à la maison, Laure me parut triste, & fort préoccupée. Il avoit fallu la tromper pour rentrer plutôt qu'elle ne s'y étoit attendue. Dans la situation d'esprit où elle étoit, toutes les raisons que l'on peut donner à une femme, lui paroissent assez mauvaises. Aussi j'employai plus d'excuses que de raisonnemens. Mais le coup étoit porté. Les regards du Duc avoient déja tourné sa tête.

Quelques jours s'écoulerent sans que je pusse m'appercevoir qu'elle conservoit l'impression & les idées qui avoient d'abord changé son humeur, à mon égard; & j'allois, un matin lui proposer une promenade à la campagne, ou de la conduire, le soir, à l'opéra, lorsqu'elle entra chez moi, toute éperdue en s'écriant, qu'elle étoit la plus malheureuse personne du monde; qu'elle avoit oublié, en se couchant, de fermer la porte de sa voliere, & que tous ses oiseaux étoient envolés. Je l'embrassai de tout mon cœur, & lui dis, pour la consoler,

que de pareilles pertes étoient bientôt réparées, & que la journée ne se passeroit pas sans que la voliere ne fut remplie d'oiseaux, encore plus aimables que les ingrats qui l'avoient abandonné si cruellement. Elle parut sensible à cette promesse ; & je sortis en effet dans l'intention de me rendre à la vallée. A peine eus-je fait quelques pas, que je trouvai plusieurs petits garçons qui se querelloient avec chaleur, & qui me barroient le passage. Je les poussai pour continuer mon chemin, en examinant, sans dessein, ce qui occasionnoit leur dispute. Il s'agissoit d'une tourterelle qu'ils venoient de trouver, & qu'ils s'arrachoient. Je conçus dans l'instant d'où cet oiseau fugitif venoit ; c'étoit un de ceux dont la jeune Laure pleuroit la perte : je le pris aux petits garçons, & leur donnai quelque monnoie, qu'ils se partagerent. Je me fis un plaisir délicat de rentrer à la maison, & j'ouvrois déja la porte. Quelle fut ma surprise en prenant l'oiseau par l'aile, de voir pendre à un fil, un petit billet ! Je rougis sans savoir pourquoi : il sembloit que ma jalousie pressentit le tour le plus adroit, & le plus diabolique que jamais fille ait

imaginé. J'ouvris ce billet fatal; il étoit conçu, en ces termes.

« Qui que vous soyez, qui trouverez » ce billet, portez-le chez Monsieur » le Duc de ***; il vous récompensera » largement. Dites-lui que la personne » qu'il a rencontrée aux tuileries, il y » a quelques jours, & qu'il avoit or- » donné qu'on suivit, est enfermée dans » une maison déserte, aux environs de » la rue St. Jacques, du côté de l'Ob- » servatoire; quelle attend la liberté, » de son cœur généreux, & qu'afin » qu'il ait un indice certain de la maison » qui lui sert de tombeau, elle a trouvé » le secret de mettre toutes les nuits » une lanterne sur le toit, afin que par » cet astre ténébreux, il puisse, d'un » endroit élevé, discerner la solitude » affreuse où elle languit, nuit & jour ».

Mon sort étoit décidé. Le lecteur, qui voit que je ne dois plus souhaiter de vivre avec un être aussi trompeur, me dispense d'entrer dans le détail de tout ce qui se passa avant l'instant de notre séparation. Cependant, si les ruses d'un objet faux peuvent amuser son imagination, il apprendra avec plaisir, qu'étant rentré dans la maison, après avoir trouvé

la tourterelle, & ayant voulu voir par moi-même les dispositions qu'elle avoit faites pour avertir le Duc du lieu de sa demeure, comme elle le marquoit dans sa lettre, je trouvai deux petits oiseaux dans le haut de l'escalier, qui portoient le même billet, attaché également par un fil, dans lequel leurs plumes s'étoient embarrassées; & je jugeai qu'elle avoit converti de même en couriers tous ceux qui s'étoient envolés. Je crois devoir dire encore, qu'ayant voulu lui faire éprouver une espece de vengeance qui me dédommageât, en partie, de tout ce que j'avois fait pour elle, & des tourmens qu'elle m'avoit fait souffrir, je me servis, quelques jours après, du nom & de l'apparence du Duc, pour m'approprier les biens qu'elle lui destinoit, & qu'elle m'avoit toujours refusés. C'étoit en la quittant que je lui fis cette surprise; elle ne fut qu'un moment dans l'erreur, & ma vengeance fut complette; car son illusion étoit déja dissipée lorsque je l'abandonnai.

L'histoire de Bigand ne se termine point à cette époque. Il revoit Calcati peu de mois après, par un principe de générosité de sa part.

Il retrouve Laure auprès de lui. Elle a rejoint son pere, après avoir perdu son amant. Le regret de cette perte, qui nait du remords de sa conduite, lui rend le séjour de Paris odieux; elle retourne dans le sein paternel, où elle vit dans la triſteſſe, toujours occupée de sa faute, & de l'objet qu'elle a perdu. Cette révolution n'étonnera pas ceux qui savent qu'une étourdie ſe repent plus aiſément qu'une autre; & que dans son repentir, elle peut aimer juſqu'à la folie, celui qu'elle a tourmenté juſqu'à la cruauté. Bigand l'aime toujours, mais il doute de son cœur. Elle fixe son incertitude en lui avouant que le moment où, par ſurpriſe, il triompha de sa rigueur, la ſoumit pour jamais à ses déſirs. Cet aveu le flatte, le déſarme, il ne raiſonne plus, ou pour mieux dire, il croit raiſonner très-bien en s'uniſſant à un être qui lui donne un garant auſſi certain de sa conſtance.

Nous avons promis de faire ſuivre dans le Volume prochain l'Hiſtoire du Philoſophe Rametzy. Nous tiendrons parole.

QUATRIEME

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'HOMME SANS CARACTERE.

1760.

Il y a des hommes très-foibles & très-crédules ; il y a des femmes très-fausses, & très-dangereuses Ces deux caractères sont même très-communs : c'est un malheur pour la société. Je me crois donc obligé de publier l'histoire qui suit, persuadé que les exemples sont les leçons les plus utiles qu'on puisse offrir aux hommes.

Le Comte de Terval est un de ces hommes foibles, sensibles sans passion, inconstans sans motif, crédules sans confiance, toujours prêts à faire ce qu'on leur conseille, incapables de réfléchir par eux-mêmes, & d'avoir des opinions à eux. Il alloit être marié avec

Emilie, dont il étoit adoré, & qu'il avoit cru aimer. Emilie étoit une fille de qualité, dont les ſentimens, les talens & les charmes, pris & examinés ſéparément, euſſent ſuffi pour faire un objet adorable.

Terval & Emilie avoient perdu leurs parens, dans la plus tendre enfance. Dorſimond, ami des deux maiſons, & digne de l'être par ſes ſentimens pleins d'honneur, étoit devenu, par le droit de l'eſtime, leur tuteur & leur ami. Il avoit ſouhaité ce mariage, parce qu'il y avoit entre les deux maiſons, un procès; & qu'il ne croyoit pas que la déciſion put en être favorable à Terval.

L'affaire étoit arrêtée; & l'on étoit allé à la campagne, où le mariage devoit être célébré. Un contre-tems, qu'on n'avoit pu prévoir, en recula la cérémonie. Terval, que l'uniformité des amuſemens excédoit, s'ennuya bientôt d'une ſolitude qui l'avoit d'abord charmé, & ſe répandit dans le voiſinage, où il fit la connoiſſance d'Hortenſe, & du Marquis de Barbanti, neveu de Dorſimond.

Hortenſe étoit une veuve de trente ans, dont les affaires étoient extrêmement dérangées. Sans connoître Terval, elle avoit ſouhaité de l'épouſer, ne s'imaginant pas que ſa fortune, qu'on diſoit conſidérable, fut abſolument dépendante de la déciſion de ſon procès. Un autre motif plus puiſſant ſur ſon eſprit lui en avoit fait concevoir le deſſein, c'étoit le deſir d'humilier Emilie, dont elle ne voyoit les talens & les charmes, qu'avec la plus grande jalouſie.

Le Marquis de Barbanti étoit un de ces hommes redoutés par-tout, qui adorent les tracaſſeries. Il avoit été promis un moment à Emilie, & il l'aimoit en ſecret; mais Dorſimond, dont il étoit neveu, mépriſant ſon caractère, avoit fait rompre ce mariage. Barbanti avoit appris que Terval alloit profiter de la ſévérité de ſon oncle, à ſon égard : il connoiſſoit l'eſprit foible de ſon rival; il ſongea à s'en rendre le maître; & lorſqu'il crut y avoir réuſſi, il ne perdit pas un moment pour l'égarer. Son premier ſoin fut de ſe concilier avec Hortenſe, &

de concerter avec elle la séduction de Terval.

Hortense joua si bien son rôle, que Terval commença à souhaiter que les obstacles qui avoient éloigné son mariage, pussent être éternels. Il falloit qu'il revint auprès d'Emilie ; il proposa à ces deux estimables personnes de l'accompagner ; la proposition fut acceptée avec ardeur.

Emilie fut bientôt instruite du triomphe d'Hortense. Le Marquis, dont elle ignoroit l'amour, vit qu'elle étoit désespérée de ce triomphe, & songea à profiter de son premier ressentiment : il montra à Terval une amitié si vive & si désintéressée, qu'au bout de quelques jours, pressée par sa douleur, & persuadée qu'il aimoit Terval, & en étoit écouté, Emilie se vit contrainte à se plaindre à lui des torts de son ami.

Le Marquis, qui vouloit les animer, l'un contre l'autre, lui peignit Terval comme un homme foible & léger, dont elle n'avoit nulle véritable tendresse à attendre, si, pour le ramener à la fidélité, elle se reposoit sur ses droits. Il ne s'expliqua pas mieux dans cette

premiere conversation ; mais la douleur d'Emilie augmentant, à mesure que le triomphe d'Hortense devenoit plus certain, les confidences & les plaintes lui devinrent plus nécessaires.

Ah ! Marquis, lui dit-elle un jour, pouvez-vous voir avec indifférence les injustices de votre ami ! Hortense répand par-tout qu'il est dans le dessein de l'épouser ; qu'il le lui a promis : mon affront est public ; vous l'ignorez apparemment !..... Je devrois, pour vous consoler, autant qu'il est possible, vous en paroître surpris, lui dit le Marquis ; mais je ne le suis pas, & je ne sais point tromper. Terval est un de ces hommes qu'on commence à connoître, en cessant de les concevoir. Sensible par légereté, injuste par foiblesse, capable pourtant de bon procédés, si l'on sait soumettre son esprit incertain, il est séduit par l'artifice ; mais il céde au courage..... Eh ! que n'ai-je point fait, reprit Emilie, pour lui inspirer des sentimens dignes de moi ! ai-je souffert tranquillement sa trahison ? me suis-je contentée d'en rougir pour lui ? vous savez combien je lui ai fait de repro-

ches!... Des reproches, Mademoiselle; ah! de simples reproches, toujours émoussés, d'ailleurs, par la bonté du caractère, ramenent-ils, subjuguent-ils un homme qui n'a que de la foiblesse? Vous êtes condamnée à des ressources désespérées; vous en avez une, du succès de laquelle vous ne doutiez pas hier : aussi foible que mon ami, & moins innocente par cette même foiblesse, qui le livre à toute son erreur, voulez-vous y renoncer?... J'en crains les suites, répondit-elle; & ma délicatesse..... Le mal est extrême, Mademoiselle; vous ne devez consulter que votre situation! voulez-vous, par des scrupules déplacés, vous laisser avilir! voulez-vous laisser Terval, votre ami, votre amant, votre époux, se déshonorer par une lache séduction, qui n'est que le pur effet de l'abus que vous souffrez qu'on fasse de votre générosité..... J'en conviens, Monsieur : mais de quel œil voulez-vous que j'envisage une surprise qui blesse également l'amour & la bonne-foi! Puis-je consentir à faire juger un procès suspendu, d'un commun accord!... Ces sentimens sont beaux, répondit le

Marquis ; mais vous en êtes la victime ; Terval en abuse ; il faut l'arracher au penchant qui l'entraîne à l'ingratitude. Les vertus changent de nom quand elles deviennent dangereuses.... Le danger n'est que pour moi ! reprit Emilie : hélas ! l'ingratitude en amour ne passe plus pour un vice.... Fausse maxime, Mademoiselle, tout-à-fait fausse. La mode n'a nul empire réel sur les sentimens des hommes : elle a pu accréditer certains ridicules, parce qu'ils n'intéressoient que l'esprit ; mais la nature a fixé le sort des vices, & la mauvaise foi envers les femmes sera toujours le plus déshonorant de tous. Terval est mon ami ; mais je le perds si je l'excuse.

Emilie, ébranlée par ses maximes, goûta insensiblement le conseil qu'il lui donnoit ; & sans consentir absolument à la trahison qui devoit en être la suite, elle eut la foiblesse de lui promettre qu'elle exigeroit de Dorsimond, qu'il fit juger le procès. Le perfide Conseiller n'oublia pas de l'y déterminer encore par des raisonnemens plus captieux que les premiers. Ce que je vous

conseille, lui dit-il, ne peut jamais être qu'un sujet de tranquillité pour vous. Hortense feroit le malheur de Terval, & votre prétendue trahison est un bienfait. Les hommes seroient trop heureux, lorsqu'un funeste penchant les porte à quelque sottise, qu'on les en punit avec sévérité. La douceur des caractères généreux est la source des malheurs de la société. Plus vous aimez Terval, moins vous devez l'épargner. Son droit n'est pas, à beaucoup près, aussi certain que le vôtre : il faut vous assurer un succès dont la solidité de vos droits vous répond ; triompher de la lâcheté d'Hortense ; renverser la fortune de Terval ; lui offrir alors votre main ; le séduire par l'attrait des bienfaits, & le fixer par le charme de la reconnoissance. Voilà vos ressources, Mademoiselle, & voilà vos devoirs.

Le Marquis savoit trop qu'il ne l'ameneroit jamais à cette demarche ; aussi n'étoit-ce pas son dessein de l'y engager. Il avoit d'autres vues ; il demandoit le plus pour obtenir le moins. Une proposition aussi choquante n'ayant pas

revolté Emilie, il conclut qu'en la preſſant, elle ne rejetteroit pas un expédient plus honnête. Il oſa le lui propoſer quelques jours après. On eſt toujours embarraſſé, lui dit-il, à diriger une femme qui a plus de vertu que de paſſion, & plus de délicateſſe que de dépit. Je crois pourtant avoir trouvé le moyen de concilier vos ſcrupules & vos intérêts.... Parlez, lui dit Emilie en l'interrompant, dans les circonſtances où je me trouve, il eſt permis d'accorder quelque choſe à la douleur de n'etre plus aimée..... Je m'imagine, Mademoiſelle, qu'un moyen de ramener Terval au reſpect de ſes engagemens, ce ſeroit de feindre d'avoir pris de l'amour pour moi : de mon côté, je lui marquerois une amitié extrême. Il ne verroit point, ſans un ſenſible déplaiſir, les nouveaux ſentimens dont vous ſeriez occupée ; car il eſt impoſſible que ſon goût pour Hortenſe ait entierement éteint la paſſion qu'il avoit pour vous ; il ne manqueroit pas de m'interroger ſur le ſort dont il ſe croiroit menacé ; & je ſuis fort trompé ſi mes réponſes, en mettant le comble à ſa jalouſie, ne le ramenoient à vos genoux

auſſi confus de vous avoir trahie, que déſeſperé de vous avoir perdue.

Emilie ne ſoupçonnoit le Marquis d'aucun détour. Elle étoit humiliée, & jalouſe ; le mal étoit preſſant, le choix des remedes incertain; le plus honnête pouvoit être le moins ſur ; elle n'en imaginoit aucun ; elle ne rejeta point celui qui lui étoit offert.

Terval ſe prévenoit d'au tant plus qu'il approfondiſſoit moins. Il n'ignora pas long-tems la feinte vengeance qu'Emilie tiroit de ſon infidélité. Il s'en fut plaint au Marquis, ſi ce faux ami, ne ſe fut conduit de maniere à ne pouvoir être accuſé d'aucune intelligence avec elle : plus Emilie ſe montroit infidelle, moins il paroiſſoit ſenſible. Cette politique entroit néceſſairement dans ſon plan. Il vouloit que Terval, trompé, put attribuer ſon indifférence pour elle, à une extrême amitié pour lui. Hortenſe, qu'il avoit inſtruite, commençant à redouter une jalouſie qui pouvoit lui devenir funeſte, eût ſi bien l'art d'en prévenir les effets, que toute la douleur de Terval ſe changea bientôt en tendreſſe pour elle.

Dorſimond qui aimoit Emilie comme ſa fille, ne put s'empêcher de reprocher à Hortenſe, la mes-intelligence & le trouble qu'elle ſe plaiſoit à répandre dans une maiſon où elle avoit été reçue avec une diſtinction marquée. Ce généreux ami étoit d'autant plus fondé à n'écouter que la voix de l'amitié déſeſperée, dans la demarche qu'il alloit faire, qu'Horteuſe n'étoit pas à ſes yeux la femme la plus eſtimable. Il avoit eu un commerce avec elle, le ſeul qu'il ſe fut jamais permis avec une femme de ce caractère; & la façon dont ils s'étoient ſéparés devoit être une forte raiſon pour elle de ſuivre ſes conſeils, ou de redouter ſa juſte indignation. Il profita d'un moment où elle étoit ſeule avec Terval. Soit preſſentiment des diſcours qu'elle alloit entendre, ſoit déplaiſir de ſe voir interrompue, elle voulut fuir ſa préſence. Dorſimond l'arrêta. Un moment, Madame, lui dit-il d'un ton ſévère: j'ai quelques repréſentations à vous faire. L'amitié.. — L'amitié bleſſe quelquefois la politeſſe, Monſieur; & de la façon dont vous débutez, je devine que vos amis doivent être plus ſa-

tisfaits de vos ſentimens, que de vos procédés. — Vous me pardonnerez, Madame, mes procédés n'ont jamais rien d'offenſant ; il eſt vrai que ma ſincérité ne répand pas ſur eux le charme d'une fauſſeté agréable ; mais ſi je n'ai pas l'art de ſéduire mes amis, j'ai du moins le ſecret plaiſir de ne les pas tromper. — Tant pis pour eux, & pour vous, Monſieur : il faut quelquefois tromper pour éviter de déplaire. — Je mépriſerois cette maxime dans mes ennemis même, Madame ; la ſincérité peut, en quelque façon, faire excuſer une offenſe ; la flatterie en eſt toujours une. — Cela pouvoit être bon, il y a deux ſiecles, Monſieur ; on eſt revenu de ces vieilles maximes ; & il faut penſer comme tout le monde. — On penſe comme on penſoit autrefois, Madame ; il y a peut-être aujourd'hui un peu plus de ridicules, mais on voit les mêmes vertus. Il ne faut imiter d'ailleurs que les gens qu'on eſtime.

Terval, que cette diſpute ennuyoit, interrompit Dorſimond. Monſieur, lui dit-il, ne voyez-vous pas bien que vous fatiguez Madame ?..... Les jeunes gens,

répondit Dorsimond vivement piqué, ceux sur-tout qui n'ont ni principes, ni véritables sentimens, s'imaginent qu'à mon âge on ne peut être, dans quelque circonstance que ce soit, qu'un mortel ennuyeux. Vous ferez peut-être un jour assez malheureux pour connoître toute votre erreur.... Monsieur, lui dit Terval, je vous prie de cesser un discours choquant: votre dessein est-il de m'offenser! non répondit séchement Dorsimond; on n'offense point les ingrats.

Hortense étoit partie. Terval humilié jusqu'au fond du cœur, ne sachant comment finir une conversation desagréable, voulut la terminer par une incartade. Je respecte vos motifs, lui dit-il, mais je méprise vos moyens; je ne daignerai donc pas m'offenser de vos injurieux discours; mais comme je ne suis, ni ne veux être sous la tutelle d'un homme emporté, vous permettrez que, de ce moment, je rompe tous les engagemens que j'avois pris, & que j'aille chercher ailleurs..... Arrêtez, cruel: craignez d'écouter trop un coupable ressentiment; craignez de me forcer. — Ah, je ne crains qu'un zèle inhumain. — Connois-

ſez-vous le digne objet qui vous déshonore. --- Je ne connois que l'indiſcrétion d'une amitié farouche. --- Vos injuſtices ne m'étonnent plus; vous perdez l'eſprit. --- Mais, Monſieur, quels ſont dont mes crimes? on diroit, à vous entendre, que j'ai trahi toutes les loix de la nature. --- La queſtion eſt digne de vous. Allez, Monſieur, ſacrifiez aveuglément à l'objet de votre déshonneur; portez le crime juſqu'à l'ivreſſe; mais tremblez qu'aujourd'hui même votre enchantement détruit, ne ſe change en un éternel ſupplice. Je vous livre à vos coupables tranſports: de ce moment je vous abandonne, je vous méconnois: ne me rappellez jamais le ſouvenir d'une amitié funeſte; je rougis d'en avoir eu pour vous..... Il ſortit, en prononçant ces mots.

Terval n'étoit pas d'un caractère à réſiſter à l'impreſſion que, malgré lui-même, les reproches de Dorſimond avoient faite ſur lui. Quoiqu'infidéle, il n'avoit pas ceſſé d'aimer intérieurement Emilie: il commença à ſe repentir des torts qu'il avoit avec elle; & il fut aiſé au Marquis, qui le ſuivoit de

près, de s'appercevoir qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour suivre son projet. Il eut avec lui une conversation qui mérite d'être rapportée. Terval sembloit vouloir lui parler; il le prévint, en lui demandant le sujet du chagrin dont il paroissoit affecté ! J'aurois dû plutôt vous ouvrir mon cœur, lui dit Terval; vos conseils auroient prévenu les tristes effets d'un engouëment dont je commence à me repentir. Vous savez, continua-t-il, que j'aimois Emilie, avant que l'impatient desir d'une cérémonie trop long tems différée, m'eût fait sentir le besoin de la dissipation. Dorsmond voyoit avec la plus grande satisfaction le progrès d'un attachement qui devoit faire le bonheur d'une pupille dont il est idolâtre. Je m'applaudissois moi-même des sentimens qui m'occupoient; j'y trouvois mon bonheur; né foible & léger, & commençant à m'ennuier d'une légéreté qui ne m'offroit plus que des plaisirs usés, j'établissois l'opinion de ma constance, sur la sincérité de ma passion; & je me faisois un avenir heureux, à proportion que je me trouvois sensible. Je vis Hor-

tenſe ; je ſentis mon inconſtance renaître. Hortenſe chercha à me plaire : accoutumé juſqu'alors à faire les frais de mes triomphes, je ne réſiſtai pas à une ſéduction contre laquelle je n'avois pu m'armer, puiſque je ne l'avois jamais éprouvée. Je ſentis que je devenois criminel ; mais à quoi menent les réflexions lorſque l'en eſt ſéduis ! Mes regrets m'inquieterent plus qu'ils ne me toucherent ; je crus pouvoir en prévenir l'empire, en me livrant à l'injuſte paſſion qui les faiſoit naître. Hortenſe ſembla avoir deviné mes vues ; elle me montra tant d'amour, & cet amour, qui ſeul eut ſuffi pour combler mon ivreſſe, étoit accompagné d'une façon d'aimer ſi touchante, que je vis diſparoître mes ſcrupules Je n'étois plus inquieté que par l'idée d'un mariage que je ne pouvois rompre ; je ſouhaitois qu'Emilie put prendre de l'amour pour vous, & j'avois cru même entrevoir l'accompliſſement de mes vœux. Cette confiance n'a pas duré. Dorſimond m'a fait tantôt des reproches ſi vifs, que j'ai conclu qu'Emilie s'étoit plainte à lui de mon infidélité, & qu'elle m'aimoit encore.

Dorſimond eſt un homme que je reſpecte, & que je dois chérir; ſes diſcours, dont l'amitié étoit le motif, ont fait ſur moi une impreſſion ſi vive, que je me trouve, à préſent, partagé entre des ſentimens auſſi puiſſans ſur moi que contraires à mon repos. La confuſion a d'abord fait renaître mes regrets; l'amour a bientôt profité de mon repentir. J'aime toujours Hortenſe; mais je tiens à Emilie par un lien indiſſoluble. Je voudrois pouvoir les conſerver toutes deux: puiſque ce ſouhait ne peut jamais avoir lieu, il faut que je céde à l'autorité du devoir. Mais Hortenſe voudra-t-elle conſentir à une ſéparation qui feroit le tourment de ſa vie? Son amour, que j'ai ambitionné comme le plus grand bonheur, devient l'objet de la plus cruelle ingratitude. Je me dis tout cela, & m'en ſens accablé. Daignez avoir pitié de moi.

Terval ſe tut. Le Marquis qui liſoit dans ſon cœur mieux que lui-même, convaincu qu'il ne balançoit, en faveur des ſentimens, que parce qu'il étoit vaincu par les regrets, ſe hâta de lui porter le dernier coup. J'avois deviné, lui dit-il, tout ce que vous avez cru

m'apprendre; & touché de votre embarras, je vous aurois prévenu moi-même, si je n'avois craint que mes conseils ne heurtassent vos sentimens, sans pouvoir fixer vos idées. Cette crainte ne me retient plus, puisque vous m'autorisez à parler. Connoissez-vous Hortense ? si vous m'aviez consulté lorsque vous commençâtes à prendre du goût pour elle, je vous aurois conseillé de fuir, au plus vîte, un objet trop aimable qui ne pouvoit jamais convenir à un homme de votre caractere. Toutes les passions d'Hortense naissent directement du fond de son humeur : il semble que ses sentimens portent à son cerveau des vapeurs enflammées. Dès qu'elle aime, elle veut être adorée; elle veut l'être toujours. Si malheureusement elle venoit à pressentir vos desseins, j'ose vous le dire hardiment, je vous regarderois d'avance comme le plus malheureux homme de la terre.

Terval n'entendit pas indifféremment les prédictions du Marquis : il vit avec la plus grande douleur qu'il alloit faire le malheur d'une femme qu'il aimoit encore; & cette idée le fit balancer

quelque tems entre ce qu'il avoit à faire, & ce qu'il avoit à craindre. La réponse qu'il avoit faite au Marquis n'annonçoit aucune résolution; & celui-ci redoutant plus que jamais sa foiblesse, se hâta d'avertir Hortense de la conversation qu'il avoit eue avec lui. Hortense, ainsi prévenue, eut bientôt une explication avec Terval. Ce malheureux, combattu par des sentimens si opposés, fuyoit celle qui alloit devenir son juge. Cet embarras fut le texte qu'elle prit.

Terval, lui dit-elle, que vous ai-je fait! vous me fuyez: vous aurois-je déplu, ou aurois-je cessé de vous plaire! vous me trouverez peut-être trop facile à m'allarmer! mais je vous avertis que si vous ne vous justifiez que par ce reproche, vous ne me trouverez point du tout rassurée. Je crains votre inconstance, je crains votre foiblesse; vous n'avez point de sentimens à vous.... Vos craintes sont légitimes, répondit Terval, mais leur motif ne l'est pas. Je ne suis ni inconstant ni foible. Vous confondez la foiblesse avec la probité. — J'entens, Monsieur; vous allez me sacrifier à Emilie. — J'aurois dû ne la sa-

crifier jamais à quelque femme que ce put-être. Emilie avoit ſur mon cœur des droits que je devois mieux reſpecter. L'amour m'aveugla, l'honneur m'éclaire : s'il eſt vrai que vous m'aimiez, & ſi vous avez la délicateſſe & les ſentimens que je vous ai ſuppoſés, vous devez reconnoître vous-même une loi que j'ai trop long-tems violée.... Je n'ai, reprit ſéchement Hortenſe, d'autre loi à reſpecter que celle que m'impoſe le juſte mépris que vous m'inſpirez : je vois que la douceur ne ſerviroit qu'à rendre votre ingratitude plus humiliante pour moi ; apprenez, Monſieur, que je vous aime aſſez pour pouvoir me faire craindre. Quand j'aurai fait mon devoir, répondit-il, je me croirai trop en ſûreté contre les violences d'un aveugle dépit. Je ne craignois que votre douleur ; elle balançoit l'autorité du devoir le plus ſacré.... Ah! s'écria-t-elle en changeant de ton, ſi vous m'aviez aimée, me ſacrifieriez-vous à des devoirs imaginaires. — Ils ne le ſont pas, Madame ; la probité envers les femmes eſt une loi de la nature & de l'honneur. — Et c'eſt juſtement ce qui vous condamne, cruel que

vous êtes : Emilie vous trahit, & je vous ai toujours aimé : consultez le Marquis : il vous chérit ; vous l'estimez ; daignez l'interroger. — Je le veux bien, Madame ; ses réponses me justifieront, sans doute ; & vous ne serez plus en droit de vous plaindre de moi.

Le Marquis fut consulté. Il se fit beaucoup presser ; il céda enfin ; il avoua qu'il étoit aimé d'Emilie : mais ce n'étoit encore que la moitié de la trahison. Dans ses perfides aveux, il prêta à Emilie mille sentimens qui humilioient Terval. Il la représenta, sur-tout, comme une femme qui change, parce que l'amant qu'on lui a donné ne lui convient point, & n'est ni aimable ni estimable à ses yeux.

Terval, piqué, prit sa fureur pour de l'amour, & se précipita aux genoux d'Hortense ; il lui jura de l'épouser, & en prit à témoin le ciel même. Mais Hortense, qui savoit qu'on peut être sincere, sans cesser d'être foible & léger, crut devoir employer, pour le fixer, cette ressource, ces plaisirs trompeurs dont la coquetterie vicieuse abuse contre nous,

& qui ne devroient être, hélas! que ceux du plus tendre amour.

Rien ne rend si reconnoissant que les faveurs, quand on a l'ame foible. Terval, heureux, crut avoir contracté l'engagement le plus inviolable. Il vola des bras d'Hortense, dans l'appartement de Dorsimond. Dorsimond savoit se posseder. Quoiqu'indigné contre Terval, & furieux contre Hortense qui le jouoit, il songea à attendrir un ingrat, avant que d'éclairer une dupe. Quelle opinion avez-vous de moi, lui dit-il, & qu'osez-vous exiger de mon amitié! Quoi, Terval, vous voulez que je désespere Emilie! que j'aille porter le plus cruel flambeau dans une ame déja consumée de jalousie! & pour qui une si terrible violence! pour le malheureux jouet d'une femme hardie..... Ne parlons point d'Hortense, dit Terval; vos jugemens seroient une témérité, & mes louanges une indiscrétion. Ne parlons que d'Emilie: son cœur justifie le mien. Sans m'expliquer, soyez persuadé que vous ne lui ferez pas de peine en lui apprenant que je romps avec elle. — Que

voulez-vous donc dire avec cet air de myſtere! que pretendez-vous me faire penſer d'Emilie! Je prétens vous apprendre qu'elle nous jouoit l'un & l'autre, qu'elle aime le Marquis.... Mon ami, dit Dorſimond, votre Hortenſe eſt une coquine, & mon neveu un fripon. Terval voulut élever la voix.--- Fâchez-vous tant qu'il vous plaira; mais venez à l'inſtant chez elle. Puiſque vous la connoiſſez déja ſi bien, je veux que vous la connoiſſiez encore mieux..... Il ne fut pas poſſible à Terval de s'en défendre. Le vieillard le tenoit par le bras; & d'ailleurs le remords, la terreur, la foibleſſe, la voix de la probité l'entraînoient plus que la force. Hortenſe pâlit en le voyant entrer, & fit un mouvement pour ſortir. Il l'arrêta avec colere. Vos mépris, lui dit-il, ne m'offenſent point: un homme comme moi ſait oſer braver qui ne ſait pas le craindre. Je viens, Madame, convaincre Terval de la fauſſeté de vos ſentimens. J'avois eſpéré que me connoiſſant, & ſachant l'intérêt que je dois prendre à ſa gloire & à ſon bonheur, vous ne me forceriez pas à vous démaſquer à ſes yeux. Puiſ-

que vous m'en faites un devoir, je vais le remplir. Apprenez donc, Monsieur, que Madame vous trompe ; qu'elle a trompé tous ceux qui ont eu le malheur de l'aimer, moi, tout le premier. J'étois, il y a dix ans, la dixieme victime qu'elle sacrifioit à sa vaste ambition..... Hortense ne répondit rien ; & personne ne parla plus. On devine aisément quelle fut la fin de cette singuliere aventure.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume pour le mois d'Août, de la *Bibliotheque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le premier Août 1784. RAULIN Fils.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE, 1784.

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, près de celle St.-Louis, au Marais; pour Paris & la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Les personnes qui voudront se procurer la continuation de cet Ouvrage, sont priées de vouloir bien faire renouveller leur abonnement.

MM. les Abonnés sont engagés à vouloir bien faire passer incessamment, au Bureau de la Bibliotheque des Romans, rue Neuve Ste. Catherine, *leurs noms & demeures, avec le prix de leur réabonnement.*

Les seize Volumes pour la dixieme année, qui a commencé au premier de Juillet, pour finir au mois de Juin 1785, *sont toujours de* 24 *liv. pour Paris, & de* 32 *liv. pour la Province, rendus francs de port.*

On voudra bien adresser les lettres & l'argent, francs de port, au sieur de Granbois, *audit Bureau.*

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
SEPTEMBRE, 1784.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LA CAMPAGNE,
Traduit de l'Anglois par M. de Puyſieux.

2 Vol. 1767.

ON ne ſait trop pourquoi l'Auteur a donné ce titre à ſon Ouvrage ; il n'y eſt queſtion de *Campagne*, que comme dans tout autre Roman Anglois.

Le Traducteur dit que l'Ouvrage n'eſt pas écrit avec beaucoup d'élégance. Je ne ſçais ſi c'eſt une accuſation injuſte, ou un aveu ſincere ; ce que je ſais bien, c'eſt qu'on ne peut pas mieux réduire à ſa réalité propre, un Auteur original qui manque d'élégance, que ne l'a fait M. de Puyſieux, en le traduiſant avec autant de négligence de ſtyle. Pour extraire, il m'a fallu en quelque façon traduire moi-même ; cependant je n'ai pas voulu le *dénaturer*, parce qu'il faut que, dans la ſuite, & dans tous les tems, on puiſſe reconnoître les écrivains, à leur cachet.

Cette fiction eſt toute priſe dans les mœurs du pays où elle a été écrite. Peu d'évenemens, & beaucoup de détails ; quelques caracteres ; pluſieurs phyſionomies.

« LE Lord Belfont n'étoit pas un hom-
» me ordinaire : la nature l'avoit formé
» pour figurer, ſous quelque caractere
» qu'il pût paroître. Juſqu'à l'âge de
» vingt-deux ans, étant cadet, &
» deſtiné pour l'Egliſe, il avoit lu pro-

» digieusement, & avoit très-bien pro-
» fité de ses lectures; ensuite, la mort
» de son frere aîné lui avoit donné un
» titre, quoiqu'il n'eut pas, en même-
» tems, un bien considérable pour sou-
» tenir sa dignité. Voyant qu'il ne pou-
» voit pas vivre d'une façon propor-
» tionnée à son rang, sans ajouter un
» surcroit à sa fortune, il avoit accepté
» une commission à l'Armée, & s'étoit
» appliqué à sa profession avec tant de
» succès, qu'il n'y avoit pas d'Officier
» dans toute l'Angleterre dont on con-
» çut de si grandes espérances. Sa Ma-
» jesté l'avoit déja employé, tout jeune
» qu'il étoit, dans quelques négocia-
» tions, & il s'en étoit acquitté d'une
» maniere qui faisoit honneur à ses
» talens. Ajoutez à cela que l'élégance
» de ses façons, l'aisance de ses manieres,
» la gaieté constante de son humeur,
» le rendoient l'admiration de la Cour.
» N'imaginez pas pourtant que cet
» homme lettré, ce brave soldat, cet
» habile négociateur, dirigeât la con-
» duite de sa vie particuliere, suivant les
» règles exactes de la raison. Tout au

» contraire ; il n'y avoit point d'extra-
» vagances à la mode, dont il ne donnât
» le ton : il buvoit fortement, jouoit
» beaucoup, & aimoit excessivement
» les femmes. Ce même homme, que
» des assemblées de Senateurs écou-
» toient avec admiration, auroit aussi
» passé son tems à caqueter, & à po-
» lissonner comme un page : ce n'est pas
» que la conversation des gens de let-
» tres ne lui eût paru agréable, mais
» on le voyoit très-rarement avec eux.
» A la rigueur, cela ne doit pas paroî-
» tre étonnant : en verité les savans ne
» sont pas toujours d'un esprit sociable.
» Qu'on ne croye pas que je veuille
» insinuer qu'un savant critique, ou un
» théologien profond ne boive bien sa
» bouteille, & n'aille même quelquefois
» à trois ; mais aussi ils boivent du
» même air qu'ils professent, ou qu'ils
» prêchent. On ne remarque point en
» eux cette physionomie ouverte, cette
» joye de l'ame, cette aisance, & cette
» bonne humeur qui donnent la vie à la
» conversation, & qui sont l'ame de la
» bonne compagnie : c'est ce qui faisoit

» que le Lord Belfont ne les fréquen-
» toit pas, les trouvant, en général,
» taciturnes & sombres; mais aussi
» parmi les gens qui sont enjoués,
» vifs, libres, & ouverts, il y a une telle
» rareté de savoir, si peu de bon sens,
» un entendement si pauvre, qu'il voyoit
» clairement que tous ses plaisirs étoient
» imparfaits ».

Un homme de ce caractere devoit être un ami charmant, & un protecteur dangereux. On en verra bientôt la preuve. Pendant qu'il étoit à l'Armée, il vit arriver deux jeunes gens, amis intimes, qui avoient été élevés à l'Université d'Oxford, & qui, ennuyés de respirer la poussiere de l'école, avoient pris le parti de déserter le collége, *pour devenir Officiers.* Ils lui étoient adressés, & vivement recommandés *par un ami de plaisir.* Le Lord les reçut avec bonté, & les définit aisément. L'un s'appelloit Martin, l'autre George Stanley. Leur naissance n'étoit pas illustre, mais ils étoient gentilshommes; & leurs parens jouissoient d'une grande fortune. Martin étoit sensé, froid, sensible & vrai.

Stanley étoit brillant, inſtruit, ardent, plein d'eſprit, & plein de probité. Ils laiſſoient des parens, une mere ſurtout, inconſolables de leur déſertion. La mere de Stanley fut près de perdre la raiſon, lorſqu'elle apprit cette triſte nouvelle. Un plus grand chagrin lui étoit réſervé. Elle apprend, quelques mois après, par un ami imprudent qui étoit à l'Armée, que ſon fils ne s'étoit ſauvé de l'Univerſité, que pour ſuivre le parti des armes; qu'il venoit d'avoir un affaire d'honneur, & qu'il avoit ſuccombé ſous les coups de ſonadverſaire. C'étoit ſur le bruit public que cette lettre étoit écrite. Il eſt vrai que Stanley s'étoit battu, & avoit été griévement bleſſé; mais il n'étoit pas mort. Il n'écrivoit point à ſes parens pour s'épargner leurs reproches. L'ami qui avoit écrit ne ſongea pas à les détromper lorſqu'il connut ſon erreur; & la pauvre mere pleuroit jour & nuit le fils qu'elle croyoit avoir perdu. Le Lord Belfont, qui s'étoit vivement attaché à lui dès qu'il l'avoit connu, ne le quitta point pendant tout le tems que ſon état exigea des ſoins; & lorſqu'il le vit ré-

tabli, (la campagne étant finie) il lui proposa de le ramener à Londres. Stanley, flatté de cette proposition, & attaché au Lord par le goût comme par la reconnoissance, saisit l'occasion de voyager avec lui; & bientôt après ils se mirent en route : mais quelques jours avant leur départ, ils eurent ensemble une conversation, sur un objet qui va intéresser le Lecteur; & nous allons la rapporter.

La Garde qui avoit soigné Stanley pendant sa maladie, avoit une fille qui étoit venue souvent l'aider. Elle avoit été toujours fort assidue auprès de lui, & fort officieuse. Quand il fut bien rétabli, Belfont badina souvent avec lui sur sa petite Garde; & George protesta toujours de son innocence, & de celle de la petite fille, en assurant qu'il auroit eu honte de songer à la séduire. Le Lord le raille sur cette délicatesse. Apparemment, lui dit-il, vous ne l'avez pas trouvée aussi jolie qu'elle me l'a paru. Ma foi, répondit Stanley, je la trouve fort jolie; mais quoique je ne me vante pas d'avoir la continence d'un hermite, comme vous le savez très-bien,

il y a cependant dans l'action de débaucher une jeune fille, quelque chose qui répugne à ma façon de penser. Oh, oh, reprit le Pair, est-ce là votre véritable motif? Eh bien, je me charge de prendre votre place, & peut-être de réparer vos torts; je vous la rendrai dans quelques jours, quand vous ne serez plus obligé de la séduire pour la posséder. Je vous dis vrai; vous pouvez m'en croire sur ma parole. Ah, mon cher Lord, répondit Stanley, que deviendra cette pauvre innocente! Ne vous embarrassez pas de cela, dit Belfont, si vous n'en voulez pas, trouvez bon que je m'en accommode; mais voyez, avant que je me décide, si, en effet, vous n'en voulez pas. — Non, Milord, je ne dérogerois à mes principes pour rien au monde; & si vous suivez cette fantaisie, au nom de Dieu, n'abandonnez pas cette pauvre malheureuse à la misere & à l'opprobre; car c'est la plus innocente petite créature que j'aye jamais vue.....

Cet entretien, qui fut beaucoup plus long, fait déja connoître la différente façon de penser des deux amis. La petite fille, quoique sans expérience,

sembloit les avoir déja jugé tous deux, car elle détestoit intérieurement le Lord, qu'elle avoit vu vingt fois, & elle aimoit en secret Stanley. Le premier, en voulant tenter l'aventure, trouva un obstacle insurmontable dans la résistance la plus ferme & la plus absolue; & le second, lorsque Marianne se plaignit à lui de l'entreprise & de la violence de son ami, comprit qu'il ne trouveroit que de la facilité, s'il entreprenoit de la rendre favorable à ses desirs. Ce n'étoit pas que Marianne fut née pour le libertinage, ou pour se livrer, du moins, sans réflexion, aux objets de sa préférence; on verra que l'amour ne forma jamais de cœur plus tendre & d'ame plus délicate; mais elle aimoit Stanley, sans le dire; elle ne pouvoit lui faire qu'un seul don, lorsqu'elle lui déclareroit son amour, & elle éprouvoit une sorte d'impatience de lui offrir ce don, auquel les hommes mettent un si grand prix, parce que la violence que le Lord venoit d'exercer contre elle, lui faisoit craindre de sa part des surprises, qui, tôt ou tard, lui procureroient peut-être le triomphe

affreux qu'il méditoit. Pleine de cette idée, elle suivit si bien les mouvemens de son cœur, que Stanley vit qu'intérieurement elle souhaitoit d'être devinée; & une victoire, toujours flateuse quand elle est offerte par l'amour, frappa si doucement son imagination, qu'il profita des avantages qu'elle lui promettoit.

Marianne, heureuse par les transports de son amant, & par le charme de ses réflexions, se promit de racheter & d'ennoblir sa facilité par la délicatesse de son amour, & le Lecteur sera forcé de l'estimer, après l'avoir condamnée. Stanley, dans la suite, n'eut pas besoin de sa probité pour lui rester tendrement attaché; il la regarda toujours comme un dépôt sacré que l'amour lui avoit confié. Le Lord instruit, & quelquefois témoin de la passion de la tendre Allemande, pendant le peu de jours qui s'écoulerent avant le départ, ne plaisanta point son ami sur le devoir qu'il s'imposoit de la conduire à Londres; & pendant la route il respecta toujours des nœuds que le vice même ne voit point sans estime.

Stanley, de retour dans sa patrie, éprouva que les enfans bien nés trouvent dans la Nature un juge terrible quand ils ont manqué à leurs parens. C'étoit une très-grande faute que d'avoir quitté Oxford par ennui pour l'étude. Un reproche intérieur en étoit le châtiment; un trouble cruel augmenta le tourment de sa situation lorsqu'il approcha de la maison paternelle. Hélas! cette maison pleuroit chaque jour sa mort, qu'elle croyoit assurée. La plus tendre mere redemandoit au ciel un fils adoré qu'elle n'espéroit plus revoir.

Stanley, qui ignoroit les peines de son cœur, ne lui supposoit que le sentiment du plus juste courroux. Combien il eut gémi, s'il avoit scu tout ce qu'elle souffroit. En vain la Nature lui disoit de voler à ses genoux; retenu par le respect & par la crainte, il n'osoit même risquer une lettre pour l'instruire de ses remords & de son retour.

Enfin il prit le parti, de voir en secret une sœur dont il connoissoit toute la tendresse. Madame, Stanley,

toujours malade depuis qu'elle croyoit avoir perdu son fils, tomboit quelquefois dans des foiblesses qui sembloient annoncer sa mort. Elle venoit de se trouver dans cet état, & avant de perdre connoissance, elle avoit dit à sa fille qu'elle avoit beaucoup rêvé de son fils, pendant la nuit. Mademoiselle Stanley lui dit, après qu'elle eut recouvré l'usage de ses sens : ma chere maman, vous avez donc rêvé de mon cher frere! Eh bien, peut-être ne me croirez-vous pas, j'ai rêvé de lui aussi, la nuit derniere. Dieu veuille que nos rêves se rapportent. Que l'on dise ce que l'on voudra, je penserai toujours qu'il y a quelque chose de vrai dans le mien. Madame Stanley n'avoit jamais trouvé sa fille aussi disposée à suivre cette conversation. Elle avoit même été choquée du peu d'intérêt qu'elle sembloit y prendre ; car toute la satisfaction qu'elle cherchoit étoit de se livrer à son chagrin. Elle fut donc bien aise de voir sa fille l'entretenir sur ce sujet, & poursuivit ainsi. Ah! Fanny, si vous souhaitez que votre songe soit vrai, il ne peut pas être semblable au mien,

quoique je ne me rappelle gueres quel il étoit ; tout ce que je sais, c'est qu'il étoit de mon malheureux fils : mais que dis-je, malheureux ! non, il est heureux ; la volonté de Dieu soit faite. Mais, Fanny, ma fille, quel étoit donc votre songe ? Ah ! maman, répondit sa fille, je sais que mon papa ne veut pas que je raconte des songes ; & si je pensois que cela dût vous déplaire, je ferois mieux de me taire : mais il étoit si fort, que je pourrois presque assurer que j'étois éveillée. Il m'a tellement affectée, que je suis plus à mon aise que je n'ai été depuis long-tems. Mais Fanny, reprit sa mere, dites-moi donc votre songe ! votre papa a sûrement raison ; les songes sont..... Mais, ma chere fille, qu'avez-vous rêvé ? Eh bien, maman, reprit Fanny, pour vous parler vrai, je suis très-sûre que mon cher frere est encore vivant, & en bonne santé..... La pauvre Madame Stanley fit un grand soupir en disant : ma fille.... non, vous êtes dans l'erreur : cette extravagance ne peut me donner de consolation....., Mais, maman, repliqua Fanny, si vous l'eussiez vu comme moi

parlant, agiſſant, pleurant ſur le chagrin qu'il vous a cauſé..... Mon enfant, dit la mere en l'interrompant, comme vous parlez follement!... Ah! mon pauvre George!... plût au ciel.... mais que la volonté de Dieu ſoit faite : il faut m'y ſoumettre.....Non, maman, inſiſta encore la fille, ſuſpendez votre jugement juſqu'à demain, peut-être même juſqu'à ce ſoir. Je ſuis perſuadée que nous recevrons de bonnes nouvelles. Que maman ne m'aime jamais, ſi cela n'arrive pas. Enſuite prenant la main de ſa maman, & la baiſant : vous ſavez, lui dit-elle, ſi pour rien au monde je voudrois riſquer de n'être plus aimée de vous. Il y a plus, j'ai déja penſé pluſieurs fois, depuis, combien il étoit étrange que nous nous fuſſions tant preſſés d'ajouter foi à cette maudite lettre que nous reçûmes. Car certainement ſi ces triſtes nouvelles euſſent été vraies, M. Martin, qui étoit avec lui, nous auroit écrit..... Ah! Fanny, Fanny! non, mon pauvre George & moi, s'il plaît à Dieu, nous nous retrouverons dans le Ciel, & non ailleurs : non jamais.....

Auſſi-tôt après, Mr. Stanley entra avec un air ſouriant, choſe qu'elle n'avoit pas vu dans toute ſa maladie; & Miſſ Stanley reprit le récit de ſon ſonge, en quoi le pere parut être de même avis qu'elle. Cela ſurprit un peu Madame Stanley, qui dit à ſon mari: que ſignifie tout cela? n'avez-vous pas auſſi quelque ſonge à me raconter? n'imaginez pas qu'il pût m'etre d'aucune utilité. Ma chere, répondit le mari, je ſais que ce moyen ne ſerviroit de rien; auſſi n'imaginez pas que je vouluſſe l'employer. Mais plût à Dieu que vous fuſſiez un peu plus forte. Sûrement cet ami qui nous a inſtruit eſt un grand étourdi, de nous avoir écrit ſur un faux bruit..... Quoi! quoi! dit Madame Stanley, que voulez-vous me faire entendre? eſt-il poſſible ..... Miſſ Stanley, qui avoit ſon flacon tout prêt, voyant ſon émotion, lui fit reſpirer des odeurs; & ſon pere continua: Vous ſavez que tout eſt poſſible à Dieu! calmez-vous; remettez-vous..... Dites, s'écria-t-elle, dites-moi, ſe peut-il que mon cher George, que mon pauvre fils ſoit vivant? répondez-moi vîte; je ſuis trop

foible pour soutenir cet état d'incertitude. Eh bien, oui, ma chere, répliqua M. Stanley, oui, il est vivant, graces à Dieu, & se porte assez bien. Nous avons reçu une Lettre de M. Martin, avec quelques lignes de la propre main de notre pauvre George.* Ah! montrez-les-moi vîte, vîte. Tout à l'heure, ma chere, tout à l'heure, dit M. Stanley; mais auparavant calmez-vous.... Hélas! vous m'avez donc donné de fausses espérances, & vous me trompiez! & en parlant ainsi, elle tomba en foiblesse. Son mari lui soutenant la tête, l'assura encore qu'il étoit vrai que son fils étoit vivant, & qu'elle en verroit la preuve écrite de sa main, sitôt qu'elle se seroit un peu reposée. La pauvre femme se tranquillisa alors. On lui présenta la Lettre supposée, & elle eut la consolation de voir l'écriture de son fils. Quel moment pour elle! il pensa être le dernier de sa vie, par la révolution qu'il lui

* Cela étoit vrai: du moins on avoit supposé une Lettre de Martin; & George y avoit tracé quelques lignes C'étoit un moyen qui s'étoit presenté à l'esprit de Miss Stanley.

causa ; mais une fois accoutumée à l'excès de sa joie, elle reprit des forces ; & lorsqu'elle fut en état de soutenir la vue de ce fils adoré, & pleuré si tendrement, on ne craignit plus de le rendre à ses vœux.

Cette nouvelle scène mérite encore d'être décrite. La Nature est si touchante, qu'on ne se lasse point d'en admirer les effets. Elle semble renouveller le cœur qu'elle attendrit ; & l'on a beau multiplier ses tableaux, en négligeant même le soin de les varier, on est sûr de procurer toujours un nouveau plaisir.

« Miss Stanley avoit introduit George » dans l'appartement de sa mere. Le » pere y étoit, & son visage composé » offroit un mêlange de tendresse & de » dignité. La sœur disoit de ces mots » ménagés, dont les femmes possedent si » bien l'art, qui soutiennent un cou- » pable qu'on chérit, & adoucissent l'au- » torité sans la faire disparoître. Quant » à Madame Stanley, elle sourioit à de- » mi, pleuroit presque, & avoit tou- » jours les yeux fixés sur son fils. Tan- » tôt elle soupiroit, tantôt elle essuyoit

» quelques larmes qui s'échappoient ;
» mais elle parloit peu, ou point du tout.
» Le jeune homme, lui-même, levoit les
» yeux de tems en tems, & vouloit s'a-
» dreſſer à elle ſans en avoir la force. Il
» regardoit ſon pere, & étoit ſur le point
» de lui parler ; puis tournant ſes re-
» gards ſur ſa mere, il trouvoit dans ſon
» ſourire une certaine nuance d'embarras
» & de chagrin, mêlée par la joie qui
» parloit à ſon cœur, & lui faiſoit gar-
» der le ſilence. Cet état dura juſqu'à ce
» que le pere s'étant retiré pour joindre
» quelqu'un qui le demandoit, la pauvre
» femme ſe leva pour embraſſer ſon fils,
» qui s'élança de ſon ſiége pour aller à ſa
» rencontre, & alloit tomber à ſes ge-
» noux, lorſque d'une voix foible, &
» avec un petit mouvement de tête, elle
» dit & répéta ces mots : O George !
» George !.... Alors il vit qu'elle avoit
» beſoin de ſon bras pour la ſoutenir. »

M. Stanley rentra préciſément lorſque le fils conduiſoit ſa mere à un fauteuil. Ce digne homme avoit déja vingt-deux ans de mariage ; mais chaque année lui avoit fait découvrir un nouveau mérite à ſa femme, & conſéquemment

avoit ajouté un nouveau degré à son affection pour elle. Il ne la vit pas plutôt dans l'état que nous venons de dire, qu'il la prit dans ses bras, & se tournant un peu brusquement vers son fils, il lui cria : voyez cela, Monsieur ; n'êtes-vous pas honteux de vous-même ..... C'en étoit trop pour George, qui ne put soutenir ce reproche ; & sans rien répondre, il sortit de la chambre tout en pleurs. Il n'eut pas plutôt disparu, que la pauvre Madame Stanley s'évanouit. Revenue à elle, elle demanda son fils, & voulut le revoir. Il revint, mais sans oser parler. Il baisoit les mains de sa mere, & c'étoit tout son langage. Le pere le remarqua, & voyant que cette situation ne faisoit que les embarrasser tous les deux, il s'adressa à sa femme. Ma chere, lui dit-il, George doit être fatigué ; vous feriez mieux de l'envoyer coucher. Elle se rendit à ce mot ; il baisa encore ses mains, & les larmes de la pauvre mere inondèrent son visage. Oui, répondit-elle ; allez, mon cher, allez vous coucher : adieu, laissez votre sœur auprès de moi ; je suis maintenant assez bien ; adieu, bonne nuit. George, pénétré, se retira sans pouvoir dire un mot.

Son pere le suivit dans sa chambre. Le malheureux fils ne le vit pas plutôt, qu'il se saisit de ses mains; & en même temps tomba à ses genoux. Son pere l'arrêta. Non, George, lui dit-il, nous sommes tous sujets à faire des fautes: il me suffit que vous ressentiez la vôtre. Vous voyez l'état où se trouve votre pauvre mere: elle a été fort malade: si vous paroissez triste, son état empirera. Soyez donc gai; peu de jours de votre compagnie nous la rendront, surtout si vous l'assurez que vous n'avez plus envie de la quitter comme vous avez fait. Oh! Monsieur, lui répondit son fils, rien n'est capable de vous exprimer l'excès de ma reconnoissance; je sens tout ce que je vous dois; mais permettez-moi d'aller parler à ma mere; je ne vous demande pas plus de cinq minutes. A ces mots, il vola à son appartement, & lui prenant la main: comment se porte ma chere mere? Que Dieu me pardonne de lui avoir causé tant d'inquiétudes & de mal; en vérité je ne ferai jamais un pas sans prendre votre avis. Ah! George, s'écria la mere, je ne vous conseillerai jamais de faire une autre campagne. Eh

bien, sur mon ame, je n'en ferai jamais.... Jamais, George !.... Non, j'en jure par ce qu'il y a de plus sacré ; jamais, ma chere mere, jamais je n'y retournerai.... Soit, mon cher ; eh bien donc, mon enfant, bonne nuit. Allez vous coucher ; que j'apprenne demain que vous avez bien reposé.... Ah! mon excellente mere, comment vous trouvez-vous ! Puis-je espérer que vous passerez bien la nuit ?... Oui, George ; je ne me suis pas si bien trouvée depuis long-tems. Adieu, mon ami.

George Stanley, rendu tout-à-fait à la raison par la Nature, concevant bien qu'il avoit eu tort de quitter ses parens, concevant encore mieux qu'avec un cœur honnête, ayant l'esprit léger, & l'ame portée au plaisir, il se préparoit des regrets, & un avenir peut-être fort triste, George Stanley, dis-je, fit de sérieuses réflexions pendant la nuit, & se promit de régler sa conduite, & de faire le bonheur de sa famille, en assurant le sien par la réforme de ses goûts, & par le choix de ses plaisirs. Rien ne conduit aussi naturellement un jeune homme à l'amour..... Mais il

aimoit déja! il vivoit avec la jeune Allemande qu'il avoit amenée à Londres, qu'il voyoit tous les jours, dont il étoit adoré !.... Hélas! on a de pareilles habitudes, & l'on n'eſt point véritablement amoureux; on chérit un objet fidele qu'on a ſéduit, & l'on eſt ſans tranſports auprès de lui; on jouit de ſon empire, & l'on n'eſt point content de ſon ſort. On éprouve un vuide qu'on ne peut ſe diſſimuler; on ne cherche point à le remplir, parce qu'il faudroit s'accuſer d'inconſtance; mais on aimera le premier objet aimable que l'on rencontrera; & l'on ſuivra ce penchant, malgré la réflexion, malgré la probité, parce que l'on pourra ſe dire que l'on n'a point cherché l'occaſion de ſe dégager.

George éprouva cette révolution, ſi commune dans les engagemens tels que celui qu'il avoit pris avec Marianne. Miſſ Stanley avoit une amie que la Nature avoit formée avec une complaiſance infinie. Il la vit, la diſtingua, en fut diſtingué; & bientôt l'amitié pour la ſœur devint un titre ſi puiſſant pour le frere, qu'il ne manqua plus à ſon

ſon

bonheur que cet aveu dont on pourroit souvent se passer, & auquel on met toujours un si grand prix.

Quel étoit cet objet charmant qui détruisoit la félicité de Marianne ? La petite fille d'une Miledy, & d'un usurier. Ce mot, qui fait horreur, n'annonce pas l'intéret que l'on trouvera dans l'article qui va suivre. Si les vices instruisent; si les caracteres exercent l'esprit & l'imagination dans leur piquante singularité, je ne dois pas craindre de suivre l'auteur dans le développement de ce caractere presque original, quoique les usuriers soient si communs.

Dans le commencement de son ouvrage, il a parlé d'un M. Serape, Notaire. Il y revient, & il ajoute : « Tout ce que vous avez sçu de lui, c'est qu'il s'étoit élevé, avec un peu de mauvaise humeur, contre l'éducation que l'on donnoit, à si grands frais, aux jeunes Demoiselles. Il faut aller plus loin, & le faire mieux connoître. Ce M. Serape étoit Notaire, de pere en fils, depuis quatre générations; & quoique ses ancêtres n'eussent pas été redevables de

leur pauvreté à la probité de leur conduite, ils étoient toujours restés, du pere au fils, du fils au petit-fils, même jusqu'à M. Isaac Serape, issu de tous ceux-là, & dont il va être fort question, dans un état précisément au-dessus de la misere. Celui-ci, pour avoir été surpris, un jour, donnant une piece de douze sols à un pauvre qui mouroit de faim, fut chassé de la maison de son pere, avant l'âge de seize ans; & quoiqu'il se fût repenti au fond du cœur de cette extravagance, son pere ne voulut jamais la lui pardonner; car il crut toujours que le repentir du pauvre Isaac n'étoit pas sincere. Il avoit tort certainement, & ne lui rendoit pas justice; car depuis ce moment là, jamais il n'a été tenté de retomber dans la même faute.

» Par hazard, c'étoit à l'expiration d'un terme; & comme il avoit une assez bonne main, il ne fut pas long-tems sans trouver de l'occupation chez un Procureur fameux. Il avoit toujours vécu durement chez son pere, & travaillé fortement sans recevoir aucun salaire: un schelling, de tems en tems

étoit tout ce qu'il pouvoit eſpérer. Mais ici la vie étoit bonne, le travail modéré, & il avoit toujours quelques ſols dans la poche, de ſorte qu'il n'étoit pas trop faché d'avoir éprouvé la rigueur de ſon pere.

» Il y avoit déja quelque tems qu'Iſaac étoit dans cet état, lorſque ſon maître fut appellé pour ménager les intérêts d'un digne Baronnet, dans un canton éloigné ; & ſon maître, ſoit qu'il ſe connût en phyſionomie, ou par quelque fineſſe particuliere, qu'il avoit reconnue dans Iſaac, jeta les yeux ſur lui pour l'accompagner, en qualité d'aſſiſtant. Tout réuſſit à leur gré : c'eſt-à-dire, que leur candidat fut admis, à la pluralité des ſuffrages. Ils revinrent tous deux fort ſatisfaits : mais peu après leur retour à la ville, Iſaac fut ainſi harangué par ſon maître. — Iſaac, il y a déja bien du tems que vous demeurez avec moi.... je crois être en état de répondre de votre probité .... Oui, Iſaac, vous êtes un garçon de bon ſens, un bon enfant. Quoique je n'aye plus beſoin de vous davantage, je ne veux pas vous renvoyer, & vous mettre ſur

le pavé, en auſſi mauvais équipage, que quand je vous ai reçu ici; c'eſt pourquoi je vous ai recommandé à M. Jérémie Thrift, l'un des plus fameux Notaires de la cité. Tenez, Iſaac, tenez: voila une guinée pour vous. M. Thrift vous attendra, ce ſoir: ſi vous ne réuſſiſſez pas dans le monde, jeune homme, ce ſera votre faute.

» Iſaac, ſans perdre de tems en diſcours ſuperflus, ſe contenta de lui faire une révérence, prit l'argent, alla faire ſon paquet, & bientôt après ſe trouva dans un petit grenier mal-propre, chez M. Jérémie Thrift. Dans ce grenier, il fit des réflexions. Il ſe rappella que deux ou trois fois, dans la conduite des affaires du Baronnet, ſon maître l'écoutant parler, avoit fixé ſur lui un œil très-attentif, & preſque jaloux. Il jugea que celui-ci, de ce moment, l'avoit craint, & que ſon congé étoit la ſuite de cette crainte. On a bonne opinion de ſoi quand on eſt craint par ſon génie; & l'on croit aiſément devoir réuſſir dans ſes entrepriſes. Cette réflexion conduiſit Iſaac chez le Baronnet. Il avoit ſes motifs ». Arrivé chez le ſuſdit

Gentilhomme, & tandis qu'il l'attendoit dans la salle, il apprit des domestiques que leur maître, quoiqu'il eût obtenu une séance au Parlement, même aussi un emploi, manquoit d'argent, autant ou plus que jamais, parce qu'en acceptant la place, il s'étoit mis dans la nécessité d'acquitter les suffrages de sa précédente élection, de crainte que le défaut de payement n'empechât qu'il ne fut élu de nouveau.

Isaac, qui ne laissoit rien échapper, profita de la circonstance; & quand le Maître de la maison passa, il s'adressa à lui en disant: je suis le très-humble serviteur de votre honneur; j'ai quitté mon ancien maître, Monsieur; mais j'ai appris que votre honneur alloit bientôt retourner au pays; & j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir vous trouver pour savoir si je vous accompagnerai..... Isaac, répondit le Baronnet, comment vous portez-vous?..... Mais, oui, nous aurons besoin de vous à Ragborond. Diable, vous êtes un habile garçon; je ne voudrois pas que vous me manquassiez pour bien des choses. Mais comment avez-vous donc

qu'tté le vieux Triſtram? j'eſpere que vous ne vous êtes pas mal conduit. Non, Monſieur, répondit-il; Triſtram lui-même n'a pu s'empêcher de rendre un bon témoignage de moi, à M. Thrift, mon maître actuel..... Voilà tout ce qu'il dit de ſon ancien maître; enſuite il continua de lui dire adroitement: Mon maître actuel, Monſieur, eſt un fort honnête homme: c'eſt un vieillard riche, qui fait valoir ſon argent. — Comment, Iſaac, votre maître prête de l'argent! Tenez, voilà pour vous: venez me voir, de fort bonne heure, demain: je ſuis preſſé pour le préſent..... Enſuite il ſe jeta dans ſon carroſſe; & Iſaac empocha ſa guinée, ſatisfait d'avoir ſi bien reuſſi.

Il s'en retourna chez lui, & n'eut pas plutôt rejoint ſon maître, qu'il lui dit qu'il étoit chargé par un jeune homme fort riche de lui chercher de l'argent. Si vous le trouvez bon, Monſieur, comme vous êtes mon maître, je penſe qu'il eſt de mon devoir de vous donner la préférence. Enſuite il lui nomma le perſonnage; & Thrift fut ſi ſatisfait de l'affaire, qu'il promit monts

& merveilles à Isaac, s'il la faisoit réussir. Or le lecteur sait fort bien qu'Isaac n'avoit pas commission de traiter pour de l'argent, & qu'il n'en avoit pas été dit un seul mot. Mais sachant que Sir Thomas en manquoit, & connoissant le trafic de son Maître, il hazarda hardiment le paquet, & la chose s'exécuta suivant ses intentions. Le lendemain il alla faire visite à Sir Thomas, de qui il fut très-bien accueilli. Le marché fut conclu, le surlendemain, entre lui & Thrift ; & Isaac alla dans le pays, où il fut seul négociateur de l'élection : il y reussit, comme il avoit fait la premiere fois ; & à son retour à la Ville, il s'établit lui-même Notaire à Londres.

Isaac ne fut plus alors Isaac tout court, mais Monsieur Serape. Si jamais homme se trouva heureux, ce fut Monsieur Serape. Son pere, & le pere de son pere avoient été tous deux Notaires, mais ils étoient pauvres. L'un & l'autre manquoient de génie, ou ils ne rencontroient point de ces circonstances heureuses, où l'on peut croire que c'est par son esprit qu'on a reussi. Serape

eût bientôt attiré toutes les affaires de Sir Thomas entre ſes mains. Il imagina d'emprunter de l'argent, & de payer Thrift, au moyen de quoi il s'appropria entierement tout le pillage de ſon bien. Ce ne fut pas le ſeul os qu'il arracha des mâchoires de Thrift, qui, comme on peut le penſer, enrageoit dans le fond du cœur. Celui-ci prit donc tous les moyens qu'il put imaginer pour ruiner le crédit & les affaires de Serape : il étoit allé même juſqu'a offrir à Sir Thomas quinze cents livres ſterlings, pour un peu plus de dix pour cent d'intérêt, quand il reçut la Lettre ſuivante, qui lui fit prendre d'autres meſures.

MONSIEUR,

Je ſuis obligé de vous apprendre que Madame Welbred, votre fille, après avoir enterré ſon fils unique, Vendredi dernier, vient de perdre ſon mari. La pauvre femme a perdu, depuis ce tems, l'uſage de ſes ſens. J'ai une ſaiſie ſur les bras de cet eccléſiaſtique ; & quoique par commiſération, j'aye

soutenu la veuve depuis trois jours, je ne puis pas le faire toujours, étant moi-même chargé d'une famille nombreuse. Peut-être même n'en aurois-je pas tant fait, si je n'avois appris que vous êtes un riche particulier, qui ne voudriez sûrement pas que personne fût dans le cas de perdre pour avoir rendu service à votre fille. Je me suis engagé aussi pour les frais des deux enterremens; j'ai payé les honoraires du Vicaire, & j'ai répondu pour Madame auprès du Médecin & de l'Apothicaire. Faites-moi, je vous prie, une prompte réponse.

Je suis, &c.

Le pere le plus tendre n'auroit jamais pu être aussi chagrin de la perte de l'enfant le plus chéri, que M. Thrift le fut à la lecture de cette Lettre. Mais qu'on ne croye pas qu'il le fut de la situation de sa fille, ni qu'il prit aucune part à sa détresse. Non, sa douleur avoit une autre cause. Il avoit donné, quelques années auparavant, cette fille, alors jeune & belle, en mariage à un jeune & digne ecclésiastique, qui l'ai-

moit réellement, & dont elle méritoit bien l'amour par le retour sincere dont elle le payoit; mais je ne puis dire positivement qu'il eût consenti au mariage; car dans ce cas il n'eût pu se dispenser décemment de lui donner quelque argent. Voyant que l'amant, qui n'avoit que tout juste l'âge de posséder un Vicariat, avoit eu assez de crédit pour s'en procurer un fort bon; qu'il avoit beaucoup d'amis puissans, il avoit favorisé leur passion, sans consentir formellement à leur hymen, & il vivoit très-satisfait de ce tour d'adresse, qui lui avoit conservé son argent. Il y a plus: il y avoit trouvé même de l'avantage; car les fetes de Noël n'étoient jamais venues, que sa maison n'eût été fournie de beurre, de lard, de fromage, & autres présens par son gendre, qui réellement étoit un homme plein de bon cœur & de générosité. L'honnête M. Thrift ne devoit-il pas avoir le cœur pénétré de douleur en perdant un tel ami? sur-tout en voyant qu'au lieu d'avoir sa maison fournie de beurre, de lard, de fromage, il alloit se trouver embarrassé de la veuve de cet

homme, qui étoit dans l'indigence, & à laquelle il falloit chercher un nouvel établiſſement. Son mari, comme on peut l'inférer de la Lettre du Procureur, étoit mort endetté : dans ſon premier mouvement, il réſolut de ne pas payer un ſol de ſes dettes, & d'abandonner la veuve à ſon ſort. Mais ſa réputation lui avoit toujours été de quelque avantage réel : elle lui avoit ſouvent procuré un ou deux pour cent de plus, par an, qu'un autre auroit pu gagner. Par conſéquent il étoit obligé, en quelque ſorte, de ſoutenir ſa fille, quoiqu'il commençât à la haïr très-cordialement. Il lui vint enfin dans l'idée qu'il y avoit un moyen très-honnête de s'en défaire, & en même-tems de tromper un homme qu'il haïſſoit encore plus qu'elle. Ce projet n'étoit pas autre que de marier cette fille à Serape, ſi toutefois Serape étoit d'humeur de la prendre, dans l'eſpérance de ſa fortune.

Charmé de cette idée, il s'en alla avec empreſſement à la bourſe, où il étoit aſſuré de rencontrer Serape. Celui-ci craignoit un peu Thrift. Par conſéquent il lui faiſoit toujours beaucoup de com-

plimens qui ne lui coûtoient rien. — Votre très-humble ſerviteur, M. Thrift. — Oh, M. Serape, je ſuis un homme bien malheureux : oui, M. Serape, je le ſuis : ſi vous ſaviez, vous verriez que je mérite compaſſion plus que perſonne. — Mon Dieu ! de quoi eſt-il donc queſtion ? dites-le moi, je vous prie. Soyez ſûr que vous n'avez point d'ami.... Mais on pourroit nous entendre; allons au cabaret voiſin. Serape appréhendoit très-ſérieuſement qu'on ne les entendît ; car s'il étoit arrivé quelque malheur à Thrift, & qu'il eût été connu de quelque autre perſonne, il auroit perdu cette ſatisfaction infinie que reſſent un eſprit bas & méchant, à divulguer le premier un malheur ou un accident que vient d'éprouver un ennemi. Il ſe trouva bien loin de ſon compte, lorſqu'auſſi-tôt qu'ils furent aſſis, Thrift s'écria : ah ! M. Serape, non, non, il ne m'eſt point arrivé d'accident dans ma fortune. Non, grace à Dieu & à ma propre induſtrie, je ſuis riche de quinze mille livres ſterlings : mais, qu'eſt-ce que cela ? Je n'ai perſonne à qui laiſſer cette fortune : je ſuis trop vieux pour avoir des enfans, & Molly a perdu ſon petit garçon. Se-

rape eut de la peine à cacher ſon mécontentement ; mais à la fin il prit ſur lui, & feignit aſſez d'humanité pour paroître ſérieux, & dire : mon Dieu, Monſieur, j'en ſuis bien faché, mais j'ai quelques affaires ; il faut malgré moi que je vous quitte. Bon jour, Monſieur ; votre fille eſt jeune, & ſon mari auſſi .... Son mari ! Serape ; hélas ! ſon mari eſt mort auſſi..... Ah ! M. Serape, je n'ai plus perſonne à qui laiſſer mon bien : que faut-il que je faſſe ? Bon, dit Serape, votre fille trouvera aſſez d'amans, je vous en répons, & même des gens de famille.— Au diable ſoient les gens de famille ; mon gendre étoit homme de famille, & il meurt ruiné. Si ma fille s'aviſoit de penſer à un autre homme de famille, je ne la reverrois de mes jours ; mais elle aura trop de ſens pour cela : elle a toujours été bonne fille ; & je crois qu'elle en a par-deſſus les yeux, des gens de famille.

Serape avoit parlé de s'en aller ; mais depuis, il s'étoit remis à ſa place ; je ne ſais par quel motif, ſi ce n'eſt que le ſon de quinze mille livres ſterlings avoit frappé ſon oreille. On demanda un autre demi-ſeptier, &, tout en buvant, on en-

tama l'affaire. Bref, deux mois après, Serape épousa la fille de Thrift ; neuf mois après Madame Serape accoucha d'une fille ; six mois après Thrift mourut sans avoir testé ; seize ans après la fille de Serape avoit seize ans ; six mois après un beau Monsieur, fils de Miledy Filmore, eut accès dans la maison, & s'introduisit dans le cœur de la fille ; un an après il fallut lui donner cette fille qui se mouroit d'amour ; neuf mois après il naquit de cette union une autre fille, qu'on nomma Léonore, qui devint belle, charmante, qui fut très-sensible, très-amoureuse de George Stanley ; & qui, un an après, malgré tous les obstacles que le ciel peut successivement réunir contre le penchant de deux êtres épris l'un de l'autre, épousa le frere de son amie.

Et Marianne ! la voilà donc abandonnée, vivant dans les larmes, regrettant de s'être fiée à des sermens, maudissant l'amour qui a fait son malheur ! Non : Stanley, malgré sa nouvelle passion, conservant toujours de l'amitié, du respect pour elle, trompera ses vœux sans déchirer son cœur. Il ne pourra se résoudre à lui parler ; mais Martin, qui est de re-

tour de l'armée, la préviendra, la consolera par ses discours : elle se rendra à la raison, à la justice ; elle comprendra qu'elle doit se sacrifier aux intérêts de son amant ; elle consentira à recevoir des secours, qu'elle bornera elle-même, pour ne jamais rien donner à la vanité, & pour rester toujours renfermée dans un état dont elle n'est sortie que par amour. Elle deviendra un modele d'amitié, après avoir donné le plus bel exemple de tendresse. Elle déposera ses sentimens, son ame toute entiere dans une lettre faite pour être conservée dans les archives du Dieu qui fait aimer ; & le lecteur, qui doit être tranquille sur son sort, en admirant son cœur, ne pourra que nous savoir gré de la lui avoir fait connoître.

C'est à l'ami de Stanley que cette lettre est adressée. Avant de la transcrire, il est nécessaire de remonter un peu plus haut, & d'amener le moment où l'amour & sa situation l'engagerent à prendre la plume. C'est l'auteur qui va parler.

Stanley, dit-il, venoit d'apprendre à son ami la résolution qu'il avoit prise d'épouser Léonore, & le consentement qu'il

avoit obtenu après tant de traverſes. Enſuite il exigea que Martin prît la peine de préparer la jeune Allemande à une ſéparation qui devenoit inévitable. Cette fille avoit bien des qualités ; elle admiroit & aimoit ſon amant comme un objet unique à ſes yeux. Il en avoit triomphé, à la vérité ; mais pour tout autre homme, elle étoit auſſi froide qu'une ſtatue, & auſſi pure qu'une Veſtale. Elle ſavoit bien qu'elle n'étoit pas la femme de Stanley ; elle le regardoit comme ſon maître ; & dans cette qualité il pouvoit exiger d'elle l'obéiſſance la plus complette. Elle ſongeoit avec chagrin qu'il viendroit un jour où il faudroit ſe ſéparer ; & jamais elle ne s'étoit flattée que le moment de cette ſéparation ne dût pas venir. Souvent elle avoit dit à Stanley qu'elle ſavoit bien qu'elle étoit aimée de lui, mais qu'il viendroit un jour où quelqu'autre femme ſeroit plus maîtreſſe de ſon cœur ; & elle ajoutoit : pourvu que ce puiſſe être votre femme, je m'en conſolerai.

Malgré ſa réſignation, quand Martin alla s'acquitter de ſa commiſſion, elle parut très-troublée. L'emploi étoit très-déſagréable. Les diſcours de Martin, joints

au propre bon sens de cette pauvre fille, l'emporterent à la fin. Elle crut, à la vérité, qu'il étoit dur de ne jamais revoir Stanley, elle disoit que pourvu que de tems en tems il vînt la voir, & lui dire seulement qu'il ne la haïssoit pas, il ne lui en falloit pas davantage; qu'il savoit bien que jamais elle n'avoit rien tant desiré que sa compagnie; & qu'il étoit juste que n'en pouvant jamais goûter d'autre, elle n'en fût pas privée pour toujours. Elle se soumit cependant, s'il l'avoit résolu, à ne plus le revoir. Martin lui dit le dessein qu'avoit Stanley de la pourvoir: à quoi elle se contenta de répondre, que quoiqu'elle fût bien qu'elle n'avoit jamais été maîtresse absolue de son cœur, elle le connoissoit trop pour soupçonner qu'il voulût abandonner une personne dont il étoit sûr d'avoir possédé toute la tendresse. Comme elle connoissoit toute la sensibilité & toute la probité de Martin, elle lui parla de beaucoup de choses; entr'autres, elle lui demanda si la Dame qu'épousoit Stanley étoit réellement bien belle, ... bien jolie, ... bien bonne, & quantité d'autres *bien* semblables, qui embarrasserent un peu la politesse &

l'honnêteté du Capitaine. Il éluda la réponse en l'assurant que Stanley la viendroit voir lui-même dans l'après-dînée, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne trouvât du plaisir à rester toute sa vie son ami.

Martin revenu auprès de Stanley, s'étendit tellement sur les louanges de cette malheureuse fille, que celui-ci commença à se repentir sincérement d'avoir été le séducteur d'une si digne créature. Martin lui conseilla de la voir quelquefois, pour la consoler, s'il étoit possible, connoissant assez son honnêteté pour être persuadé que jamais elle n'aspireroit à le ramener à ses premiers sentimens; mais il ne voulut consentir qu'à lui faire une seule visite dans le jour même.....

Le Capitaine étoit allé le premier auprès d'elle, pour l'instruire des intentions de Stanley. Elle le remercia, voyant que c'étoit à lui qu'elle devoit cette faveur, & le pria d'engager Stanley à ne pas lui dire un seul mot de leur séparation. Il faut pourtant, dit-elle, que je m'informe un peu de la Dame : plaise à Dieu qu'elle soit digne de son affection! Alors elle répandit quelques larmes, & attendit Stanley en silence. Quand il vint,

elle le reçut avec sa bonne humeur & son air ouvert ordinaires, quoiqu'il fût aisé de voir que son ame n'étoit pas tranquille. Il fut frappé de cette attention touchante. Si elle lui eût reproché de l'abandonner, peut-être auroit-il cru qu'il étoit tems de la quitter; mais cette résignation respectueuse, cette bonne humeur apparente le pénétrerent jusqu'au fond du cœur; &, dans ce moment, il sentit peut-être plus d'amour qu'il n'en avoit jamais eu. Ses sentimens pour Léonore furent suspendus pour un moment, mais Léonore l'emporta. Il sentit même une espèce d'orgueil, en lui faisant un tel sacrifice; & son estime pour cette fille augmenta, en pensant qu'elle étoit un sacrifice digne de Léonore. Pour l'Allemande, elle ne lui dit pas un seul mot d'elle-même, & ne voulut pas souffrir que George & son ami en parlassent; mais elle s'informa beaucoup de la Dame, à qui elle devoit céder la place. Elle le fit d'une façon si douce, & si aimable, qu'elle engagea Stanley à lui faire un détail circonstancié, de tout ce qui pouvoit l'intéresser, à cet égard. George, après l'avoir satisfaite,

lui protesta que quoiqu'il cessât d'être son amant, il seroit toujours son ami. Il alloit lui dire tout ce qu'il étoit dans le dessein de faire pour elle, mais elle lui coupa la parole, en disant : excusez-moi seulement pour un instant; & elle sortit de la chambre.

George & son ami restèrent seuls une demi-heure. Surpris de ne la pas voir revenir, ils appellerent la servante; mais ils trouverent qu'elle s'étoient sorties ensemble. La fille revint peu de tems après, avec un Billet adressé au Capitaine, & écrit en Allemand, dont voici la traduction, car quoiqu'elle parlât déja assez bien l'Anglois, & même qu'elle sçut l'écrire, elle aima mieux se servir de sa propre langue, pour pouvoir exprimer avec plus de précision & de délicatesse, des sentimens dont la noblesse pouvoit seule la consoler, dans cet horrible moment.

MONSIEUR,

Quand je rencontrai votre ami pour la premiere fois, j'étois une pauvre créature, humble & sans orgueil. Mais j'en ai vû & admiré trop en lui, pour

n'en pas prendre un peu, moi-même. Peut-être ne suis je partie tout-à-l'heure si brusquement, que pour m'épargner un peu d'humiliation, en songeant que je l'ai plutôt quitté, que je n'en suis abandonnée. Extravagante que je suis! pourquoi parler ainsi! aurois-je pu concevoir quelque sorte de vanité en le quittant? Oh, non, mon unique orgueil a toujours été de l'aimer. Attribuez donc mon absence à l'impossibilité de soutenir le moment de notre séparation: en effet j'ai le cœur rempli de mon cher Stanley. Puisse sa femme mériter de lui être chere autant qu'il me l'est à moi-même; & puissent-ils éprouver les mêmes sentimens l'un pour l'autre; mais en vérité, Monsieur, elle ne peut pas l'aimer plus que je ne fais.

Je connois la situation de M. Stanley; je sais qu'il ne peut avoir beaucoup d'argent de reste..... je n'ai besoin de en..... Son bon cœur ne m'a jamais laissée au dépourvu, & je n'ai jamais dépensé ce qu'il m'a donné. Je vous le répéte encore, je n'ai besoin de rien; & je ne saurois me résoudre à lui être à charge, sans nécessité. Je prendrai la

liberté de vous appeller vers moi, & de confier à vos soins ce qu'il plaira à Dieu de me donner. Adieu, puisse-t-il être aussi heureux qu'une femme passionnée peut le souhaiter à l'idole de son cœur.

P. S. Assurez M. Stanley que je n'ai besoin de rien du tout, pour le moment, & que ma propre industrie suffira pour m'entretenir dans la suite. Mais qu'il soit bien convaincu que ma conduite, à l'avenir, ne sera jamais indigne d'une femme qui a mérité son estime, quoiqu'elle n'ait pas été assez heureuse pour conserver son cœur.

QUATRIEME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

HISTOIRE
DU PHILOSOPHE RAMETZY.

Tirée des Mémoires de Bigand.

JE me préparois, dit Bigand, à me rendre chez l'Ambaſſadeur, & je tournois vers l'Hôtel, lorſque traverſant un carrefour, j'entendis un homme parler tout ſeul. Son diſcours m'intéreſſa trop pour en vouloir perdre une parole. Je le ſuivis, pas à pas: il diſoit, en grondant, ce qui ſuit.

« Il faut que j'aie bien le diable au corps pour trotter ainſi les rues, le ſoir: n'eſt-il pas épouvantable qu'avec du bon ſens, & autant de haine que j'ai pour le genre humain, je reſte dans cette chienne de Ville, où l'on ne peut faire un pas ſans trouver quelque ſujet de ſe mettre en colere! Bon! ne voilà-t-il pas! que veut cette mine de pot caſſé

avec ſon nez de travers? Eh bien, m'aura-t-il bientôt regardé avec ſa perruque ébourifflée! Heu, caſſe-toi le col avec tes hautes épaules. D'où revient-il? il geſticule.... N'auroit-il pas perdu ſon argent!... il fronce le ſourcil.... pourquoi s'arrête-t-il près de cette boutique?... La peſte des carroſſes; quoi, ne pouvoir faire un pas ſans être éclabouſſé..... Eh, prens garde: ces marauts de Fiacres ſont les plus inſolens de tous les hommes.... Voyez ce petit maître avec ſon flambeau, & ſon air radouci, & pleureux; je gage qu'il vient de proteſter un amour éternel, qu'il ne reſſent pas, à quelque coquette précieuſe, qui, d'un faux air modeſte, fait répéter une équivoque qu'elle entendoit peut-être, à douze ans..... Oh, oh! ne nous voilà pas mal, par-la-ſembleu, cette femme fait très-bien d'avoir deux flambeaux pour éclairer ſa figure agoniſante: quoi, ſans carroſſe! pardonnez-moi, elle ne fait que traverſer la rue. Jéſus bon Dieu, quel air nonchalant, qu'elle eſt mignarde! prenez garde, je vous prie, qu'on ne la touche en paſſant: allons donc, Perronelle, touche ton panier...

Et

Et laiſſez paſſer Monſieur l'amoureux, eh ! ne me mangez pas avec votre petit air rataniné; votre mouche, toute haute qu'elle eſt ſur votre front, ne m'impoſe pas, non plus que votre grande brette..... Eh ! je crois qu'il raiſonne ! paſſe, paſſe ton chemin, avec ton habit à la Moſaïque..... Encore un enterrement ! comment donc, le convoi eſt magnifique ; le mort étoit riche, ſans doute ; il l'eſt cependant encore bien davantage, car il ne manque de rien ; je voudrois bien être à ſa place : examinons un peu ces pleureux. Quoi ! j'en vois un qui rit ſous cape : parlez donc, mon ami ! vous qui connoiſſez ſans doute le quartier, eſt-ce femme, mari, veuf, vieux ou jeune que l'on porte en terre !... Ah, c'eſt une femme, marchande ! une telle, dites-vous ! parbleu, ſur ce pied-la, le mari ne doit pas pleurer, cela eſt naturel ; elle diſſipoit le jour, en aumône, & la nuit en vin de Champagne, plus de quarante mille livres de rente : elle ſera déſormais plus économe.... Eh, mon Dieu, quel eſt ce petit boſſu, qui ſe pindariſe ſi fort ? hélas ! qu'il eſt poli, qu'il eſt gentil !

qu'il eſt mal fait !..... Ah ! pardon, ſi vous cachiez autant votre boſſe que vous étalez votre main, parce qu'elle eſt jolie, & ornée d'un brillant, je n'aurois pas vu ce défaut. Paſſe, paſſe ; tu es bancroche par-deſſus le marché ! c'eſt trop : à ton air fournois je te crois même fourbe & frippon..... Mais y en a-t-il d'autres aujourd'hui ?...

Je ne pus m'empêcher de rire de la véhémence avec laquelle ce philoſophe moderne s'exprimoit. Il s'apperçut que je l'écoutois, me tourna le dos, & entra, de colere, dans un cabaret, où je le ſuivis.

Sa converſation m'avoit trop réjoui pour que je le perdiſſe ſi-tôt de vue : je le ſuivis, & j'entrai dans la chambre où il étoit : je me plaçai à une petite table peu éloignée de lui ; il avoit les deux coudes ſur la ſienne, & la tête appuyée ſur ſes mains ; il battoit des pieds d'impatience de ce qu'apparemment il n'étoit pas ſervi aſſez-tôt. Le hazard lui fit jetter les yeux ſur moi ; il les détourna d'un air de colere, de ſe trouver, ſans doute, vis-à-vis d'un homme qui avoit l'air d'un gueux ; & je crois que,

dans le fond, il ne m'épargna pas plus que les autres. Pendant qu'il *rognonoit*, je l'examinois depuis les pieds jusqu'à la tête : il paroissoit avoir environ cinquante ans ; il avoit l'air fort noble ; il étoit ridé d'un côté ; & ce qui me surprit, c'est que de l'autre, on ne lui auroit donné que la moitié de son âge ; sans doute qu'il avoit plus usé cette partie *ridassée* que l'autre ! ses yeux gros, environnés de blanc, lui donnoient un air fâché, & colere ; joint à ce que ses sourcils épais & formés en S, tranchoient sur un front à perte de vue, qu'on auroit pu comparer à une bruyere, tant il étoit fourni de porreaux, de poil, & de cicatrices.. Sa perruque noire comme du geai, autrefois frisée, ne lui couvroit que la moitié du crâne ; & la crasse de la coëffe, l'avoit rendue si lice, que sa tête ne pouvoit faire un mouvement, sans que cette tignace ne se trouvât de travers, & ne tournât comme une girouette, chose qui ne contribuoit pas peu à donner un air de folie à tout ce que cet homme disoit & faisoit. Pour son nez, on avoit de la peine à le trouver, tant il étoit écrasé ; & sans deux narrines pro-

digieusement ouvertes, dans lesquelles on découvroit une forêt de poils salis par le tabac, on auroit pris ce nez pour l'ombre de ses sourcils. Sa bouche étoit relevée de deux puissantes lévres, si arides, & si desséchées par la véhémence du parler, que les peaux en étoient livides, & écaillées. Pour le menton, c'étoit ce qu'il avoit de plus joli. Il étoit marqueté de rouge & de blanc, & si luisant qu'il sembloit qu'il sortoit d'un barril d'huile. Son col étoit raboteux, & fort long; de façon que sa tête tournoit avec autant d'aisance que si elle eut été sur un pivot.

Son habit étoit décent : la couleur ventre de biche. Les boutons à la housarde, l'épée courte; mais dont la garde pouvoit le disputer à la plus ample des treize cantons.

Ce qui me plût davantage dans cet examen, fut sa tabatiere : c'étoit une timbale d'un métal fort luisant; & qui auroit pu passer pour de l'or, si elle se fût trouvée dans des mains plus décentes : son volume étoit prodigieux. Il prenoit du tabac avec une volupté si grande, qu'il en levoit les yeux au ciel,

& avant de le faire, il touſſoit & crachoit pendant un demi quart d'heure. Il s'étoit ſi bien rendu le maître de ſes organes, qu'en crachant il avoit trouvé le ſecret de ſe moucher.

Le vin arriva enfin, après s'être fait long-temps attendre : Dieu ſait comme le cabaretier fut reçu. Le pauvre diable voulut s'excuſer, mais il avoit affaire à un homme qui ne ſe payoit pas aiſément de raiſon. Il parla, pendant une demi-heure, ſur le verre, qui étoit mal rincé. Voyonstes mains, maraud, s'écria-t-il ! je gage qu'il y a huit jours qu'elles n'ont été lavées : peſte ſoit du craſſeux ! Pardonnez-moi, Monſieur, répondit le garçon, quand même je ne voudrois pas les laver, l'obligation où je ſuis d'avoir toujours les mains dans l'eau pour rincer les verres..... Appelles-tu cela rincer, interrompit l'homme en colere ? Et ces taches, continua-t-il, en élevant le verre !

Mais, Monſieur, reprit le garçon en ne pouvant s'empêcher de rire, ne voyez-vous pas bien que ce ſont des fautes du verre ! Vous êtes un coquin, reprit impatiemment le contrôleur, &

qui plus eſt, mauvais plaiſant ; adieu, & laiſſez-moi en repos.

Si je n'avois pas eu deſſein d'entrer en converſation avec cet original, pourſuit Bigand, j'aurois éclaté de rire ; mais je me retins. Pour cela, dis-je, Monſieur, vous avez bien raiſon, on ne peut pas être plus mal ſervi qu'on ne l'eſt, à préſent, dans les cabarets..... Je croyois que ce diſcours m'attireroit une réponſe ; mais j'avois affaire à un homme qui ne lioit pas ſi aiſément connoiſſance ; il me regarda d'un air de mépris, enleva ſa table & alla ſe mettre à un des coins de la chambre : je fus piqué de cette manœuvre, & plus il apporta de difficulté à converſer, plus je réſolus de m'entretenir avec lui.

Je crus que je devois, pour réuſſir plus aiſément dans mon deſſein, affecter la manie qui m'avoit frappée en lui : je commençai à murmurer entre mes dents. Il pencha ſur le champ la tête, & parut mordre à l'appat. J'élevai alors la voix, & d'un ton impatient, je fis le monologue qui ſuit.

Qu'on eſt malheureux d'être pauvre, m'écriai-je ! on eſt rebuté par tout le

monde : si j'étois à mon aise, ou qu'en sortant du cabaret je trouvasse une bourse de cent louis, les choses changeroient bientôt. Je cours, muni de ce trésor, chez un frippier, j'y achète un habit galonné ; j'entre dans une académie où l'on joue : garre, dis-je en pénétrant vers le jeu ; je jette vingt louis sur la table ; tous les yeux s'ouvrent à cet aspect : peste, s'écrie-t-on, quel joueur ! voyons : tout le monde s'éleve sur la pointe des pieds pour voir ma chance. Je gagne : mille complimens succedent de la part de ceux qui n'ont point d'intérêt au coup. Je ne veux point reprendre mon argent ; je joue à quitte ou double ; cette imprudence me fait honneur ; la fortune est d'accord avec mon peu de conduite ; je ruine tous les pontes : j'emporte dix mille francs du jeu. Les piliers de l'académie m'offrent leurs services, l'un à souper, l'autre un carrosse pour m'en retourner. Je continue à jouer, les jours suivans, avec le même bonheur : voilà le beau joueur, s'écrie-t-on, dès que je parois ; l'on vient au-devant de moi, l'on me sourit ; l'on me prévient par mille at-

tentions : fait-il chaud? l'on m'offre des rafraîchiſſemens. Fait-il froid? place au feu pour moi : en attendant que la partie commence, on m'amuſe de toutes les ſottiſes des ruelles. L'un m'engage tout bas, à lui jouer ſon argent; l'autre me vante des biens à venir, me parle d'amis puiſſans à la Cour, d'un paſſé très-brillant que le guignon a englouti; il finit par m'emprunter quatre louis.... fort volontiers, à votre ſervice, vous n'avez qu'à parler..... Vingt ſoupers me ſont offerts au ſortir d'une ſéance où j'ai doublé mon argent. Les chemins ſont dangereux, l'on m'eſcorte; je préfére une phyſionomie qui m'a plû davantage : ce ſera avec vous, lui dis-je, que je ſouperai ce ſoir..... Ah! Monſieur, quel bonheur!.... A peine ſuis-je entré, qu'on m'annonce avec tranſport : c'eſt Monſieur un tel, s'écrie-t-on avec emphaſe : à ce nom, deux femmes ſe levent; l'une eſt jolie, l'autre eſt paſſable; j'en conte à la jolie; chaque mot perſuade; l'on me ſourit, l'on eſt complaiſante, prévenante; le maître s'apperçoit de la préférence que j'obtiens; l'on converſe haut pour ne pas gêner

mon entretien : insensiblement il devient général : c'est dommage qu'avec toutes mes qualités, je ne m'engage point ; je ferois le bonheur d'une femme : je répons avec complaisance que j'y songerai, que je m'ennuye de la vie de garçon : à ce discours, tout le monde applaudit, & se recrie ; on tourne avec moi les yeux sur la Demoiselle ; c'est une parente, on s'intéresse pour elle ; j'ajoute que malgré l'éloignement que j'ai toujours eu pour l'hymen, si l'on me proposoit un minois comme celui de cette jolie personne, je ne sçais si l'amour du célibat prévaudroit encore. La Demoiselle minaude, à cette déclaration : si elle n'est pas sincere, elle est, du moins, flatteuse. Tout cela se dit au dessert ; une tante donne un coup de genou sous la table à la nièce, & la regarde d'un air mystérieux : cela veut dire expressément, tenez-vous droite, Mademoiselle, tâchez de plaire à ce riche Monsieur, c'est votre fait. Au sortir de table chacun feint des affaires ; je me trouve tête à tête avec la Demoiselle ; je lui prens les mains, je les presse, elle ne s'en défend qu'autant

que la bienséance l'exige; d'ailleurs il faut bien m'engager. Je dis les choses, bien ou mal arrangées; l'on se récrie sur la délicatesse de mon esprit: la tante revient bientôt; il est tard, il faut partir: je vous remenerai Mesdames; j'ai demandé un carrosse. Mon offre est acceptée; je reconduis ces Dames: sous prétexte de politesse, je leur donne la main jusques dans leur appartement; j'ai mes vues, je suis bien aise de savoir si l'aisance l'a meublé. Adieu, Monsieur le Marquis, me dit-on, car il y a longtems que l'on m'honore de ce titre; vous verra-t-on bientôt? il faut, sans façon, venir manger notre soupe. J'accepte, je promets, & je me retire content. Dès que je suis au lit, je fais des réflexions. Je n'ai de bien que celui que le hazard du jeu me procure, un quart-d'heure de revers peut tout changer; l'on m'a prévenu adroitement que la Demoiselle a quatre mille livres de rente, cela assure un état; j'ai de l'argent comptant, pourquoi ne pourroit-on pas terminer cette affaire! j'envoie le lendemain prier celui qui m'en a donné l'idée de venir prendre du café;

il arrive sur le champ; je n'ai garde de parler de mes desseins : les affaires du tems font rouler la conversation ; mes décisions sont admirables, on n'a jamais mieux raisonné. L'entretien tourne sur les malheurs du temps : l'argent est rare, cent personnes de mérite souffrent. Mon Dieu, que je les plains; que n'en connois-je quelques-unes! j'irois prévenir leur honte. L'on se tait, l'on réve, l'on soupire. Mais seriez-vous malheureusement dans ce cas? vous ne dites mot, vous détournez les yeux! Ah, que vous me connoissez peu!..... Je vole dans mon cabinet, je reviens avec un rouleau de cent louis..... Je vous les prête .... on veut s'humilier, exprimer sa reconnoissance ..... point, point ..... vous vous moquez ..... ne parlons plus de cela..... Les cent louis sont dans la poche, la main les caresse ; on veut encore exprimer sa reconnoissance..... Eh, laissons cela ; parlons de votre belle cousine ; savez-vous bien qu'elle est très-aimable! je serois charmé de la revoir..... Ah! Monsieur, vous l'honorez infiniment ; il est vrai qu'elle est sage, &, qui plus est, à son aise.....

A ſon aiſe ! que m'importe ? s'il me venoit quelque idée dans l'eſprit, ce ſeroit la choſe à laquelle je m'arrêterois le moins ; mais ſi j'avois envie, par exemple, de l'épouſer, (ce que je dis avec un air goguenard) je penſe que l'on ne voudroit pas de moi..... Bon Dieu, que dites-vous, Monſieur ? Hélas, elle ne ſera pas aſſez heureuſe pour qu'une pareille idée vous vienne à l'eſprit ; mais ſi cela arrivoit, je puis vous répondre que ce ſeroit une affaire bientôt faite.— Mais, mais nous verrons ; je ne vous refuſe pas ; elle eſt charmante ; je ne ſuis pas encore décidé ; mais ſi je m'explique une fois, que l'on profite d'un goût qui peut changer. — Ah, Monſieur, que la commiſſion me flatte ! Avant qu'il ſoit vingt-quatre heures, Monſieur le Marquis aura ſa réponſe. Eh bien, allez, dis-je en riant, interrogez-la toujours par précaution ; & puis : mais je vous avertis que je n'ai rien, que je ne ſuis pas riche..... Bon, bon, c'eſt fort bien dit ; allez, dit cet homme en ſortant, l'on vous prendra ſur votre bonne mine ; & il part.

Le lendemain on ne me manque point ;

on vient me chercher à dîner : que de révérences, & d'amitiés ! La tante se jette à ma tête, la niece ne se possède pas ; les articles du contrat son dressés au sortir de la table ; je donne cent mille livres sur tous mes biens à la future, autres révérences ; cinquante louis au Notaire ; il est enchanté de moi ; & puis, je vous félicite, dit-il, à ma prétendue, voilà ce qui s'appelle un mari : allons, signons ; ensuite chacun se sépare.

Cependant il y a plusieurs jours que je n'ai été à l'académie ; il faut des bijoux, des robes, de l'argent comptant ; jamais ma bourse ne pourra suffire à tout cela. Allons jouer ; la fortune fera son devoir. J'entre à l'académie : quel brouhaha !.. Ah ! le voilà, s'écrie-t-on, d'une voix unanime ; tout le monde s'empresse, me caresse, me félicite : ai je été malade ! non. Oh, nous allons voir jouer, s'écrie un étourdi, ce n'est que misere pendant l'absence de M. le Marquis : j'avance, l'on fait place, l'on se range : cent louis à chaque coup, ou je me retire ; ils sont sur la table ; les yeux s'ouvrent à ce doux aspect, un murmure

agréable se fait entendre : masse, à cent louis, s'écrie un Commis d'un air gai & ouvert : que de poches fouillées, que de comptes secrets, & de desseins formés par amitié, pour me ruiner ! Ai-je perdu ! quel plaisir ! tout le monde fait ses affaires ; & gâte les miennes. Autres cent louis, ils sont bientôt payés ; encore perdus ! la joie redouble. Va deux cents louis, trois cents même.... Trois cents ! juste Ciel ! mais c'est un charme, s'écrie un petit carotier, qui pour son misérable écu remplit les oreilles à tout le monde : perdus ! toujours perdus ! ouf.

Toute la soirée se passe ainsi : enfin coulé à fond. Je commence à réfléchir sur mes sottises ; le battement de cœur me prend : tout le monde nage dans la joie ; vous entendez un murmure de satisfaction, un bruit éclatant d'especes. Pour cela, me dit d'un air d'amitié un impertinent qui s'est enrichi de mes dépouilles, vous avez joué avec un guignon bien marqué. Bon, vous ne connoissez pas Monsieur, s'écrie un autre, vous le verrez encore perdre dix mille livres sans souffler. J'enrage. Cependant, avec tous ces propos, personne ne vient me

dire, voyant que je ne parle point de revanche, & que je n'ai plus d'argent, voilà cent louis pour vous remettre. Moi qui en ai prêté plus de vingt fois en pareil cas ! je me retire, faisant de tristes réflexions. Je me retire ; je suis à sec, ne craignez pas qu'on me reconduise; on voit bien que je n'ai rien à craindre des voleurs. Je retourne chez moi, désespéré. Mon carrosse, pour comble d'infortune, ne se trouve pas; un malheureux Fiacre se présente; je m'y jette; pas un sol pour le payer, en arrivant; réduit à emprunter trente sols à mes gens. Je me saisis, en entrant chez moi, de ma vaisselle, de mes bijoux, de mes habits, je pars pour les vendre. Comble d'humiliation ! on me les retient ; l'heure indue me fait soupçonner; il faut un répondant, sans quoi point d'especes : j'ai recours, comme un sot, à l'homme à la cousine ; il me fait, avant que je lui parle, mille offres de services ; & moi de lui raconter sottement ce qui vient de m'arriver, & de lui apprendre que, quoique très-connu, j'ai besoin de sa caution. Fort volontiers, me dit-il, d'un air rêveur, allons chez le marchand. Je perds

moitié sur mes effets : je retourne au jeu ; un cri de joie retentit, à ma vue ; on se doute bien que je vais prendre ma revanche : l'on compte sur mon malheur, & l'on a raison. Coulé une seconde fois à fond, je me retourne vers celui à qui j'ai prêté cent louis, j'en demande seulement cinquante, il en tire vingt sans me répondre, quoique j'aie vu qu'à la premiere séance il s'est enrichi comme les autres. Je perds encore cet argent. Je cherche mon homme pour lui en demander encore ; il a disparu. Je perds cette qualité de beau joueur dont on m'a tant félicité. Je tonne, je tempête, je parle seul : le jour succéde à cette nuit affreuse ; je cours chez ma future, on est déja prévenu. A peine les domestiques me regardent-ils ; je viens trop matin, c'est manquer aux Dames. L'on me signifie, le lendemain, que mon mariage est rompu : j'y retourne ; je vole pour raccommoder les choses ; la porte m'est fermée ; l'on est parti pour la campagne. O siecle ! ô mœurs ! . . . En prononçant ces mots, je donnai un coup de pied à la table, & je la renversai en contrefaisant le désespéré.

Mon radoteur, qui avoit prêté une oreille attentive à mon étonnant discours, se tourna tout d'un coup vers moi : est-il possible, s'écria-t-il en m'examinant, qu'un homme qui rouloit carrosse il y a vingt-quatre heures, se trouve maintenant dans l'état où je vous vois ! ô fortune, voilà bien de tes tours !... Allons, Monsieur, consolez-vous, continua-t-il, venez boire un coup avec moi; votre physionomie & vos malheurs me préviennent, tout ennemi que je sois du genre-humain: appprochez-vous, vous dis-je, voyant que je n'avançois pas; je pourrois vous prouver que je suis encore plus infortuné que vous, quoique je sois dans un cas bien différent du vôtre. Venez, je veux vous conter mon histoire. Je remerciai mon homme, en me félicitant de l'avoir amené au point où je le desirois. Il étoit si fort changé, depuis un moment, que de brusque, je le trouvois poli. Nous bûmes quelques coups ; il se mit à rêver un moment, ensuite il commença le récit que l'on va lire.

Je suis né à Venise, me dit-il; mon

pere étoit la fameux *Raimond Lulle*, (*) dont les écrits sont encore consultés aujourd'hui, & prouvent autant de génie que de connoissance & d'expérience dans les sciences les plus élevées. A peine sus-je lire, qu'il me fit étudier; il prit soin lui-même de m'instruire, & me découvrit les secrets de la nature. Il trouva un esprit disposé à recevoir ces grandes impressions. Aussi ardent à profiter de ses leçons, qu'il l'étoit à me les rendre sensibles, dix ans se passerent dans la pratique de la plus haute philosophie: mon esprit accoutumé aux difficultés, ne trouvoit plus aucune peine à les vaincre. Il n'en étoit pas de même de mon pere. Sa science, dûe à son propre travail, & à ses seules spéculations, usoit extrêmement son corps par les occupations pénibles de son esprit. Il mourut dans mes bras, en finissant de consommer ce

* Raimond Lulle, élève d'Husail, étoit fils de Jacques Lulle, Apothicaire du troisieme Doge de Venise; & il acquit une grande réputation, pour avoir guéri un Sénateur, de la lépre, qui étoit dans ce tems-là, fort commune à Venise.

grand œuvre : la joie d'avoir trouvé ce tréſor ne contribua pas peu à terminer ſi promptement ſes jours. J'obéis à ſes dernieres volontés ; & après avoir donné au feu les reliques précieuſes d'un ſi auguſte pere, je continuai à perfectionner ſa derniere découverte. Non content d'être parvenu à un point où l'on aſpiroit depuis tant de ſiecles, je réſolus de pouſſer mes connoiſſances plus avant, & de rendre la matiere liquide & permanente. (*)

Je fus trois ans entiers ſans trouver cette fluidité : ma ſanté s'altéra, & je fus obligé, par ma foibleſſe, de diſcontinuer mes études & mes travaux. La triſteſſe qui s'empara de mon ame, m'excita à réfléchir ſur les infirmités du corps humain. Mon eſprit inquiet en fit l'analyſe ; & après un profond examen ſur la création, la qualité, la forme, & l'affinité qu'ont toutes les parties, les unes avec les autres, je tirai cette conjec-

(*) L'on prétend que Philippes-Raimond Lulle, nommé dans l'Italien *Rameţi*, avoit trouvé dans une veine de la terre, de l'or en liqueur, ce qui lui donna l'idée de la fluidité.

ture, que si l'on pouvoit trouver un remede à fixer la nature du sang, l'on ne vieilliroit point; qu'au contraire, l'on pourroit parvenir à l'immortalité, ou du moins, à pousser sa carriere jusqu'à un très-grand nombre d'années. Cette idée prit sur moi tant d'empire, que dès que je me trouvai mieux, je commuai promptement des lingots d'or, en especes que je convertis sur le champ en lettres de change. L'aisance ne contribue pas peu à la pratique des sciences : je voyageai dans toutes les parties de l'Univers habitable ; je cherchai les savans, je parcourus les montagnes les plus désertes, & les plus éloignées ; je comparai la vertu de toutes les simples, & après en avoir recueilli de toutes les especes, je les fis venir, à grand frais, dans mon laboratoire. Je fus dix ans dans cette recherche, & dès que je fus de retour chez moi, je travaillai avec plus d'ardeur que jamais.

Cependant, quoique je ne me communiquasse à personne, la réputation que mon pere s'étoit faite influoit jusques sur moi; les savans & les curieux me venoient voir de toutes parts. Excepté

la connoissance du grand œuvre, que je tenois secrette, je communiquois aisément toutes les autres lumieres que j'avois acquises. Quoique philosophe, le levain de l'amour-propre subsistoit en moi; je ne me serois peut-être pas livré avec autant de confiance au travail, s'il n'y avoit eu personne dans le monde dont l'admiration en dût être la récompense. Je recevois avec politesse ceux qui venoient me voir; je conversois avec eux; & lorsque mon ministère leur étoit utile, ils étoient sûr de trouver des secours efficaces. Les nouvelles connoissances que j'avois acquises dans la médecine, avoient déja outrepassé les bornes ordinaires, & ma réputation augmentoit tous les jours. Il est vrai que je suis le premier qui, à la vue de l'urine, ait deviné les maladies les plus secretes; mais j'ai poussé plus loin cette étude, & vainement on a voulu m'imiter dans ma methode. Je guérissois une maladie sans sortir de mon cabinet, en raréfiant cette urine qu'on me faisoit parvenir, ou en resolvant le sang en d'autres liqueurs, s'il s'agissoit de blessures. Les Médecins, jaloux ordinairement des cu-

res que l'on fait à leur préjudice, ne l'étoient point de moi, parce que je ne donnois du secours à un malade, que lorsqu'ils l'avoient abandonné. Cette conduite leur plût; ils étoient les premiers à me faire valoir; en un mot, on me respectoit si fort, que Princes, Doge, Sénateurs, personne, quelque droit que la qualité ou le rang lui donnât, ne se trouvoit jamais à ma porte qu'aux jours que j'avois indiqués pour recevoir du monde, ce qui étoit plus un délassement pour moi qu'un obstacle à mes travaux.

Dix ans s'étoient écoulés ainsi, sans que rien eût pu altérer la paix de mon ame, lorqu'une nuit, un domestique entra dans mon laboratoire, où je travaillois à la dissolvation d'une pierre (*) d'aimant, que je réduisois en fumée dans une phiole. Je me retournai avec impatience, & lui demandai s'il avoit oublié

(*) La pierre d'aimant, réduite en fumée, a la propriété de ranimer, & de vivifier toutes les parties offensées, ou déclinantes. On assure que le Prêtre-Jean n'a vécu si long-tems, que parce qu'il étoit possesseur de ce secret important.

que j'avois défendu que l'on m'interrompit, la nuit, dans mon *Sarzebi.* (*) Il s'excusa sur ce qu'un Sénateur, accompagné de cavaliers, étoit à ma porte. Je fus surpris & inquiet: j'ordonnai qu'on lui ouvrit le sallon de Diane (appartement destiné à recevoir les visites), & lorsque le domestique fut parti, je levai une trape très-secrete où je tenois cachés les trésors de l'étude; je pris un poison que j'avois composé moi-même, & le cachai derriere mon oreille dans la résolution de m'en servir en cas que je fusse soupçonné de savoir faire le grand œuvre, & que cette créance ne me fit mettre à la torture pour avoir mon secret. J'allai ensuite joindre avec tranquillité le Senateur, & lorsque nous fûmes sur un sopha, il me parla en ces termes.

(**) L'Etat, jaloux du trésor qu'il pos-

(*) Laboratoire dans une cave. On le montre encore aujourd'hui.

(**) La République, craignant de perdre Rametzy, avoit rendu un décret, par lequel il étoit défendu de le troubler dans ses travaux; & ses jours étoient marqués pour soulager ceux qui avoient besoin de ses puissans secrets.

séde en toi, fils du plus habile de tous les hommes, tiendra toujours la main pour que tu jouisses en paix du fruit de tes travaux. Depuis le premier jusqu'au dernier citoyen, tous se sont fait une loi, quelque besoin que l'on ait de ta science profonde, de ne recourir à tes lumieres que les jours que tu as marqués. Mais, ô Rametzi, pardonne à l'amour; c'est lui qui t'interrompt, & qui m'a fait supposer un ordre pour contrevenir à tes usages. Likinda se meurt; je l'adore.... Tu sais tout; & sans connoître, par expérience, les passions, tu es trop habile pour ignorer à quel point le cœur souffre lorsqu'on perd ce qu'on aime. Au nom de cet amour, & de ta propre gloire, rends la vie à Likinda, ou donne-moi la mort.

Le discours du Sénateur m'émut, sans pouvoir en pénétrer la raison. Donnez-moi cette phiole, lui dis-je, lui en voyant une à la main; c'est de l'urine, sans doute de la malade? Il me la remit, & je fis passer ce tendre amant dans le cabinet de mes observations. J'ordonnai à un de mes gens de m'apporter du sang d'un bouc noir, & dès que je l'eus,

je

je le jetai dans un vaſe où j'avois répandu l'urine de Likinda : je couvris le tout d'eſprit de vin, & j'y mis le feu. La flamme volatile s'éteignit; un moment après je voulus la rallumer, mais l'eſprit étoit éteint, & ne pût reprendre. Je changeai de couleur, à cet aſpect. Seigneur, m'écriai-je, la malade n'eſt plus animée par..... Le Sénateur m'interrompit, en ſe laiſſant tomber à la renverſe ſur le ſopha. Il avoit perdu la connoiſſance. Deux gouttes de théſoïs lui rendirent les ſens & la vie, que ma déciſion trop prompte avoit miſe en danger. O Ciel s'écria-t-il en ouvrant les yeux, que ne me laiſſiez vous mourir! Likinda ne vit plus! que n'empêchiez-vous ce malheur, ou que ne me laiſſiez-vous entrer dans le ſein du tombeau!

Pendant qu'il exhaloit ainſi ſa douleur, une eſpèce de fumée qui ſortit du vaſe où étoit l'urine, fixa attentivement mes regards. Je n'étois point accoutumé à ce phénomène; il me donna des doutes; & ſoit envie de les lever, ou l'aſtre fatal qui dominoit, je voulus voir, & juger, par mes yeux, de la perſonne pour

laquelle on venoit me consulter. Partons, Seigneur, m'écriai-je; je ne suis point infaillible; voyons Likinda : l'art semble la condamner, mais si elle n'est point morte, j'espere la sauver. Le Sénateur, à ce discours, reprit ses forces, & se leva vivement; son front devint serein, & annonçoit ses espérances; il sembloit qu'il me regardoit comme une divinité : nous fûmes bientôt à la porte de la malade.

A peine eût-on ouvert, qu'un esclave se prosterna aux pieds du Sénateur : Ah! Seigneur, s'écria-t-il ..... il n'en dit pas davantage. Malheureux, que m'annonces-tu! interrompit avec fureur, l'Italien. Hélas! vous ne m'avez dit que trop vrai, continua-t-il; cet esclave à mes pieds, cette maison déserte..... tout m'annonce que Likinda n'est plus.

En traversant les appartemens, tout le monde nous fuyoit, la douleur étoit peinte sur les visages : nous arrivâmes enfin dans une chambre éclairée de lustres, dont les lumieres brilloient moins que la belle Likinda, toute ensevelie qu'elle étoit dans les ombres du trépas : la pâle mort couvroit son visage, sans lui

dérober aucune de ſes graces : en jetant les yeux ſur elle, je me ſentis pénétré d'un trouble ſecret : le Sénateur, à genoux, arroſoit de pleurs les mains de ſa maîtreſſe : pour moi je pouvois, à peine, me ſoutenir ſur mes jambes ; un tremblement univerſel agitoit tout mon corps. Plongé, juſqu'à ce jour, dans la ſpéculation & dans l'étude, mon imagination ne s'étoit pas encore étendue ſur l'intérêt de la différence des ſexes : O foibleſſe humaine ! tu nous fais ſentir, tôt ou tard, que nous ſommes paîtris de ton ſale limon, & que malgré le ſoin que nous prenons de l'épurer par la philoſophie, il pénétre inévitablement, à travers les voiles de la vertu.

Les ſanglots du Sénateur & ſon déſeſpoir me tirerent enfin de mon extaſe : je rappellai avec force mes eſprits égarés : je prens une bougie, je la porte ſur le charmant cadavre : tous les ſymptomes confirment la terreur qui regne autour de moi. Je me retirois en levant les yeux au Ciel ; une ſecrette puiſſance me rapproche ; je prends un flacon d'or rempli d'une fumée précieuſe, tirée du

mercure boréal, au reverbere d'un miroir ardent; je l'approche du nez de Likinda; l'action ſpirituenſe s'échappe en le débouchant, & pénétre, à l'inſtant, juſqu'au cœur. O puiſſance de la profonde philoſophie! Likinda éternue, ſa létargie ceſſe; on crie miracle: elle ouvre les yeux, le remède la rend enfin à la vie.

Je retire promptement le flacon; un inſtant plus tard, la violence de l'eſprit eût étouffé le cœur: je me ſervis de l'eau théſoïs pour le préſerver de ſa force; j'eus lieu d'être content de l'effet du ſecond élixir, il fit ſortir la fumée par les oreilles, & par les narines; & le ſang parut. Le Sénateur ſurpris de tant de prodiges, avoit les mains croiſées ſur l'eſtomac, la tête penchée vers Likinda, & l'œil fixément attaché ſur moi.

Cependant un eſclave qui avoit été témoin de la réſurrection de Likinda, (c'eſt ainſi qu'on appelloit cette cure) alla l'annoncer à toute la maiſon; bientôt la chambre où nous étions fût remplie de monde: j'étois ſi occupé, & je travaillois après la malade avec un ſi

grand intérêt, qu'à peine entendis-je le murmure général : je lui mis des brasselets de pourpre, après lui avoir frotté le poignet de l'élixir cliſſoïs, je lui en oignis la ſuture, le derriere des oreilles, & pluſieurs autres endroits. L'obligation où j'étois de reſter auſſi long-tems auprès d'elle, me donna lieu de conſidérer la perfection de ſes charmes. Hélas! le moment étoit venu : en travaillant à la guérir, je me rendois bien malade.

Cependant le tumulte qui régnoit dans l'appartement, & qui augmentoit, de plus en plus, me fit retourner vers le Sénateur, en lui diſant que ſi ce bruit continuoit, & qu'on ne laiſſât pas la malade ſeule, je ne répondois pas qu'elle ne retombât dans l'état d'où je l'avois tirée. Vinoncelli, à ces mots, fit un ſigne, & tout le monde ſe retira. Je vous dois la vie, me dit-il, en ſe jettant à mes pieds, que pourrois-je vous offrir, après les tréſors que vous poſſedez! Le bonheur d'achever mon ouvrage, répondis-je ; il eſt ſi grand, de même que le plaiſir de vous avoir obligé, que l'un & l'autre ſont ma récompenſe.

Un vomiſſement violent qui prit à

Likinda, me fit retourner avec empreſſement vers elle ; je reconnus bientôt que l'opium avoit été la cauſe de l'état où je l'avois trouvée. Cette découverte me fit changer de conduite, & redoubler de ſoins. Je ne vous entretiendrai ni de la maniere ni des remèdes dont je me ſervis pour expulſer abſolument le poiſon. (*) Je dirai ſeulement qu'en vingt-quatre heures, la malade fut entierement hors de danger.

Cependant Vinoncelli, ſurpris de l'audace qu'on avoit eue d'attenter ſur des jours auſſi précieux, & craignant de nouvelles entrepriſes, ſe donna tant de mouvemens pour éclaircir ce myſtere, qu'il apprit, enfin, d'où partoit le coup. Likinda, fille du Doge précédent, avoit

(*) L'auteur original traite en termes de Médecine cette matiere. J'ai cru devoir la retrancher. Ce que je dirai pour les curieux, c'eſt qu'il lui mit des braſſelets de pourpre, ſur leſquels il jeta une poudre calcinée. J'ai vu ici, à Paris, chez un fort honnête marchand du fauxbourg St. Antoine, une pierre dans ſon cabinet, qui me paroit de même que celle de l'eſtampe qui eſt dans mon original. Si on avoit le ſecret de la calciner, elle ſeroit propre à bien des uſages.

perdu son pere dans son enfance ; une de ses tantes, femme d'un général de la République, s'étoit chargée de sa premiere éducation. Elle l'élevoit avec autant de soin que sa fille, qui étoit à peu-près du même âge. La beauté de Likinda augmenta tellement avec son âge, & fit tant de bruit, qu'elle fut recherchée de tout ce qu'il y avoit de plus grand ; sa cousine étoit belle, mais ses charmes se trouvoient si inférieurs, & si différemment accueillis, lorsque la fille du Doge paroissoit, qu'insensiblement la jalousie succèda à l'amitié que la fille du général avoit pour elle. Les conquêtes qu'elle faisoit lui échappoient dès que sa cousine paroissoit. Ces désagrémens vivement sentis augmenterent de plus en plus, son animosité : elle devint telle, que Likinda maltraitée, à son occasion, par sa tante, & inspirée par ses amis crut devoir se faire émanciper : elle présenta une requête au sénat, qui, en considération de sa naissance, & du rang qu'avoit eu son pere, lui accorda sa demande, & lui donna pour tuteur un des premiers membres de la République. C'étoit Vinoncelli le pere. Le

fils étoit absent lorsque Likinda entra chez lui ; son cœur étoit prévenu pour la fille du général : mais à peine eut-il vu sa belle cousine, à son retour, qu'il sentit ses premieres ardeurs s'éteindre. Vinoncelli le pere vît, avec plaisir, le goût de son fils pour sa belle pupille ; rien n'étoit plus convenable que cette alliance. Le fils & le pere employerent tout pour la faire desirer à Likinda ; il n'y parvinrent pas tout à fait, mais ils ne trouverent, du moins, aucune opposition en elle. La fille du général voyant le projet, & soupçonnant le consentement, devint furieuse. Le danger qu'avoit couru la cousine étoit la suite de cette jalousie.

Cependant, malgré la force de mes remèdes, l'opium avoit si fort engourdi les organes de Likinda, qu'elle n'avoit pas encore parlé. Vinoncelli en étoit d'une inquiétude extrême. Je le rassurai, & lui promis qu'avant trois jours sa langue se délieroit : la prédiction fut accomplie ; au bout de trois jours elle ouvrit enfin la bouche : quels sons, grands Dieux ! ils acheverent de me séduire. Vinoncelli ne pouvoit ni exprimer, ni contenir sa joye ; il expliqua

à cette belle convaleſcente à qui elle étoit redevable du jour qu'elle revoyoit ; tous ceux qui étoient préſens répétoient mon nom avec tranſport. Pendant ce tems, elle ſe taiſoit, & m'examinoit avec beaucoup d'attention : elle rêva quelque tems, enſuite elle pria tout le monde de ſe retirer, en diſant qu'elle avoit des choſes de conſéquence à me communiquer, en ſécret : elle fut obéie, à l'inſtant.

Je ſais qui vous êtes, me dit-elle, ô le plus aimable des hommes ! votre réputation, votre portrait avoient depuis long-temps prévenu mon cœur ; cent fois j'ai recherché les moyens de vous voir ; mais la loi que vous vous étiez faite de ne point recevoir chez vous de femme, m'avoit retenue juſqu'ici : cependant j'y ſerois parvenue ; car mon deſſein étoit, avant l'accident qui m'eſt arrivé, de me traveſtir en homme, & de ſatisfaire ma curioſité. Que le ciel ſoit à jamais béni ! & que le ſouvenir de mon accident me ſera doux, puiſque je vous vois, & que je lui dois votre préſence. Oui, je vous dois le plaiſir de voir un homme qui m'a ſauvé la vie, de contempler un homme

qu'on admire, & dont le bienfait doit encore augmenter la gloire. Je vous dois davantage ; vous ne savez pas tout ce que je vous dois ; ah ! vous ne pouvez pas le soupçonner. Long-tems avant de vous connoître, mon esprit étoit occupé de vous ; je sentois un intérêt extraordinaire en entendant prononcer votre nom. Je ne cherchois pas à définir ce sentiment : en vous voyant je n'en ai plus besoin.

Jugez de ma surprise & de mon transport en écoutant cette déclaration. J'allois me précipiter à ses genoux ; je m'arrêtai....& Vinoncelli, lui dis-je, qui vous adore, & que vous aimez ! .... Ah ! reprit Likinda, que l'amour que j'ai pour vous est différent ! Depuis un moment que mes yeux sont fixés sur vous, j'en ai plus senti... j'éprouve ce qu'il ne m'inspira jamais pendant un an. Non, je commence d'aujourd'hui à aimer, & mon cœur ne pouvoit aimer qu'un grand homme.

Sa passion lui faisoit élever la voix, à un tel point, que je voulus l'interrompre plusieurs fois, dans la crainte qu'elle ne fût écoutée ..... Qu'ai-je entendu, s'écria Vinoncelli, qui survint dans ce mo-

ment! Eſt-ce Likinda qui parle? C'eſt donc là, ingrate, le prix de l'amour le plus tendre! Vous ne m'aimez pas, & vous revenez des portes du trépas pour me l'apprendre .....

Vinoncelli étoit violent; la fureur s'empara de ſon ame : l'eſpérance la ſuſpendit, à la vérité, quelques momens : il ſe jetta aux genoux de Likinda, il pleura, il gémit. Rien ne put l'ébranler. Ses regards, ſes diſcours mirent le comble à ſa phrénéſie, qui ſe tourna contre lui-même. Il tira un poignard, & s'en frappa. Un ruiſſeau de ſang inonda la chambre. Likinda pouſſe des cris terribles. Les gens de Vinoncelli accourent. On me voit interdit, troublé, on me ſoupçonne du meurtre, on m'arrête, je ſuis conduit en priſon .....

Rametzi en étoit là de ſon hiſtoire, lorſque je le vis changer de couleur. Qu'avez-vous, lui dis-je, vous trouvez-vous mal? Sortons, répondit-il; vous voyez cet Abbé qui entre, je le reconnois, & j'ai des raiſons pour l'éviter. En diſant ces mots, nous nous levâmes; je voulus payer, mais il me retint : il appella vingt fois maraud le garçon cabaretier;

se plaignit au maître du vin frelaté, des verres mal rincés, des napes, du pain, apostropha une chandelle qui ressembloit, dit-il, à celle d'un mort. Ces emportemens me faisoient tomber des nues, après l'histoire qu'il venoit de me raconter avec le meilleur sens du monde : cette scene continua, en grondant contre la monnoie qu'on lui rendoit. Si tout ce bruit m'étonnoit, je fus bien plus surpris, lorsqu'après avoir compté & recompté la monnoie, toujours en grondant, en murmurant : tiens, dit-il au garçon, garde toute cette mitraille, je te la donne pour boire ; sers mieux ton monde une autre fois.

Nous laissâmes dans l'extase ce garçon, qui ne s'attendoit pas à une pareille générosité ; & je suivis Rametzi : je m'imaginois que l'entretien alloit être continué, mais l'Italien avoit bien d'autres choses à faire : il se remit à pester de nouveau contre tous les passans : le desir que j'avois de savoir la suite de ses aventures, me fit patienter : nous traversâmes vingt rues différentes ; un cul de sac borna cette longue route. Rametzi s'arrêta à une petite porte qu'il ouvrit ; un che-

min étroit & fort obscur nous conduisit à un escalier au haut duquel nous entrâmes dans un sallon boisé & éclairé d'un lustre ; de là nous passâmes dans un appartement richement meublé ; ensuite dans une autre où les tableaux, les glaces, les ornemens brilloient de toutes parts : l'Italien ne s'y arreta que le tems qu'il fallut pour jetter les yeux sur une pendule : bon, dit-il, il est dix heures ; tout est prêt. Il entra, de là, dans un coridor, au bout duquel étoit une porte qu'il ouvrit, & nous entrâmes dans une salle à manger boisée, dont les meubles étoient simples : il y avoit bon feu ; la table étoit mise, sur laquelle plusieurs chaufretes d'argent, à brique, portoient des plats couverts ; un fauteuil devant la cheminée présentoit une robe de chambre fort belle, & toutes les choses nécessaires pour se mettre à son aise. — Prenez une chaise, me dit-il, pendant que je considérois toutes ces choses : vous voilà bien étonné ! — J'obéis, en gardant un silence que ma surprise rendoit profond. Rametzi se déshabilla, & lorsque sa toilette fut faite, voyons, dit-il, si nous souperons. La table fut approchée

du feu, & les plats découverts. Une soupe exquise parut avec un ragoût de deux perdraux & une salade. Voilà de quoi vivre, continua-t-il, en me servant du potage: allons, point de timidité, vous me verrez ici tout autre que dans la rue. En achevant ces mots, il se renversa dans son fauteuil, & se mit à rire de toutes ses forces. Sa figure, dans ce moment, me parut si extraordinaire, que je l'imitai dans ses éclats de rire sans pouvoir m'en empêcher. Il reprit ensuite son sérieux, mangea de très-bon appétit, parla peu, mais sensément, me servit souvent à boire, & ne s'oublia pas. Pour du dessert, il me dit qu'il n'en mangeoit jamais, & que c'étoit une sottise de mettre des choses crues sur l'estomac, lorsqu'il avoit reçu de bons alimens. Il me donna à la place une tranche de pain rôtie, que je fis tremper dans un vin délicieux. Pour ceci, s'écria-t-il, c'est un digestif fait de ma main, & dont l'usage, après le repas, prévient la vieillesse & les maladies. En effet, cette liqueur étoit exquise, & je n'en eus pas plutôt pris, que mon cœur en étoit fortifié & réjoui.

A présent que nous avons soupé, me

dit Rametzi, sortons d'ici. Il tira un cordon qui pendoit à côté de la cheminée, & marcha avec précipitation. Je ne le suivois pas assez vîte, à son gré : mon Dieu, dépêchons-nous, s'écria-t-il. Lorsque j'eus passé la porte, il la ferma à double tour.

Nous reprîmes le corridor dont j'ai parlé, & nous rentrâmes dans un appartement par où nous avions passé. Il me montra une chambre : voilà un lit dans lequel vous coucherez, me dit-il ; dans cette armoire vous trouverez du linge, une robe de chambre, & tout ce qu'il vous faut pour vous mettre à votre aise : vous avez du feu ; bon soir : nous verrons demain à autre chose.

Au point du jour, Rametzi fit un tel bruit en toussant, & crachant dans la chambre voisine, qu'il me réveilla en sursaut. Est-il jour, me dit-il, en ouvrant une porte ? bon ! levez-vous, nous allons prendre du thé, non de celui qu'on appelle vulgairement de ce nom, mais d'un assemblage de simples où le serkis domine, breuvage délicieux pour la santé. Nous passâmes, comme la veille, par le corridor ; la pendule fut encore con-

ſultée ; & la porte du ſallon étant ouverte, nous trouvâmes à la place du couvert qu'on avoit ôté, une table & des taſſes, avec tout ce qui eſt néceſſaire pour ce genre de déjeûnés. Je crus pendant un inſtant que cet homme avoit un eſprit familier qui le ſervoit ; mais il ne me laiſſa pas long-tems dans ce doute. Croyez-vous, me dit-il, que ma methode ſoit mauvaiſe, & comptez-vous pour rien d'être ſervi, ſans avoir le chagrin de voir l'ennuyeuſe figure des valets, preſque toujours mécontens de leur ſort, & couvant dans leur imagination, le deſſein de vous voler, ou de vous trahir. Je ne manque point de gens pour me ſervir ; je vous expliquerai ce myſtere ; mais avant tout prenons du thé ; nous acheverons enſuite mon hiſtoire ; nous déjeûnerons après, & puis chacun ira à ſes affaires. Il me verſa d'une liqueur effectivement parfaite : au lieu de ſucre il ſe ſervit d'un ſirop, dont le goût & l'odeur prévenoient agréablement : je ne me raſſaſiois point de ce charmant breuvage. Lorſque le thé fut pris, Rametzi mit les deux coudes ſur la table, m'engagea à en faire autant ; & continua en

ces termes le récit de ſes aventures.

Je me trouvai, dit-il, extrêmement étonné, lorſqu'on me deſcendit dans une eſpece de cachot. Je demandai à parler au Capitaine du fort; il ſe donna la peine de deſcendre; & je ne me fus pas plutôt nommé qu'il me tendit les bras. Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, c'eſt vous! Ce tréſor, ce grand homme dont il eſt tant parlé! Je réponds de votre innocence & de votre liberté; vous n'êtes pas né pour faire des crimes, & pour croupir dans une priſon. Il ſortit ſans me donner le tems de répondre; revint peu de tems après, en me diſant: je l'avois bien prévu; les choſes ſont bien changées. Nous entrâmes enſuite dans une gondole. Je ne fus pas peu ſurpris, lorſque je fus introduit dans un palais, de me trouver dans la chambre de Vinoncelli. C'étoit lui qui, en revenant de ſa faibleſſe, m'avoit rendu juſtice. Il m'envoyoit chercher préciſément dans le moment que le Capitaine ſortoit pour aller ſolliciter mon élargiſſement. Ses bleſſures étoient telles, que, ſans mon ſecours, il étoit impoſſible de le ſauver. Sa paſſion refroidie par la perte de ſon ſang, lui avoit fait deſirer

de prolonger ſes jours; dès qu'il me vit, il me demanda pardon d'une voix mourante, de l'affront que j'avois reçu. Le plaiſir de me revoir libre, me fit recevoir ſon excuſe avec une ſorte de ſenſibilité. Ses bleſſures étoient mortelles; mais de quoi la ſcience profonde n'eſt-elle pas capable? Je fis paſſer de la précieuſe fumée dont j'ai parlé dans la plaie eſſentielle; elle arrêta ſur le champ le ſang qui couloit d'une artere, & qui auroit bientôt étouffé le cœur. Dès que je fus certain de l'effet par des ſymptomes à moi ſeul connus, je remis le bleſſé dans les mains du Chirurgien, l'aſſurant qu'il étoit hors d'affaire. Cet homme remit l'appareil, en branlant la tête; mais le lendemain il eut lieu de condamner ſon incrédulité; il jeta un cri d'étonnement en viſitant la plaie, qui ſe trouva à moitié guérie; & s'écria, où que j'étois un homme ſurnaturel, ou que j'avois fait un pacte avec le diable. Cet homme médiocre & méchant, jaloux de mon art, ſans avoir à ſe plaindre de moi en aucune façon, alla déclarer ſes ſoupçons au ſaint Office; & comme je retournois dans ma maiſon, après avoir eu l'entretien le plus

vif avec la belle Likinda, je fus arrêté, & conduit à l'Inquisition.

Pour lors je me crus perdu, & je fus tenté d'avaler le poison dont j'étois muni ; mais je crus devoir attendre les derniers événemens. L'on m'interrogea le lendemain, & l'on m'ordonna de m'accuser moi-même. Ma réponse fut que j'ignorois la cause de ma détention. L'on me ramena dans ma chambre, sans me donner aucune espérance. Je fus surpris d'un traitement aussi singulier : j'ignorois que pour sortir de ce séjour horrible il falloit s'avouer coupable, ou prendre la résolution de rester jusqu'à l'examen général, lequel n'arrive qu'une fois l'an. J'y serois resté jusqu'à cette époque encore éloignée : mais j'avois un puissant protecteur, c'étoit l'amour. Il me tira d'affaire sous les traits de Likinda. Il y avoit cependant deux mois que j'étois détenu. Ma patience étoit presque usée ; & l'espoir seul de revoir un objet adoré empêchoit les plus violentes résolutions, lorsqu'on vint m'avertir de descendre. Je le fis avec joie ; l'espérance nous suit toujours dans les peines. L'on me fit passer dans une salle où m'atten-

doit un jeune homme très-bien mis. O Ciel, m'écriai-je, en reculant deux pas, quel prodige ! En croirai-je mes yeux ! c'eſt Likinda. Ange de lumiere, m'écriai-je, vous venez éclairer mes ténébres. Parlez bas, me dit cette charmante perſonne, en me tendant la main, on peut nous entendre. Je n'ai que le tems de vous dire deux mots. Sans le crédit de Vinoncelli, je n'aurois pu parvenir à vous voir; il m'adore toujours; & vous devez à ſa reconnoiſſance & à l'empire que j'ai ſur lui le bonheur que j'ai de vous apporter des conſolations. L'on vous accuſe ici de ſortilége, demandez à parler à l'Inquiſiteur; avouez-vous coupable, & laiſſez-moi faire le reſte. Avant trois mois vous ſerez libre. Trois mois ! interrompis-je, belle Likinda, ſans vous voir! Ah ! je mourrois de cette longue abſence : ſi vous m'aimez avec autant d'ardeur que vous m'en avez flatté, vous devez partager ce que je ſouffre; j'ai des moyens plus prompts pour me procurer la liberté : dès le premier jour je m'en ſerois ſervi ſi j'avois eu ſur moi les choſes néceſſaires. Obtenez de me revoir, ou la permiſſion de m'envoyer

une bible, cela ne sera point suspect; vous mettrez entre la couverture six feuilles d'une simple, nommée zirzama, & trois d'izari : avec cela je vous promets que la nuit suivante je serai à vos genoux : vous me connoissez ; & ma parole doit vous tranquilliser. Likinda avoit trop bien éprouvé mon profond savoir pour n'en pas tout attendre : elle m'envoya le lendemain ce que j'avois demandé : je tirai du tout une eau sublime, & dès que la nuit fut venue, je profitai du silence. Ayant touché de cette eau les verroux, ils se briserent sans bruit; & par ce moyen je devins libre : je me rendis ensuite au palais de Vinoncelli : Likinda m'y attendoit secrettement. Quoiqu'elle fut prévenue, elle n'en marqua pas moins de surprise à mon abord. J'ai dit qu'elle étoit vive ; elle me donna mille marques de sa joie, m'assura que son dessein étoit de me suivre jusqu'au bout de la terre ; qu'elle me devoit la vie, & qu'il étoit naturel qu'elle me fut consacrée. Vinoncelli, ajouta-t-elle, m'aime plus que jamais, que sais-je si la passion ne le portera pas aux dernieres extrémités ! je tremble pour vos jours, & dois les mettre à couvert.

L'attention que je faiſois à l'hiſtoire de Rametzi, avoit attaché mes regards ſi fixement ſur les ſiens, qu'il s'imagina ſans doute, que je cherchois dans ſa figure les traits qui avoient pu charmer Likinda. Je ſuis perſuadé, me dit-il, que les vivacités que je vous dépeins de cette charmante perſonne vous ſurprennent en voyant ma figure; & qu'il vous paroît incroyable que j'aie pu allumer des feux auſſi ardens dans le cœur d'un objet fait pour obtenir l'hommage de l'Univers! Mais outre la prévention, le goût, le caprice, qui parloient peut-être en ma faveur, ma figure étoit autrefois des plus aimables; vous ſaurez, dans un moment, ce qui a produit le changement qui me rend ſi différent de moi-même.

Après que l'amour ſe fut expliqué, nous laiſſâmes parler la raiſon, je dis la raiſon des amans. Il falloit faire un plan. Nous réſolûmes, pour échapper aux recherches que l'on feroit, le lendemain, de moi, dans le ſéjour de l'Inquiſition, de prendre la fuite, & de partir ſur le champ. Nous nous donnâmes la foi, pendant qu'un homme de confiance étoit allé s'aſſurer d'un

vaiſſeau qui mit à la voile au point du jour : il revint bientôt nous apprendre que le hazard nous favoriſoit; un brigantin devoit partir deux heures après. Likinda ſe chargea de ſes bijoux. Nous fûmes reçus du Capitaine avec beaucoup d'honnêteté. A peine eut-il vu Likinda, qu'il ne voulut pas ſouffrir qu'elle occupât d'autre chambre que la ſienne. Nous nous étions donnés pour frere & ſœur; & en cette conſidération, j'occupai la chambre la plus prochaine de celle du Capitaine.

Pendant quinze jours de notre navigation nous menâmes la vie la plus douce. Likinda m'aimoit tendrement, & m'en donnoit les plus doux témoignages. Les occaſions de nous entretenir étoient rares; j'en gémiſſois; mais l'eſpérance de débarquer bientôt ſervoit à modérer mon impatience; hélas! une tempête qui nous rejetta en pleine mer, occaſionna bien des changemens. Likinda, qui devoit connoître l'inconſtance de cet élément, fut d'une frayeur extrême dans le danger; le Capitaine étoit reſté dans ſa chambre pendant les manœuvres, & tâchoit de la raſſurer, ſous

prétexte de sa jeunesse & de mon habileté ; car il m'avoit prié de prendre en main le gouvernement du navire. Ses desseins secrets se manifestoient pendant que j'étois éloigné.

Le tems s'étant cependant bientôt remis, & le vent ayant changé, nous ramenâmes les voiles ; & nous reprîmes notre route. Je m'étois apperçu que les occasions qui me procuroient quelquefois le plaisir d'entretenir ma chere Likinda, ne se renouvelloient plus. Mon inquiétude étoit extrême. Je cherchai ses regards ; je ne les trouvois plus si tendres, & si exacts à répondre aux miens : que dis-je ! Je les avois surpris souvent arrêtés sur le Capitaine. Il étoit beau, bien fait, & d'une jolie figure. Etre Italien, n'avoir jamais aimé ; & aimer comme je faisois, n'en étoit-ce pas assez pour être jaloux ? Autrefois nous demeurions à table assez avant dans la nuit ; maintenant chacun se retiroit d'assez bonne heure, sous prétexte de fatigue. Toutes ces choses s'offrirent à la fois à mon esprit, & je résolus de m'en éclaircir, à quelque prix que ce fut.

J'ai déja dit que ma chambre étoit voisins

voisine de celle de Likinda : une cloison nous séparoit ; mais elle étoit si exactement jointe, que les yeux n'y trouvoient passage par aucun jour. Il n'étoit pas plus facile d'entendre, à cause du roulis du vaisseau. Mais de quoi l'amour & la jalousie ne sont-ils pas capables! Je trouvai un prétexte pour entrer dans le magasin du Charpentier ; je me saisis adroitement d'une de ses tarrieres ; & ayant pris un moment favorable, je perçai la cloison. Il sembloit que tout contribuât au succès de mon dessein ! Le trou que j'avois fait se trouvoit placé de façon que je pouvois voir tout ce qui se passoit dans la chambre de Likinda. Satisfait de cettte invention, j'attendis avec une impatience extrême l'heure où chacun devoit se retirer ; je feignis même un mal de tête, à table, afin d'en pouvoir sortir décemment.

Dès que je fus entré dans ma chambre, j'éteignis les lumieres, pour que l'on me crut couché. Je courus au troufatal ; le cœur me battoit : je m'y tins plus d'une heure avec une patience que ma seule jalousie pouvoit me rendre supportable.

Enfin le moment si désiré arriva: je vis entrer Likinda, un flambeau à la main. Elle étoit seule, & se mit dans son deshabillé. Qu'elle étoit belle! O fortune ennemie, pourquoi m'as-tu privé de tant de charmes!

Cependant je fus étonné que le Capitaine ne l'eût pas accompagnée; (car un jaloux souhaite que ses soupçons s'établissent sur des preuves.) Je me reprochois déja mon injustice; mais je ne restai pas long-tems dans cette situation d'esprit. Après être restée assez long-tems à sa toilette, & s'être mise avec un art dont sa beauté n'avoit pas besoin, elle tira quelque chose de sa poche, approcha la bougie, à la lumiere de laquelle je reconnus une boîte à portrait: elle l'examina avec complaisance, &, si je ne me trompe, elle la porta à sa bouche. Que ne souffris-je point! Que n'étois-je derriere celui à qui ressembloit cette miniature! C'est le portrait du Capitaine, me disois-je; mais un moment de réflexion me fit prendre encore le parti de mon ingrate. Je me ressouvins qu'elle m'avoit dit, au commencement de notre passion, qu'elle avoit mon portrait: je blâmai mes

soupçons ; cette idée les fit disparoître, je crus que j'étois le seul aimé, & je m'applaudis de le croire. Likinda se coucha, éteignit sa lumiere : ce dernier témoignage de sa vertu me fit remettre dans mon lit, avec une consolation d'autant plus douce, que je m'attendois à une plus noire trahison.

Le jour suivant, je me levai avec une satisfaction peinte sur le visage : tout le monde crut que la migraine que j'avois feinte, à laquelle on attribuoit une mauvaise humeur dont je n'avois pas été le maître, étoit entiérement passée. L'on m'en félicita, & Likinda fut une des plus empressées à m'en témoigner sa joie. Mon esprit, tranquille sur son compte, ne vit plus avec les mêmes yeux ses actions ; & quoique le même jour elle parlât plusieurs fois au Capitaine, je n'en fus point ému. Les préjugés justifient ou condamnent. Je me couchai, ce jour là, à mon ordinaire ; ma gaité surprenante fit penser que le vin m'étoit monté à la tête. Dès que je fus retiré, je me jettai dans mon lit, sans songer à observer Likinda, pour me punir de l'avoir observée la veille. Mais hélas! cette bonne résolu-

tion s'évanouit bientôt. Sous prétexte du plaisir de voir coucher la belle Likinda, je me relevai, & j'allai au trou fatal. O ciel! que vois-je! le Capitaine près d'elle, à sa toilette; ils se parlent avec vivacité; le Capitaine se leve, & semble lui faire des protestations d'amour. Ah! c'en est trop; je me retire outré; ma jalousie suppose tout. Il est, me dis-je, mille façons de punir les coupables.... Un moment après je retourne au trou; je veux plus, pour nourrir ma fureur.... hélas! je ne les vois plus; où sont-ils! L'amour les couvre peut-être de son aile!.... Le Capitaine est-il sorti!.... Il faut que je sois plus certain de mon sort. Je me leve furieux; je m'habille; je cours à la porte, & je prête l'oreille. Qu'entens-je, grand Dieu! je ne puis douter de mon malheur; le Capitaine est avec elle; je ne puis imaginer, à cette heure indue, d'autre relation que celle d'un criminel mystere: la fureur me transporte; tout doit périr. Vaine philosophie, puisqu'elle ne peut s'opposer à nos égaremens.... rien ne me touche que la vengeance; je cherche les poudres, elles sont enfermées sous la clef; tout dort: rien ne s'oppose à mes desseins

terribles : les forces me manquent ; je ne puis briſer la porte ; dans mon tranſport, j'y mets le feu. Bientôt le vaiſſeau va ſauter ; je veux goûter le plaiſir de l'apprendre aux coupables. Il faut qu'ils ſachent d'où le coup part, & que leurs crimes ſont connus. Je frappe avec violence ; on ne me répond point ; ce ſilence acheve de me perſuader : je feins, pour les ſurprendre. Ouvrez, m'écriai-je, Likinda, le feu eſt au vaiſſeau ; que je vous ſauve, les poudres vont le faire ſauter. A ce mot effrayant, la porte s'ouvre, le Capitaine paroît le premier ; un coup de poignard le renverſe. Ah ! mon frere, s'écrie Likinda !.... Son frere, ô Dieux ! qu'entens-je !... Nous ſautons.

Cette hiſtoire occupe encore bien des pages. Pour abréger, nous dirons que, malgré le terrible accident qui menace les jours des deux Amans, aucun ne périt ; mais ils ſont ſéparés. Une ſuite d'incidens les conduit à Paris, où ils retrouvent, par les ſoins de Bigand, le Capitaine, objet de la jalouſie de Rametzi. (C'étoit le frere de Likinda.) *Des imprudences de jeuneſſe l'avoient éloigné du ſein de ſa famille,*

très-mécontente de lui. Il avoit pris successivement le parti de monter un vaisseau. Il avoit également déplu à la République ; & il taisoit son nom. Un mot lui avoit fait reconnoître sa sœur, à qui seule il avoit cru devoir se découvrir. Et voilà le sujet de ces entretiens funestes qui avoient fait le désespoir du jaloux Rametzi.

Bigand & lui se lient de la plus tendre amitié. L'hymen couronne les feux des deux Amans. Ils retournent avec leur ami en Italie. Le Philosophe continue à s'enrichir par son art, & partage ses richesses avec celui qui lui a plus donné, en lui faisant retrouver sa maîtresse. Likinda meurt la premiere.

QUATRIEME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

LE CONTE DE LA RAMÉE,

Conte comme il n'y en a point, & qui ne finira jamais. (*a*).

Préface.

Si ben donc, Meſſieurs, que j'va vous conter le Conte de la Ramée. Il y a ben cent ans qu'on le raconte & qu'chacun le r'tourne à ſa guiſe. Les uns le font durer trois jours ; & d'autres, trois ſemaines. C'eſt comme une épée de Charlemagne, longue & platte. Mais c'eſt que vous voyez bien qu'un cama-

(*a*) Le Conte de la Ramée eſt très-ancien. Il diſſipe les ennuis du ſoldat dans les cazernes, & dans les priſons. Il varie dans les faits & le ſtyle ſelon l'écouteur qui ſe charge de le répéter. C'eſt un canevas de théatre, une ſelle à tous chevaux. On peut aſſurer que le trait qui

rade qui sort de prison, le quinzieme jour, faut qu'y s'en aille sans savoir la fin. Et puis tous ces historiens là sont des Olibrius, qui vous fabriquent des hommes à leur moule, sans savoir si c'est vrai, tout ce qu'y vous disent. Y leur sembe qu'i faut parler de la Ramée, Grenadier de Champagne, comme d'un Prince dont auquel on ne risque rien de vanter toujours. I vous lui mettent l'épée à la main, qu'ça doit lui fatiguer l'poignet furieusement ; & qu'on diroit qu'la Ramée n'a jamais fait autre chose d'aussi meilleur. Et puis c'que vous dit l'un n'est pas c'que vous dit l'autre, & puis vous n'savez plus qu'en croire. Ecoutez, Messieurs, tout ça n'est rien que d'l'esprit. C'est moi qui vous

---

fait la matiere de cette partie du Conte de la Ramée, est tout-à-fait dans la vérité ; & qu'un Milicien imorporé depuis dans Champagne, a fait la même chose, il y a huit ou neuf ans. Cet extrait n'est pas non plus de la main d'aucun de nous. Un hazard nous l'a fait réellement entendre, de la bouche de deux soldats, qui s'exprimoient dans le style qu'on a tâché d'imiter, & qui, ne pouvant dormir dans une auberge, racontoient plusieurs histoires, qu'une

le dis, & pire encore : c'eſt que de braves ſoldats comme nous voici tous, ne ſont pas faits pour faire les Académiſtes ; vû qu'il faut qu'tout ſoit dans la bonne vérité. Quand la Ramée aura eu peur je l'dirai, & quand il aura eu tort, tout d'même : parce qu'enfin c'étoit un homme ; & celui qui n'a jamais fait faute n'eſt pas encore au monde.

Il y avoit autrefois un Achille ... du Diable ſi j'me ſouviens de ſon Régiment. Mais la fin d'ça, c'étoit un bon garçon, fort comme un Gibraltar ; &, falloit l'voir quand y brûloit la mouſtache d'un ennemi. Je n'ſais pas s'il étoit Grenadier. J'crois pourtant qu'il étoit Capitaine ; & c'eſt ben aiſé quand on eſt Capitaine, de faire des merveilles. Il y a un Conte ſur ſon hiſtoire ; & le dit Conte a été fait par un vivant d'eſprit qui s'appelloit Iliade d'Homere.

cloiſon favorable nous a mis à même de dérober. Ils ont jugé à propos d'ajouter ce trait, à la *gloire de la Ramée*. Il ſeroit plus doux de ſavoir les véritables noms des héros, qui ont contribué à la naiſſance de ce héros imaginaire.

Eh ben, Meſſieurs, on ne voit pas ſi c'eſt vrai : c'eſt une choſe qui déſole quand y faut douter des belles choſes.

Je n'vous parlerai pas d'un Alexandre, dont on a fait un Conte, parce que j'ſuis ben aſſuré qu'il étoit Roi, & que par conſéquent tout c'qu'il a fait n'eſt pas à comparer aux actions de la Ramée qu'étoit le plus fameux Grenadier de la terre qu'on ait jamais vû.

J'ai entendu parler d'un nommé Céſar, dont y a un Conte auſſi, ben véritable. Mais ça n'vient pas à l'eſtomach de mon la Ramée, vû que Céſar étoit un chien qu'a fait de vilaines infidélités au beau ſeſque ; & puis, c'n'eſt pas tout : il auroit brouillé Dieu le Pere avec Dieu le Fils, & ça pour faire de ſon quant à ſoi dans ſon pays, au lieu de vivre en bonne égalité avec tout le monde. Point d'ça Lizette.

Après ceux-là j'en connois un ben meilleur, qui s'appelloit Roland. Celui-ci, c'eſt vrai, j'en ai lu l'Conte, & j'crois ben qu'il étoit du Régiment d'Anjou, là où c'qu'on dit : voici les ennemis qui viennent, & moi j'men rime, doutez-vous en. Si Roland n'a pas valu la

Ramée, c'eſt qu apparemment ça n'devoit pas être. Pas moins c'étoit un fier militaire que Roland.

I'faut ſavoir, Meſſieurs, que je n'peux pas tout raconter c'ſoir. Il y a les Contes de la Ramée enfant, de la Ramée ſoldat, de la Ramée déſerteur, de la Ramée contrebandier, de la Ramée Prince des aventures, de la Ramée, &c. Je n'vous dirai pour le moment que le Conte de la Ramée en ſémeſtre dans ſon Village. Vous allez voir qu'il avoit auſſi bon cœur que bonne épée. Au bout du compte i'n'faut pas s'battre tous les jours; i'n'y auroit plus de plaiſir. Allons, qui eſt-ce qui m'envoye une priſe de tabac. Un orateur ne parle pas pour rien : & ce qu'on vend plus cher dans le monde, c'eſt les paroles. Silence;

Voici la Ramée qui marche, marche, & qui s'en va, ſon épée en cordon bleu, ſon havreſac au dos, la corne de ſon chapeau derriere, & ſous le nez, ſes deux mouſtaches pendantes en demi-lune, & noires, que c'étoit ſuperbe. Le voici qui n'fait ni s'i'pleut, ni s'i vente. Il a le cœur au milieu de la gorge, ſi ben qu'i n'ſauroit l'avaler, tant il eſt triſte

d'avoir quitté ses bons camrades. I'voudroit qu'sa parole l'aye étouffé quand il a demandé son semestre. I'n'à pas seulement l'esprit d'penser si c'est lui qu'est la Ramée, le grand Grenadier du Régiment d'Champagne.

Vous autres, qu'êtes ben dans la parole aussi retors que des Académistes, vous comprenez ben que c'n'est pas à cause de cinq pieds dix pouces, que j'appelle la Ramée grand. C'est à cause qu'il avoit plus de six pieds de cœur & d'honneur, par dessus toute la terre, & même le firmament. Ca n'peut pas s'digerer d'voir qu'il est là tout seul au milieu d'une route, abandonné de ses camrades, comme un chien sans maître; & en voyant qu'il étoit comme ça, il a dit : faut boire un coup pour voir comme ça tournera.

Du Diable s'il a pu avaler seulement sa demie pinte. Le voilà véritablement comme il étoit, assis sur un banc, dans un bouchon de Village, son havresac à côté de lui, son coude appuyé sur sa main; c'est à dire, que c'n'est pas son coude, mais sa tête qu'étoit appuyée sur sa main, ou s'qu'étoit son coude sur la table.

I'n'boit ni n'mange, quoiqu'i n'payera pas moins. I'n'peut pas jurer, & c'eſt-là c'qui lui fait plus de peine. C'étoit comme une femme qui n'pourroit pas pleurer, & vous comprenez qu'ça lui fait un mal de chien : c'eſt pas pour dire, mais pour un honnête homme, y a de quoi enrager de s'trouver triſte comme un gueux. Il comptoit bientôt revoir ſon pere, ſa maîtreſſe, & puis le pere de ſa maîtreſſe qu'étoit un vieux pere la Brûlure, qu'avoit été ſoldat dans Champagne, & joli garçon, s'il en fut : de tout ça la Ramée ſavoit ben qu'il étoit aimé : & pourtant ça n'étoit pas capabe aſſez. De bons camarades valent mieux que les meilleurs parens.

Ce fut ben autre choſe quand il arriva dans ſon Village. Pour l'ordinaire on rencontre toujours quelqu'un dans les environs. La Ramée ne rencontra pas plus qu'en pays déſert : il vit toutes les portes fermées, quoiqu'il fit le plus beau tems du monde ; ni filles, ni enfans, ni joie, devant les portes : c'étoit comme un cimetiere. Eh, mais, mon Dieu, qu'eſt-ce que ça veut dire ?

I'paſſa pardevant la maiſon de ſa

maîtreſſe où c'qu'étoit ſon pere ſur la porte, c'eſt-à-dire, le pere de Reine, qu'étoit une jeune fille d'environ vingt ans, & qu'avoit un cœur d'Ange ; on auroit mangé ça ſur ſon pain, & ça vous étoit joli,... tant, qu'enfin n'y avoit pas de comparaiſon.

Tout auſſi-tôt que la Ramée eut vû comme quoi le pere la Brûlure fumoit une pipe, avec ſes genoux croiſés l'un ſur l'autre, le vla qui lui ſaute au cou, & je n'peux pas vous dire comment ça s'fit, mais tout c'qu'y put dire ce fut d'embraſſer deux ou trois fois la pauvre vieille Brûlure, qui lui dit tranquillement. — Ah, te vla, comment t'portetu? — Toi même, Brûlure, ta fille, mon pere, tout le Village, comment qu'ça va? — La Ramée, veux-tu boire un coup. — Comment ſi j'veux, dit la Ramée! Oh ça, dis-moi vite, qu'eſt-ce qu'il y a? faut qu'çà ſoit extraordinaire, me demander ſi j'veux boire un coup! on diroit qu' t'es devenu gros Seigneur, vieille Brûlure.

Le pauvre pere appella ſa fille Reine, qui n'étoit pas mal comme ça. Vous entendez ben qu'ceſt qu'ell'ne croyoit pas

qu'il y eut un Grenadier de Champagne à la porte; autrement faut ben croire qu'elle auroit rattaché ſon mouchoir avant que de venir. Ça la fit rougir tout de ſuite après qu'elle eut vû la Ramée, comme ſi elle n'avoit pas été amoureuſe de lui : & ça fit qu'elle ne lui dit rien. Pas moins la Ramée s'imagina qu'elle lui avoit dit — Bon jour. — Et ſans qu'elle l'eut dit véritablement, le vla qui s'met à ôter ſon chapeau, quaſi tout auſſi honteux que Mameſelle Reine, & qu'il lui repond : — Mameſelle Reine, ben obligé : & vous? il y a bonne apparence que vous vous portez mieux qu'moi.

Là-d'ſſus le pere la Brûlure, dit à Reine d'apporter du vin ſous l'orme qu'étoit devant la porte. — Là-d'ſſus la Ramée dit à la Brûlure, laiſſe-moi tranquille ; v'là que j'n'ai plus ſoif: à cauſe de quoiqu'tu la renvoies? N'l'écoutez pas, Reine. Il y a ben du tems qu'je n'vous ai vue. Mais portant vous v'là toujours plus belle, & plus ſage & grande comme une petite mere de Dieu.... Million de non pas, Brulure ! eſt-ce qu'elle ne m'aime plus, qu'elle ne me regarde

pas ? — Eſt-ce qu'elle t'a aimé, la Ramée ? — Hein ! qu'eſt-ce que tu dis ? Tu te ſouviendras ben peut-être que tu voulois bien & qu'elle vouloit bien auſſi que je l'aime. — Ça s'peut, dit Brûlure; mais tout change. Après le tems vient le tems, comme la pluie après le vent. — J't'en demande pardon, mon vieux, mais t'as menti, dit la Ramée. Moi je n'change jamais ſinon de ch'miſe quand j'peux ; mais d'officier, ni d'ami, ni de maîtreſſe, jamais.... Mameſelle, voulez-vous pas ben nous faire l'honneur d'aller chercher du vin ?

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait. Reine s'en alla chercher du vin. La Ramée s'aſſit à côté de la Brûlure. — Oh ça, mon vieux, dit-il, eſt-ce pour badiner ou bien pour rire ? — T'es l'ben arrivé pour rire, ma foi. Tiens n'parle plus. — Mort du tonnerre, pourquoi ça ? — Pourquoi ? Pourquoi ? T'es drôle avec tes queſtions ? Pourquoi eſt-ce qu'un verre ſe caſſe en tombant, & qu'une éponge ne s'caſſe pas ? — Ça n'veut rien dire. — Et c'eſt c'que j'veux. Tiens, vla du vin, bois.

Quand ils eurent bû, ce n'fut pas

tout. La Ramée s'aviſa de demander une croûte. — Oh, vas en chercher, dit la Brûlure. Pour t'en donner, faudroit en avoir. — Tout auſſi-tôt voilà mon la Ramée qui s'éleve auſſi grand qu'une tour de Babylone. — Bombarde & Bombardier, dit-il, toi! chez toi, Brûlure, pas de pain. — Oui, moi, chez moi, la Ramée, pas d'pain : Reine, mon enfant, rentre là dedans. Je n'peux pas t'voir pleurer. —

La Ramée n'ſavoit plus où il en étoit. I' s'donnoit du poing contre l'eſtomac. Mais d'où ça vient-y? Mais, mon pere! Eſt-ce qu'i n'ſait pas ça? — Ton pere? Tu n'as pas de pere. — Qu'eſt-ce que tu chantes? Pas de pere! — Oh ben, dame, c'eſt comme ça. Bois. — A la bonne heure, je bois, dit la Ramée; mais c'coup là ne m'fera pas de profit. Qu'eſt-ce que tu dis d'mon pere?

Brûlure le regarde entre deux yeux, & tire ſa pipe de ſa bouche pour lui dire: — Il eſt mort. — Mais tout comme ça, tranquillement, comme ſi c'n'étoit rien. La Ramée qu'avoit auſſi allumé ſa pipe, que c'étoit pire qu'un incendie, la laiſſe tomber; & vlà ſa pipe, noire

comme un jeai, qui, comme j'vous dis, tombe en mille brinques. — Oui, mort; ton pere eſt mort depuis trois mois. — Trois mois! mon Dieu, mon Dieu, dit la Ramée, ne m'laiſſez pas jurer, j'vous en prie! Moi, qu'arrive; moi, qui viens pour le voir; moi, qui crois que j'vas lui dire: bon jour, ou bon ſoir, c'eſt ſelon. Comment vous portez-vous, mon pere? I' m'auroit répondu: te voilà, Cadet, avec ſon grand beau front & ſa mine riante. I' m'auroit ôté ſon chapeau ou ſon bonnet, c'eſt ſelon, comme à ſon fils unique, brave homme & Grenadier des armées du Roi. Et moi, j'l'aurois embraſſé du plus profond de mon cœur... & juſtement comme j'arrive, crac! Cherches ton pere: il eſt ben loin depuis trois mois. Ah ben! me vlà joli garçon: pas de pere? Bombarde!

Si j'vous dis ça, vous autres, c'eſt parce qu'à préſent, du temps qu'i fait, v'ous avez des gens qui s'embarraſſent d'un pere perdu, comme de rien du tout. La Ramée ne mangeoit pas de c'pain-là. Un pere eſt un pere, en un mot. Celui qui n'ſe ſoucie pas de ſon pere eſt un homme qui f'ra fortune & qui n'aura ja-

mais d'bonheur. Faut être auſſi bête qu'un chien pour oublier ſon pere, & s'tan pendant on voit des mauvais fils que des mauvaiſes gens engraiſſent, comme le chien que j'vous dis. Ça n'eſt pas trop beau, ni dans les bonnes régles des Grenadiers. Paſſez-moi ce petit détour, Meſſieurs, c'eſt ſeulement pour vous dire qu'i faut aimer ſon pere. Bienheureux qui en a un. Revenons à la Ramée.

La vieille Brûlure, en le voyant comme ça, éteignit ſa pipe de pitié. I'vit ben qu'la Ramée étoit comme un homme qui n'y eſt pas; & qu'ſa tête ſe culbutoit juſqu'au fond de ſon cœur. Mais après tout, faut du courage & d'la patience à un militaire joli garçon. C'eſt-c'que dit la Brûlure à la Ramée. — Allons donc, mon ami; tu t'démontes. — Ça mit un peu d'eau dans le vin d'la Ramée. — C'eſt, dit-il, que ça démonteroit le Roi de France, qu'eſt ben un autre homme que moi. Un âne ſouffre ſa charge, & n'en peut pas porter deux. Voici que j'perds mon pere, & qu'j'ai perdu ma maîtreſſe. Oui, bombe! Le premier qui m'répetera la parole de

patience, j'vous lui fends la tête comme à un cœur de caillou. Pas de pere ! pas de maîtreſſe ! pas d'ami, puiſque tu m'abandonnes, chienne de Brulure ! Qu'eſt-ce que tu veux que j'patiente, que j'diſe, que j'devienne ? Sac, ſac de mon havreſac ! Au moins ſi j'pouvois m'battre avec toi, ça paſſeroit. Pas un ami qui veuille ſe battre avec moi : c'eſt ben décidé que m'voilà perdu ſans reſſource. — Prends ton argent, lui répondit la Brûlure, & va te battre à ta garniſon. — Quel argent ? Où veux-tu qu'j'en prenne ? — Chez ton oncle l'ſourd. C'eſt lui qu'eſt ton tuteur. C'eſt-lui qu'eſt tout ſeul riche ici, quand tout le monde eſt pauvre. Tu ſais ben qu'j'avois deux charrues. —— Oui, & la protection du Seigneur. — Baſte ! protection de Seigneurs, amourettes de filles, & plaiſirs d'enfans, autant de jolies fleurs emportées par le vent.

Mais enfin, dit la Ramée, c'eſt pas décidé que je n'ſaurai rien. Qu'eſt-ce que t'a fait M. de Rochecœur ? — I' m'a fait comme à tout le monde, ben d'la politeſſe & ben du mal. Il a fait deux procès à la Communauté, & i vouloit

les gagner : falloit ben qu'ça fut. I' n'avoit pas grand argent ; mais il les a gagnés avec l'argent d'la Communauté. Ça peut-être adroit tout uniment. Mais il eſt venu trois mauvaiſes récoltes. Et puis je n'ſais c'qu'on avoit fait d'ailleurs, ſi ben qui n's'eſt plus trouvé de d'bled dans l'pays. Hormis que l'Seigneur en avoit rempli ſes greniers. Il étoit tout ſeul à en vendre, & i'vendoit tout c'qui pouvoit ; ça peut-être naturel ; mais pour à l'heure qu'il eſt que la Communauté eſt ſi ruinée, qu'il a fallu pour vivre vendre tous les moyens de gagner ſa vie, enfin qui n'y a plus ni ſous, dans les poches, ni bêtes, dans les étables, ni croix d'or au cou des femmes, & chez d'aucuns pas de chemiſes dans les armoires ; après tout ça, pas de pain chez qui que ce ſoit : notre Monſieur fait ſon f er ; nous vend ſon bled vingt gros écus la meſure, qui n'en coûtoit qu'cinq ; on n'ſauroit l'acheter, & par conſéquent on jeûne ; mais lui n'veut pas qu'on jeûne, & i' veut forcer la Communauté d'lui vendre un bois qu'eſt patrimoine de la Paroiſſe, & i veut acheter c'pauvre bois avec ſon bled de vingt écus : ça n'eſt-

y pas chien tout-à-fait ? — Et ça fait, comme ça, dit la Ramée qu'vous vivez d'la grace du bon Dieu ! mauvaise soupe celle qui vient du ciel. Ecoute, Brûlure, tout ça s'eſt fort ben : mais i faut m'donner ta fille & pt'être que tout le monde en ſera mieux. Combien crois-tu qui' me revienne du bien d'ma mere & d'mon pere ? — Deux cents piſtoles — Eh ben donc, chienne de Brûlure, pourquoi t'es-ce que tu t'affliges ? Il y a dequoi vivre deux cents ans, & acheter tous les Seigneurs du monde avec leur bled. Va, n't'inquiete pas, J'irai l'voir ton M. de Rochecœur, & faudra qu'i' ſoit ben roche ſi je n'le fends pas comme un tonnerre du pere éternel

— Prends garde à c'que tu fras, lui dit la Brûlure ; c'eſt un gentilhomme qu'eſt noble. — C'eſt pourtant pas ben noble d'être marchand d'bled. Et puis quand i'ſeroit auſſi noble que l'premier pere Adam, c'eſt une bête, & la bete la plus noble eſt toujours une bête. — Mameſelle Reine n'avoit pas parlé juſques là, devant ſon pere & devant M. de la Ramée ſon cher amant, parce qu'y à ben plus de plaiſir à entendre parler

l'objet de ſa bonne amitié qu'on n'lui en feroit à parler ſoi-même : ça veut dire que l'ſilence eſt auſſi ben ſéant à une fille qui veut épouſer un joli garçon, & que dans une bouche de fille fermée, les mouches n'y entrent pas. Vous comprenez ben : mais Mamefelle Reine avoit peur pour la Ramée, ſi ben qu'elle lui dit, n'y allez pas; pourquoi vous chercher d'méchantes affaires? C'eſt un ſi terrible homme que M. de Roche-Cœur. — Allez, allez, Mameſelle; ne ſont pas des hommes tous ceux qui P... contre les murailles. N'ayez pas plus d'peur que moi, ſi n'eſt pas poli vis-à-vis d'un Grenadier d'Champagne; ça s'ra bentôt fait. — Mon Dieu, M. d'la Ramée, qu'allez-vous faire. — Mameſelle, je l'prendrai par les deux oreilles, & j'lui mangerai le nez : ça m'f'ra paſſer tant ſoit peu la colere de la mort de mon pere. Ah! que j'ſuis chien d'l'avoir laiſſé mourir, ſans ſavoir, comme quoi! pas d'pere, pas d'maitreſſe. Ah Mameſelle Reine vous êtes ben jolie, mais vous êtes ben indigne par rapport à s'que m'a dit votre pere. — La Ramée ne ſavoit pas encore rien de rien, tout

en disant ça : & c'est s'qu'i'fit pleurer la jeune fille. La Brûlure s'en alla pour ne pas faire voir qu'il avoit d'la peine. La Ramée demeura là planté comme une palissade ; & c'étoit comme une lamentation d'Jérémie c'qu'i'dit à sa maîtresse.

— Peut-on vous d'mander, Mamesselle, qui êtes-vous à présent? — Monsieur, la même qu'au temps passé qui ne r'vient plus. — C'est ben m'dire à mon nez ; cherches ton pain, z'ailleurs, & qu'vous avez d'autres amitiés. Qui donc qu'c'est qu'on vous à dit d'aimer, Mamesselle. — Votre onque le sourd, M. la Ramée. Faut pas qu'ça vous fâche puisque je n'l'aimerai pas. — Mais vous l'épous'rez. — Ah d'ça, vantez vous en. Mon pere le veut. Votre onque est à l'heure qu'il est l'mieux monté du Village. Mon pere à vu qu'i'me demandoit en mariage ; & nous n'avions pas d'pain, Monsieur la Ramée. — Mamesselle j'étois aussi bon qu'un autre, & pt'être meilleur que mon oncle. C'est un chien, qui va m'rendre mon argent tout-à-l'heure, & si j'lui fait grace d'un cheveu que c'que j'avale m'empoisonne. — Heureusement qu'vous n'avalez rien. — Si fait,

Mameſelle ; j'avale mon cœur qu'eſt tout comme une pierre dans mon gozier. — Mameſelle Reine piſſa des yeux là-deſſus, & puis la Ramée, s'donna deux coups d'poing ſur ſon front de Grenadier.

— Peut être ben, Monſieur la Ramée, qu'ſi vous avez vote argent, mon pere... — J'l'aurai, Mameſelle ; & c'eſt pas moins ben dur d'la part d'ſes amis, d'voir qu'i faut ſt'enragé gueux d'argent pour les épouſer. — Ah, M. d'la Ramée ! croyez que c'n'eſt ni moi ni mon pere. — Et qui donc ? — La miſere, M. la Ramée. — Oui, vous avez raiſon, la miſere ! Le Seigneur ! oui, Mameſelle, c'eſt vote Seigneur. Sabre de mon épée ! chien d'Seigneur ! comme j'vas t'arranger. — Non, Monſieur la Ramée ; n'y allez pas : i'vous joueroit un tour de fournois ; i'pourroit vous manquer. — C'eſt vrai, Mameſelle, qu'il y a, comme ça un tas d'je n'ſais quoi ni qu'eſt ce, & vu qu'ça n'fait pas s'battre, ou ben qu'ça n'veut pas, ça vous en prend droit d'impoliteſſe au vis-à-vis des braves Grenadiers. Mais, Mameſelle, au bout du compte, on n'eſt quitte

pour vous ſcier ces animaux là proprement à travers l'corps.... Ah ça, Mameſelle, i faut ſeulement ſavoir ſi vous pouvez tant ſoit peu vous ſouvenir de mon amitié pour vous. — C'eſt une choſe qu'i faut que j'demande à mon pere. — Ecoutez, Mameſelle. Je ſuis bon garçon; j'vous l'dis; & ſi ça n'étoit pas, qu'eſt-ce que ça m'froit d'vous l'dire. Ainſi toute ces façons là, vous comprenez ben, mort diable, que c'eſt honteux vis-à-vis d'la Ramée, qu'eſt joli garçon, comme je vous dis; & toute l'armée vous l'dira, & d'ça vous pouvez en être ſure, Mameſelle Reine, ſûre comme on n'l'eſt pas. — Eh ben, Monſieur d'la Ramée, j'accepte la politeſſe de votre amitié. — Oh ça, voilà qu'eſt ben pour à l'égard de juſqu'ici. Quand eſt-ce que c'eſt qu'arrivera l'plus beau moment qu'on n'y verra goutte? — Je n'ſais pas ſi la nuit qu'vous d'mandez pourra ben arriver quelque jour. — Oh, dès qu'ça tient au gueux d'argent, j'vous en réponds, Mameſelle; & ſigne de ça, c'eſt que j'vous embraſſe comme un fidele amant..... Encore une fois, s'i'vous plait... encore... En vérité d'mon Créateur, Mameſelle,

plus j'vous embrasse, & moins ça suffit. — Et moi aussi, monsieur la Ramée. Mon Dieu, pourquoi mon pere a t'i tant d'envie de m'faire riche! — Mon Dieu, Mamesselle que vous m'faites grand plaisir! j'vois qu'vous aimeriez mieux être heureuse. — Ah, la Ramée, c'est ben assez comme ça. N'me r'gardez plus. — Qu'cent mille bayonnettes me crevent plutôt les yeux! ma pauvre Reine, si tu n'me crois pas, c'est sur ta conscience; mais j veux qu'autant d boulets d'canon qu'j'ai d'poils à mes moustaches, me les arrachent l'un après l'autre; j'veux que l dernier des ennemis du Roi m'crache au visage, & qu'mon meilleur ami me r'fuse l'honneur de tirer l'épée zavec moi, si c'est pas vrai que j't'aime de tout mon cœur, vois-tu bien.

Vous voyez ben, vous autres, que c'est pas toujours de faire les jolis cœurs vis-à-vis des honnetes filles. I'n'y a pas d'esprit là-dedans. C'est tout uni comme bon jour. Et vla c'qui chatouille le cœur des filles, excepté qu'i faut qu'elles soient honnêtes; car autrement, faut leur jetter d'la poudre aux yeux du bout d'une langue qui soit ben stylée dans la tournure

du compliment; à-peu-près comme quand on veut z'attraper queuqu'un qui veut nous attraper. Vous entendez ben ça.

Voilà donc Mameſelle Reine qu'étoit ben joliment contente, & ſi pourtant pas trop, parce que la moitié d'un plaiſir, ça fait, j'vous en aſſure, plus d'peine que d'plaiſir. Mais enfin, Meſſieurs, on n'a pas l'honneur d'etre Grenadier, & honnête fille, pour rien: tout s'paye avec de l'argent; i n'y a qu'l'honneur qui s'achette avec d'la peine.

Si ben que vla ſte petite Reine, qu'avoit, ma foi, l'cœur auſſi bon qu'une Reine du Roi de France; & pour ça, j'pourrois ben dire qu'i n'lui manquoit qu'la parole; ſi ben qu'la voilà qui ſe r'tire avec ſon pauvre petit bon cœur qu'elle ne vouloit pas écouter. Faudroit ſavoir qu'eſt-ce que lui diſoit ſon cœur. C'eſt difficile à deviner. Pas moins la Ramée, qu'étoit ſi bel homme & ſi bon diable, pourroit ben donner à penſer, qu'eſt-ce que diſoit l'cœur d'la petite Reine, qu'alloit etre mariée à un vieux ſourd. Une autre fille auroit mieux aimé un aveugle. Mais Reine, la Maîtreſſe de la Ramée, avoit un autre goût, qu'étoit pour

un homme qui n'fut embarraſſé d'aucun membre. Ça s'peut ben pourtant qu'ſi la Ramée avoit été l'ſourd, elle ne l'auroit pas pour ça j'tté par la fenêtre ; quoiqu'à dire la vérité, âne boiteux, femme barbue, homme ſourd, & l'grand diable, c'eſt la même choſe.

Ah, ça, vous voyez ben à préſent que c'pauvre la Ramée eſt fou de Reine, & Reine pas trop ſage de lui : vous voyez ben que pour épouſer l'un avec l'autre, faut arracher les deux cents piſtoles d'un vieux oncle. Ça n'ſera pas le plus difficile ; quoiqu'i fût ben amoureux, c'eſt-à-dire, ſt'oncle, s'nétoit pas un amour comme celui d'un jeune Grenadier de vingt-cinq ans. C'étoit pas moins un bon homme, qui penſoit qu'ſi bon Chrétien qu'on ſoit, falloit travailler, & qu'ſi fort qu'on travaille, on n'gagnoit guères, & qu'ſi fort qu'on gagne, ça s'fondoit dans les mains, à moins d'avoir une femme qui vous faſſe profiter ça dans les ſiennes. Pas mal vu, comme vous voyez. Voilà pourquoi i s'étoit mis dans la tête d'épouſer ſte petite Reine, tant ben que mal.

Faut ſavoir auſſi s'que j'aurois dû vous

apprendre : c'eſt que l'bon oncle étoit Savetier de ſon métier dans l'village, & à meſure que les autres habitans ſe ruinoient, il avoit pas moins toujours gagné ſa vie, ſi ben qu'il étoit riche de tout l'bien qu'il avoit d'ailleurs. Ça friſe un peu l'avarice. Mais enfin, tout l'monde n'eſt pas joli garçon, & il y a ben des gens qui n'mangent pas tout ce qu'i gagnent.

Voici donc mon la Ramée qui s'en va chez ſon oncle, & qui pan, pan, frappe à la porte avec la poignée d'ſon ſabre. L'oncle qui étoit à travailler, fut ſi étourdi, qu'i s'piqua l'doigt d'ſon alène juſqu'au fond du cœur. La Ramée entra, & lui dit tout en riant : bon jour, mon oncle. C'étoit poli. Eh ben, point du tout. Voilà l'oncle qui s'fâche, & qui lui dit : grand vaurien, tu ris de s'que j'me ſuis traverſé l'corps & l'ame avec ſte maudite ivrogne d'alène. — Mon oncle, je ne vous parle pas d'ça ; j'vous dis bon jour. — Comment, drôle que tu es ! Ce n'eſt rien qu'ça ; tandis qu'ça m'cuit qu'je n'fais pas ſeulément comme un Chrétien peut avoir d'la patience. — Je n'vous parle pas d'ça, mon oncle. En effet, c'eſt

un rien. J'viens pour vous voir. — Quoi voir ! J'te dis qu'c'eſt avec mon alène de part en part, la main toute entiere, juſqu'à l'os. — Eh ben, mon oncle, vous deviez vous piquer la main plutôt que l'pied. — Je l'vois ben qu'te vla déchauſſé. Sur mon Dieu, je n'ſais pas ſi j'pourrai t'y coudre un point. — Mais, mon oncle, i n'y a pas d'ſurdité pareille à la vôtre. — I n'y a pas, i n'y a pas ! Et ſi l'alène avoit attrapé l'nerf, ma pauvre main s'roit flambée. — Mais, mon oncle, ça n'ſeroit pas. — Du tabac ! Ah, tu as raiſon. J'en dois avoir ici dans un bout d'papier. — Allons, mon oncle, ça va s'paſſer. J'viens pour vous voir, & vous prier d'arranger ma ptite affaire. — Ah ! ſans doute ! ça peut être ſalutaire ; mais je n'ſais pas comme j'y tiens : je r'nierois Dieu pour un liard, tant ça m'cuit. — J'vous demande, mon oncle, quand vous pourrez arranger mon affaire.. — Oh, oh, & qui t'a dit qu'tu n'a plus d'pere. — Hélas ! mon oncle, j'ai ſu mon malheur par l'occaſion qu'j'ai vu la Brûlure. — Une heure que tu jures ! Faut pas jurer pour ça : Dieu eſt Dieu ; les hommes ne ſont rien que d'la fumée

devant lui. T'as perdu ton pere, tu n'en peux pas avoir un autre : aux maux ſans remede, i faut s'conſoler. — Tout au contraire, c'eſt ça qui fait enrager mon oncle, — Oh, pour ça, j't'aſſnre que oui : j'enrage de tout mon cœur. Au diable l'tabac ! & la chienne d'alène ; & toi qu'en es la cauſe !

Ça commençoit à impatienter la Ramée, qui s'mit à crier plus fort. — C'eſt pas ça que j'vous dis, mon oncle. — J'nentens pas, j'nentends pas. — La Brûlure m'a dit autre choſe. — J'entends, j'entends s'que c'eſt. — Qu'mon pere m'avoit laiſſé en héritage deux cents piſtoles. — J'nentends pas, j'n'entends pas. — Et qu'i n'a pas mauvaiſe volonté d'faire un mariage. — J'entends, j'entends ; & qu'en raiſon de ſt'affaire là, je vous prie, mon oncle, de vouloir ben compter les deux cents piſtoles. — J'n'entends pas, j'n'entends pas. — Comment, vous n'entendez pas ! — Si fait, mon neveu ; j'entends, j'entends. — A la bonne heure. Et quand eſt-ce que vous voulez vous dégourdir le pouce ? J'n'entends pas. — J'vous dis qu'j'ſuis ben preſſé, & que ma future eſt ben diſpoſée. — Indiſpoſée. Ah, ah, &

qu'eſt-ce que c'eſt ? Qu'a-t-elle à ſe plaindre ? Je n'ſuis pas ſi vieux, qu'je n'puiſſe encore allonger l'cuir avec mes dents, ni ſi gueux, qu'je n'puiſſe rien voir en me r'tournant dans ma maiſon. Si c'n'étoit ma maudite ſurdité, par ma perſonne, j'mériterois au moins un Evêché. Si ça m'arrivoit du ciel, comme ça tombe à tant d'autres, je n'voudrois pas coudre un point d'alène, à moins qu'ce n'ſoit dans des eſcarpins : & la chere petite Reine ſeroit Evêqueſſe ; &, par ma foi, j'crois ben qu'elle eſt aſſez jolie, pour qu'en la voyant Evêqueſſe, tout le monde croye en Dieu. — Tenez, dit la Ramée, ſi vous n'étiez pas mon oncle, j'vous dirois qu'c'eſt une ſurdité faite exprès. — Bien entendu que je l'épouſe exprès. — C'eſt moi qu'épouſe Reine : & c'eſt pourquoi j'vous demande mon argent. — J'n'entends pas, j'n'entends pas. — Mon argent, vous dit-on. — Comment ? — Mon argent ! l'argent de mon pere ! mon argent ! — Ah ! ton argent : que n't'expliques-tu ? Il eſt là, ton argent ; & qu'en vas-tu faire ? — Un ptit bouquet pour la fille de la Brûlure. — Vie qui dure ? C'eſt ben dit. J'ai ben peur que tu ne

l'mange au Régiment. J'ai été persécuté pour le prêter à la Communauté. T'en aurois eu la rente. Mais la Communauté est si gueuse aujourd'hui, qu'la rente n'auroit pas été plus sure qu'l'capital. Tout ça meurt de faim: c'est la désolation d'Jérusalem dans tout l'pays. Je r'mercie Dieu & ma ptite industrie; j'me vois planté comme un arbre verdoyant au milieu du désert. Comment, dit la Ramée, comment avez-vous vu tous vos camarades en peine, sans les aider d'une bouchée de pain? — J'n'entends pas, j'n'entends pas. — Falloit prêter mon argent. — J'entends, j'entends, mon neveu. Mais qui prête, ne recouvre pas, &, s'il recouvre, non tout; & si tout, non tel, & si tel, ennemi mortel. Par la barbe de Judas, jai juré de n'prêter jamais; j'n'veux point d'ennemi. J'aurois été dans les embarras comme les autres; mais j'ai pris mes précautions dans le tems. Qui tems a, & tems attend, il vient un tems qu'il se repent. Au bien avisé, quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. Ce monde-ci, tu m'entends bien, c'est un tournant d'eau; qui ne sait pas nager, tombe au plus creux, d'ou le diable ne l'arracheroit pas. Ça fait

d'la peine de voir souffrir ; mais, fais-toi miel, & les mouches te mangeront. La Communauté s'est r'biffée contre son Seigneur, & son Seigneur l'abandonne : ça doit lui faire voir qu'un maître est toujours maître. Un Seigneur, c'est comme un arbre qui n'produit rien, mais qui couvre de son ombre ; & quand i pleut, ou qu'i fait chaud, on est ben heureux de l'trouver. Veux-tu, mon neveu, que j'te dise ? Fais-toi toujours l'ami d'tes Officiers, & d'plus grand que toi. Rends-toi même agréable jusqu'à ôter un poil de dessus un habit galonné ; autrement tu auras faim quelque jour : & quand tu auras faim, tu t'en iras caresser les enfans d'étrangers devant les portes ; & quand tu auras chaud, il te faudra chercher l'ombre dans les bois ; & quand la nuit viendra, une paillasse pour te coucher. C'est pas l'tout de s'fier sur quelque chose, comme toi qui t'fies peut-être de d'venir Sergent. Qui vit d'espoir, meurt de désepoir. Faut prendre garde à la premiere chose, à un rien. Faute d'un clou, fut perdue la ferrure ; faute de la ferrure, un bon cheval ; faute du bon cheval, un bon cavalier ; faute du bon ca-

valier, une grande bataille, & faute de la bataille, tout un Royaume. La bonne occaſion s'preſente à tout le monde, mais ben des nigauds la laiſſent paſſer. —

Oh ça, Meſſieurs, tout ça qu'diſoit l'oncle à ſon neveu la Ramée, c'eſt pas mauvais & pas mal dicté; mais j'm'en vas vous faire voir un homme qu'eſt ben autrement, ſans comparaiſon. De ces gens-là, qui ſont bons & juſtes, & ben raiſonnables; la terre en eſt ſemée: avec tout ça, c'eſt rien autre choſe que des Turcs; & quoique tout ça n'ſoit pas mal penſé, il eſt vrai pas moins qu'ça n'vaut rien. Faudroit que celui qui tient la bouteille, verſe à boire aux autres. Et j'vous aſſure que c'eſt la Ramée qui penſoit ainſi, comme je vous dis. Et vous pouvez m'en croire, c'eſt-là véritablement la ſemence de toute l'honnêteté du monde. T'as pas une priſe de tabac, Camarade? Tiens, j'en ai deux; l'bon Dieu nous donnera la troiſieme. Et mille ventres, vla comme i faut être parmi Grenadiers, & jolis garçons. Faut pas tant raiſonner; faut ben faire.

Voici donc mon la Ramée qui s'en va tout au travers du village avec ſon argent

tout en or, dans une bourse ou ben dans son gousset, ça n'fait rien. Il entre chez Pierre un tel, Jacques un autre, chez celui-ci & chez celui-là. On lui dit par-tout : Bon jour, M. d'la Ramée; comment vous portez-vous ? Il n'y en a pas un qui n'ôte son chapeau ou son bonnet à la présence d'un Grenadier du brillant Régiment de Champagne, où est-ce que sont tous les braves & les bons enfans. L'un lui dit : — Ah ! Monsieur de la Ramée, v'zêtes venu voir ben d'la misere ! Voulez-vous vous rafraîchir, c'est que je n'avons rien. — L'autre lui dit : — Béni soit pour tout jamais l'bon Roi d'France, qui nourrit ceux qui travaillent pour sa gloire & son service. — Et la Ramée leur répond, son chapeau à la main. — Le Roi est comme le bon Dieu : y laisse du pain pour tout le monde; mais c'est qu'il y a des rats qui l'mangent sans rien faire. — A chaque maison qu'i' passe, i' voit les enfans, pas plus grands qu'une botte, qui n'ont plus peur d'un Grenadier, & qui viennent lui tendre la main toute mouillée de larmes qu'is ont essuyé de leurs yeux. La faim chasse le loup du bois, & rend hardis les plus petits

agneaux. — Un peu d'pain, Monsieur le Soldat, un peu d'pain pour ma mere, & puis pour moi. En m'couchant, j'prierai bien Dieu pour vous. — Ça vous lui fendoit l'cœur, ah! joliment! Falloit voir ça! Le voilà donc sans penser ni plus ni moins à sa Maitresse, que si n'y avoit jamais eu d'mariage au monde, & qui s'en va, son chapeau sur le derriere de sa tete, son sabre sous son bras, chez Monsieur de Rochecœur, dans son Château où il étoit, à côté de l'Eglise ou autre part, ça n'fait rien. Mon la Ramée faisoit trembler, tant il étoit beau comme ça, plein d'colere & d'fierté contre la richesse qui fait tant d'mal, & contre Dieu même, qui semble ne pas s'embarrasser d'ça.

I's'planta sur la porte du Château, & dit comme ça : Monsieur de Rochecœur. — Un laquais lui répondit : — D'quelle part? — D'la part de Dieu. — Eh ben! i' n'y est pas. — Dis-lui donc qu'c'est d'la part du diable : i' doit y être pour l'un ou pour l'autre. Le domestique vit bien que la Ramée lui avoit déja r'gardé aux oreilles, & i s'en alla pour avertir qu'un Grenadier des Armées du Roi vouloit parler de la part de Dieu. Ça fut trouvé

plaisant : ces Seigneurs ne d'mandent qu'avoir quelqu'un qui les fasse rire ; i n'ont souvent pas l'esprit de rire d'eux-mémes, & i faut qu'ce soit l'esprit des autres qui les amuse.

Voilà donc la Ramée qui s'présente dans la salle, où s'qu'étoit Monsieur de Rochecœur avec des Dames qui jouoient aux cartes. Mon homme vous étoit tourné & routiné à la politesse, comme i n'y a pas d'Officier qui l'valut pour ça. I vous prit son chapeau d'sa main droite, & vous déploya son beau bras, en l'tirant de maniere à n'pas présenter l'dedans du chapeau. I s'campa sur ses deux hanches comme un inébranlable en avançant sa belle poitrine & son pied en avant. Ça faisoit peur comme il étoit beau. — Mes Dames, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. Monsieur, j'suis ben votre serviteur ; j'aurois à vous parler deux mots, sans vous offenser. —

C'étoit ça qui s'appelle s'énoncer comme i'faut. Tant au vis-à-vis des Dames, que pour la difference qu'il y a de saluer les Dames, ou les Messieurs: Monsieur de Rochecœur lui dit : — Mon ami, qu'est-ce qu'il y a ? — D'ami,

Monsieur, n'y en a point encore. Mais ptêtre que ça pourra venir. — Enfin que, demandez vous? — J'demande à ces Dames la liberté d'vous parler, puisque vous n' la leur demandez pas. — Les Dames qui avoient quitté les cartes, pour toiser mon Grenadier des yeux, se mirent à dire : i faudroit faire asseoir Monsieur l'militaire. — Mauvais soldat, Mesdames, celui qui s'asseyeroit d'vant l'ennemi, au lieu d'tomber dessus.

Oui, c'est comme j'vous dis; mon la Ramée vous leur coula cette politesse-là, qui les fit rire un ptit brin, sans qu'ça paroisse. Il y en eut une qui voulut dire: — Est-ce que vous autres Guerriers, vous prenez les-Dames pour les ennemis du Roi? — Ah! Mesdames! Il y a une différence du tout au tout: nous faisons demander grace aux ennemis d'sa Majesté, & nous la demandons d'vous. — Comment! mais vous êtes rempli de politesse. — Quand on n'sauroit pas s'que c'est qu'la politesse, d'aimables Dames comme vous, l'apprennent sans mot dire, & seulement en s'laissant regarder. —

Monsieur d'Rochecœur, lui dit là-

dessus, au bout du compte, Grenadier, qu'est-ce qu'il y a ? — Monsieur, j'n'entends pas les affaires : vous avez du bled à vendre ; j'viens vous l'acheter ; voilà d'l'argent. N'y a que oui & non. Faut pas plus de deux coups d'épée pour terminer un homme, & pas plus de paroles pour finir une affaire. Du papier, vote mot, Monsieur, & puis signons. J'm'en rapporte à Mesdames, s'il faut pas s'arranger sans tant lanterner les choses. —

On voulut lui demander, si l'bled qu'il achetoit s'étoit pour le vendre ; si c'étoit pour une chose ou pour un autre. Et d'ça la Ramée n'voulut en rien dire. On apporta de l'encre : voilà l'marché passé & signé, l'argent compté ; Monsieur d'Rochecœur ben content ; la Ramée d'même. I prend congé des Dames, & voilà qu'celle qui lui avoit parlé lui dit encore : je n'vous conseille pas de brusquer comme ça toutes vos affaires. Si jamais vous vous précipitez dans l'mariage r'gardez y ben deux fois.

Ça fut comme un coup de poing dans l'cœur de la Ramée, qui lui répondit : Madame, c'est fini, me vla marié pour toute ma vie avec mon épée ; j'n'aurai

jamais d'autre femme. — I s'en alla tout d'ſuite retrouver la vieille Brûlure, qu'étoit ben triſte & ben embarraſſé de s'qu'i'f'roit ; il avoit promis ſa fille au Sourd : il aimoit ben la Ramée. Mais qu'eſt-ce que c'eſt qu'deux mille francs, pour un homme qui r'vient d'ſoldat, & qui n'a pas plus d'terre que ſur ma main. Voici pourtant qui s'dit, comme on dit : pauvreté n'eſt pas richeſſe, ou ben ſi c'n'eſt pas ça, c'eſt autrement ; ça vouloit dire contentement paſſe richeſſe. I'voyoit ben que ſte pauvre ptite Reine en avoit plus d'un pouce dans l'cœur, & ça fit qu'i's'étoit réſolu d'accorder légitimement en amour de mariage, le Grenadier la Ramée avec Reine la Brulure, pour, & à telle fin que d'raiſon, & qu'la race des jolis garçons n'fut pas perdue. — Allons qu'i' m'apporte ſes deux cents piſtoles, & j'vas trouver l'Curé. —

Du diable ! voici ben autre choſe que dit l'tambour. La Ramée vient, & tout en entrant, le voilà qui dit — : Pere la Brûlure, — Eh ben mon garçon. — Ça fâche la Ramée, vous pouvez croire. — Pipe du Pere éternel, ne m'ap-

pelles pas comme ça.... Vieille Brûlure, va-t'en chez le Curé. — Pourquoi faire? -- Pour lui dire d'assembler les notables. Ou bien, fais mieux, rassembles-les toi-meme. -- Pourquoi faire ? -- Pour leur dire qu'il y a du pain dans l'four. -- Chez qui ? -- Chez Monsieur de Rochecœur, & tout ça pour eux. -- I n'en voudront point. Nous sommes tous ben à plaindre; mais i'nous reste assez de cœur pour mépriser l'aumône de celui qui nous a volé note pain. -- Eh ben, mourrez donc de faim, canailles que vous etes. Après qu'je m'suis mis en quatre pour faire entendre la raison à ce rocher là. -- A la bonne heure : la Paroisse t'est ben obligée. Et je l'dirai, mais c'est pas comme ça qu'tu nous aurois fait plaisir. -- Et comme quoi donc? — J'en sais rien, mais c'est pas comme ça. — Et ben comme ça ou autrement, vla comme j'ai fait, tout c'que j'ai pu. Un Soldat n'est pas Prince; si j'l'étois..... -- Oh, les gueux ont toujours bon cœur; mais on n'peut pas répondre, si l'on devenoit loup, de n'pas manger d'moutons. Qu'est-ce que tu cherches ? -- Mon havresac. -- Pourquoi

faire ? -- Tu m'ennuye avec tes pourquoi faire ? Qu'eſt-ce que ça t'fait ? -- T'en vas-tu chez ton oncle ? -- J'l'ai vu. -- Qu'eſt-ce qui t'a dit ? -- Qu'il aimoit ben ta fille. Faut la lui donner. -- Vrai. -- Vrai ou faux, ça n'ſera pas mal d'la lui donner. -- J'avois envie d'la donner à un autre. -- I n'faut la donner à perſonne, entends-tu, Brûlure. -- J'entends qu'tu n'y es pas. Ou s'qu'eſt ton bon ſens? Faut la donner, n'faut pas la donner : & qu'eſt-ce que j'peux comprendre à tout ça ? -- S'que tu pourras. Laiſſe-moi tranquille. -- Eſt-ce que tu n'l'aime plus, ma pauvre Reine. -- J'te dis de m'laiſſer tranquille. Si un autre que toi m'en diſoit autant, d'ſa tête j'lui f'rois deux épaulettes d'Officier. -- Eſt-ce que tu refuſes ma fille ? -- Oui. -- C'eſt différent pour lors. Où vas-tu ? -- J'm'en vas déſerter. -- Déſerter ! -- Oui déſerter dans mon régiment. Ah ! Champagne, Champagne ! j'aurois ben mieux fait de d'meurer à la garniſon ! -- Tu n't'en iras pas ſans boire un coup. -- Je n'bois pas ſans manger. -- Ecoute, mon ami ; reſte encore un ou deux mois avec nous. J'n'ai pas oſé toucher à la croix d'or de ma fille ; tu m'éveilleras

demain dès l'point du jour. J'irai la vendre à la Ville. J'apporterai du pain. -- Tiens, Brûlure, j't'exterminerois sans la crainte de Dieu ; car des hommes j'm'en bats l'œil. Et quand j'te dis qu'il y a du bled au château. -- Je n'mange pas de c'pain-là : j'te l'ai dit. -- Il eſt payé. -- Tu l'as payé ? -- Ecoute-moi, Brûlure. Tu t'en iras chez l'notables : tu leur f'ras enlever tout le bled des greniers. Il y en a quarante-deux émines. Ton Monſieur de Rochecœur, ne les a vendues que deux louis, à celui qui les a payées. J'étois là pour contribuer à la choſe de mon mieux : & quand j'ai vu qu'i' ſe relachoit de vingt-écus, ça m'a évité la peine de lui manger le nez, comme j'l'avois promis. D'ailleurs il y avoit des Dames ben polies. J'en veux aux femmes de s'que par reſpect pour elles on s'empêche de crêver l'cœur à des coquins qui n'valent pas la crotte de leurs ſouliers. C'qui eſt fait eſt fait. -- Tu ne dis pas tout ; il y a quelque choſe. Reine, Reine ! apporte du vin.... --- Là-deſſus, voilà Reine qu'arrive.

Non, Meſſieurs, & dans tout s'que j'vous dis faut m'croire ; puiſqu'enfin

c'eſt vrai. N'y avoit pas de malfaiteur qui ſoit plus dans la peine & dans l'embarras que mon la Ramée, qui, comme vous avez vû, n'avoit pourtant pas fait d'mal. Jéſus, mon Dieu! qu'eſt-ce que c'eſt que c'monde-ci? quand on eſt ſenſible d'ici dedans on a ben d'la peine: & ſi, toute réflexion faite, on ne voudroit pas être autrement.

Reine lui dit. — Avez-vous vu votre oncque, M. la Ramée? — Mameſelle, je n'ſais pas qui j'ai vu: je n'vois qu'vous. — Ça coupa la parole à ſte pauvre Reine; ça ſentoit la politeſſe; ça n'étoit pas dit d'une certaine maniere, il y avoit quelque choſe de traître ſur le viſage; parce qu'enfin, quoiqu'ce fût la vérité, ce n'l'étoit pas. L'pauvre pere la Brûlure ſe t'noit à réver; & Reine à réver les yeux contre terre. La Ramée vouloit s'en aller, & i'n'pouvoit pas. Tout ça étoit triſte, & c'pandant on rioit au château, du bon Grénadier du Régiment d'Champagne; & l'oncle ſourd, s'en venoit ben aſſez joyeux, comme ça, pour voir ſa prétendue. Oh, mais ſte fois-là, c'étoit ben véritablement une prétendue, & tout

s'qu'on prétend, c'eſt l'hiſtoire d'un marmouzet, qui prétend avoir la lune du firmament.

Vla l'oncle qu'arrive, comme j'vous dis; vla qu'il apperçoit la Ramée; vla qu'i fait toute la choſe, & qu'il commence par chanter pouille à ſon neveu.— Eh ben, eh, ben lui dit la Brûlure; toutes ces paroles là, pourquoi faire? — Comment ſi j'ai d'bonnes affaires? Meilleures que les ſiennes, apparemment. Après tous les avis que j'lui ai donnés, comme ſon pere, i s'en va..... Enfin, quoi! N'y a rien de pire que ça dans le monde. I's'en va, au lieu d'acheter ſon congé, mettre ſon argent dans le commerce des bleds, qu'eſt une choſe ſujette, vous ſavez. En un mot, j'lui ai donné deux bons mille francs: qu'i' m'en montre deux ſous! c'eſt une conduite.... Allons, allons, c'eſt comme ſon pere; la pauvre ame étoit comme ça prenant toujours à gauche dans les affaires. Auſſi c'eſt miracle qu'il ait laiſſé ſeulement ces deux cents piſtoles.—

Là-deſſus, voilà le pere la Brûlure, qui voit tout au clair ce qui en eſt, & qui dit à la Ramée: — Veux-tu ben

n'pas être triſte comme ça ? — C'eſt un chien qu'mon oncle. Mais il a beau dire, je n'peux pas me repentir. — Pourquoi donc qu'tes triſte ? — Oh ! parce que ! — Nigaud ! que n'baiſe-tu ſte ptite fille là ! Allons, va donc, ça te r'mettra du baume. — Ah ben au contraire. Mameſelle Reine, faut vous l'avouer, tout c'que vous m'avez dit, ça ma gliſſé d'la tête, quand j'ai vu la peine. A préſent j'n'ai pas le ſou. Mais je n'fais pas commerce. Je n'ſuis pas aſſez grand Prince pour ça. Par ainſi, voyez ſi c'eſt pas guignonant d'n'avoir ni ſou, ni r'ſſource, & d'vous aimer comme j'vous aime. — Eh ben, Monſieur la Ramée, i' vous reſte ben du plaiſir d'avoir fait plaiſir à quelqu'un. — Oui, Mameſelle, c'eſt vrai. Mais vous n'voulez plus de moi, vla c'qui fiche malheur. — Vla comme y a des gens, la Ramée, qui s'plaignent toujours du trop gras. — Oh ! qu'eſt-ce que vous dites là, Mameſelle ? Eh ben puiſque c'eſt ainſi, j'vous promets ici, devant vetre pere & mon oncle, & devant Dieu, de m'conduire en joli garçon dans l'armée ; & puis ça peut faire quelque choſe

de

de revenir avec un peu d'quibus. — Non pas ça, lui dit la Brûlure. T'a embrassé ma fille, & je n'laisse pas emporter les fleurs de mon jardin. Tu l'épouseras avant que de t'en aller. Et quand tu s'ras parti qu'est-ce que tu risqueras ? C'est moi qui s'rai l'parrein d'l'enfant.

Alors on se mit à crier bien fort pour afin que l'sourd entendit, c'qui venoit d'être déterminé. Quand il entendit ça, c'étoit pire qu'un furieux. Mais la vieille Brûlure lui dit. — J'en aurois fait autant qu'ton neveu z'à son âge. Maudis comme moi la vieillesse qui nous rend durs. C'est ben vrai que la vieillesse est l'enfer de ce monde. Le paradis est pour les bons cœurs.

On alla sonner la cloche. On fit part à tout le village de l'action du Grenadier, la Ramée de Champagne : tout le monde lui donna des millions de bénédictions. Ça vaut-i pas ben deux cents pistoles, & même une jolie fille.

ROMANS D'AMOUR.

CELINTE.

CETTE nouvelle, imprimée à Paris, ſans nom d'Auteur, en 1661, eſt ecrite avec aſſez de goût. Le goût de ce tems-là ne paſſoit guere le ſtyle : la charpente du Roman tenoit toujours un peu de l'ancienne barbarie. *Celinte*, qui n'eſt qu'une ſimple nouvelle, a le caractère, le merveilleux, le giganteſque des grandes fictions : elle occupe 390 pages. On ne ſavoit pas être court, encore moins être ſimple. Il faut croire que l'habitude de l'eſprit, dans les converſations, régloit la maniere des Romanciers, & même des Ecrivains; car il faut convenir que dans tous les tems on a imité & répété dans le cabinet, les originaux dont les copies ſe faiſoient écouter dans le monde.

Celinte étoit aimée de deux courtiſans qu'elle n'aimoit pas. Auſſi galans que dédaignés, ils ſe diſtinguoient par

des fêtes ; & l'esprit de ces fêtes étoit celui qui régnoit à la Cour, où une grandeur de convention ne permettoit pas que l'amour même parut jamais sous les traits de la simplicité. L'esprit, toujours guindé, imprimoit son caractère à son badinage même ; il étoit impossible de renoncer un moment à la prétention & à la boursoufflure. Par exemple, dans cet ouvrage, les mouches *galantes* veulent s'arroger la préséance sur les mouches *volantes*, & voici comme elles s'expriment.

O vous qui vous baignez dans les pleurs de l'aurore,
Au milieu des parfums de l'empire de Flore,
Qui volez sur les fleurs & sur les arbrisseaux,
Qui cherchez la fraîcheur des joncs, & des roseaux,
Nous voyons sans regret une si douce vie !
Notre sort glorieux, est plus digne d'envie ;
Votre bonheur finit au terme des beaux jours :
Nous servons, en tout tems, les Graces, les Amours ;
Nous fuyons les chagrins, & nous suivons les fêtes :
Nous avons quelque part aux plus grandes conquêtes.
Des yeux les plus brillans nous redoublons les traits,
Et du teint le plus vif augmentons les attraits.
Servir à la Beauté, c'est regner sur la terre :
Volez, mouches, volez sur les fleurs d'un parterre ;
Folâtrez tous les jours avecque les zéphirs,

Mais ne prétendez point égaler nos plaisirs :
Nous vous abandonnons & les lys & les roses,
Des rayons du soleil nouvellement écloses;
Nous vous abandonnons les fertiles vergers,
Et les mirthes fleuris, & les verds orangers;
Nous vous abandonnons les plus hautes montagnes,
Les Valons & les bois, les prés & les campagnes,
Et nous ne réservons, pour suprême bonheur,
Que la gloire d'aider à conquérir un cœur.

Les mouches volantes répondent :

A tort, mouches, à tort, vous faites tant les braves;
Le rigoureux Destin vous a fait naître esclaves,
Et si nous ne vivons qu'un printems, qu'un été,
Nous vivons & mourons avec la liberté,
Sans avoir le chagrin, après quelques années,
D'être éternellement sur des roses fanées :
Les lys des plus beaux teints ne durent pas toujours;
Et l'on vous voit alors effrayer les Amours.
Vos Daphnés, vos Cloris ne sont pas *Meliorite*,
L'honneur de la servir fait tout votre mérite;
Tous les jours on vous voit sur des teints basanés;
Et vous ne savez pas l'horreur que vous donnez.
Nos petits moucherons faisant bruire leurs ailes,
Murmurent sourdement, se moquent de vos Belles;
Et les fiers escadrons des guèpes en courroux,
Par dépit quelquefois leur font sentir leurs coups.
Ces mouches d'orient, si belles, si dotées,
D'émeraudes & d'or si richement parées,
Dans votre aveuglement, qui n'a point de pareil;

Ne vous prennent jamais pour filles du Soleil.
Les abeilles, enfin, si prudentes, si sages,
S'irritent de vous voir sur de si laids visages;
Et comparant leur vie à votre oisiveté,
Disent qu'il vaudroit mieux n'avoir jamais été.
Ainsi, quand nous volons sur les plaines fleuries,
Vous êtes le sujet de mille railleries;
Et bien loin de servir à conquérir des cœurs
Vous servez seulement à cacher des rougeurs;
Car toutes ces Philis, qui ne sont point farouches;
Veulent jusqu'à la mort avoir toujours des mouches;
Mais nous aimerions mieux éprouver la fureur
De ce cruel Romain, de ce fier Empereur, *
Bien que son passe-temps nous fut fort incommode,
Que servir tous les jours des Philis hors de mode.

Les personnes qui veulent tout admirer, trouveront peut être cette petite querelle ingénieuse; mais pour celles qui ont du goût, voilà des mouches qui ne sont pas légeres. Le même défaut peut être reproché aux deux amans de Celinte. Ils sont amis, & rivaux sans le savoir. Ils s'écrivent pour se confier mutuellement leur passion. Voici comme ils s'expriment:

* Domitien.

ARISTON *à* MÉLIANDRE, *à l'Armée.*

Vous pensez peut-être que je suis bien moins en danger que vous, qui êtes tous les jours en état d'être blessé, ou prisonnier; mais vous etes étrangement abusé, car je vois depuis quelques jours une belle personne dont les regards sont si dangereux, que je ne fus jamais en si grand péril. Je ne veux pourtant pas vous la nommer; car je veux cacher mon malheur, le plus long-tems que je pourrai. Adieu, je souhaite que vous me donniez de meilleures nouvelles de l'armée, que je ne vous en donne de ma liberté; car enfin je ne puis plus, sans mensonge, vous dire que je suis absolument à vous.

MÉLIANDRE *à* ARISTON.

J'ai passé toute la campagne fort heureusement; mais, pour mon malheur, j'ai trouvé à mon retour une ennemie beaucoup plus redoutable pour moi, que ne l'ont été tous les ennemis. Mais comme

vous ne m'avez pas appris le nom de votre vainqueur, je ne vous nommerai pas l'objet dont je suis la conquête; & je vous laisserai ignorer tous mes chagrins, jusqu'à ce que vous m'ayez fait connoître les vôtres; car il est juste que le premier blessé, soit le premier à se plaindre. Adieu, je reviendrai dans un mois; mais jusques-là tâchons de nous guérir, car il seroit fâcheux de nous aimer moins; & vous savez que l'amour absorbe presque tous les autres sentimens.

Les deux amis se rejoignent, s'expliquent enfin, se brouillent comme rivaux, se réconcilient comme amis; font expliquer Celinte, & n'apprennent d'elle que l'indifférence qu'elle a pour eux. Cette Belle a le cœur rempli de Poliante, objet bien digne de sa préférence. Méliandre, instruit de son sort, se livre aux conseils de son cœur. Sa jalousie éclate, & Poliante en est la victime. Les murs d'une prison renferment bientôt l'amour heureux, l'innocence connue, les talens, les graces, les vertus. Meliandre peut tout auprès du Roi; il peut sur-tout le tromper par un

faux zèle, & l'animer par d'injuſtes accuſations. Poliante, ſoupçonné d'une criminelle intelligence, eſt livré au plus ſévere examen. L'intrigue va le perdre. Celinte croit pouvoir le ſauver en s'adreſſant à Meliandre. Elle lui parle, l'implore, tombe à ſes genoux. Cette ſcene renouvelle celle où *Duclos* a répandu tant d'eſprit, tant de ſens, tant de connoiſſance du cœur humain, dans le Roman de la Baronne du Luz. -- « Dans cette viſite, dit l'Auteur, ſa » beauté ne lui fut pas avantageuſe : car » Meliandre, qui n'avoit pas ceſſé de » l'aimer, en devint plus amoureux que » jamais, ſi bien que regardant la mort » de Poliante comme une choſe qui » pouvoit lui rendre ſa premiere eſpé- » rance ; il n'avoit garde de lui accorder » la protection qu'elle lui demandoit. Il » la reçut cependant avec beaucoup de » reſpect, mais ſes criminelles penſées » étoient écrites dans ſes yeux ». -- Il falloit, Madame, lui dit-il, me commander d'aller chez vous, & ne pas vous donner la peine de venir ici. Cette peine me paroîtra douce, répondit Celinte, ſi je puis vous engager à protéger l'innocence

de Poliante. Poliante eſt ſi heureux d'avoir pu être choiſi par vous, repliqua-t-il, que je voudrois être en ſa place, quoique, ſans doute, il ſoit aſſez difficile de le ſervir utilement. -- De grace Meliandre, laiſſez-vous fléchir; & ne vous rappellez ce qui s'eſt paſſé que pour m'accorder plus aiſément ce que je vous demande. Après m'avoir aimé, votre honneur peut être intéreſſé à vos refus. Puiſque vous m'avez aimée, vous l'avez haï; & puiſque vous l'avez haï, on vous accuſera de peu de généroſité. Mais, Madame, reprit froidement Meliandre, puis-je changer les loix de l'Etat, & puis-je empêcher que Poliante ne paroiſſe coupable. — Oui, ſi vous le voulez; car puiſqu'on peut bien faire paroître un innocent, criminel, il vous ſera aiſé de faire paroître innocent, un homme qui l'eſt en effet.... Pour faire ce que vous dites, Madame, reprit il, il faudroit être aſſuré de n'être pas toujours haï. En faiſant ce que je dis, repliqua Celinte, on ſeroit aſſuré de mon eſtime; & en ne le faiſant pas, on eſt bien aſſuré de ma haine & de mon eſtime. -- Pour votre eſtime, Madame, on

l'a toujours quand on en eſt digne ; pour votre mépris & votre haine, j'y dois être ſi accoutumé que je n'en dois pas être ſurpris. Mais, enfin, Madame, tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je ne ſuis point maître de la vie de Poliante ; que les loix en diſpoſeront ; & que s'il meurt, vous n'aurez pas perdu tous ceux qui vous adorent. Ah ! cruelle ! s'écria Celinte.

Ici finit la reſſemblance, entre les deux ſcènes. La Baronne de Luz céde au malheur, & ſe rend à l'infame Conſeiller. Celinte n'écoute que l'amour, & livre ſon amant à la fureur d'un rival. Mais le ſort remet tout à ſa place. L'innocence eſt vengée, le vice eſt puni : Meliandre, mieux connu de ſon maître, eſt renfermé dans ces mêmes murs où Poliante a ſi long-tems gémi ; & la vérité triomphe, avec l'amour, qu'il eſt ſi doux de voir triompher.

Voilà la ſubſtance du Roman. Ceux qui voudront le lire (s'ils peuvent le trouver chez les Libraires), auront le plaiſir de ſe promener dans un labyrinthe de faits, dont le fil ſe ſuit aſſez bien, & ſe perd encore mieux.

ROMANS D'AMOUR.

LES DEUX COUSINES.

*Ou le Mariage du Chevalier de ***.*

1743.

Le Chevalier de *** se trouvoit en Egypte, où ses voyages l'avoient conduit. Etant un jour à la promenade sur les bords du Nil, & presque égaré dans sa marche, il s'arreta vis-à-vis d'une grande & belle maison, dont la magnificence le frappa : aussi appartenoit-elle à un Bey des plus riches, & des plus considérés du pays. La porte, qui, en Turquie, ne ferme jamais chez les grands, étoit ouverte : mais, contre la coutume, il n'y vit point la garde, qui doit y veiller jour & nuit. Elle avoit profité de l'absence du Bey, qui, depuis le matin, étoit monté à cheval, pour jouir du plaisir de la chasse. Il entre

librement dans la cour ; pénétre, par une porte qu'il trouve ouverte, dans l'intérieur de la maiſon ; eſt apperçu par une femme qui jette des cris ; & ſe voit enfin mieux accueilli, par une autre qui a pitié de ſa jeuneſſe ; & n'attribue qu'à l'ignorance, l'audace dont ſa demarche peut le faire accuſer. Cette femme avoit toute la confiance des deux femmes du Bey. Elle les inſtruit, & les aſſocie à la bonne action qu'elle vient de faire. Les deux Dames veulent voir le Chevalier, & quand elles l'ont vu, elles penſent que ſi elles le laiſſent ſortir, il ſera maltraité par la garde. Cette réflexion va les conduire très-loin, parce qu'il joint les agrémens de la figure, le charme des manieres, à cette aimable vivacité dont la ſolitude fait ſi bien ſentir le prix ; & qu'il doit paroître cruel de livrer à des brutaux, un objet auſſi intéreſſant. Bref, il n'eſt point livré ; on le loge, on le nourrit, on l'amuſe, on le garde, on veut le conſerver ; on lui fait ſucceſſivement des aveux très-naturels, des propoſitions très-douces ; & tout cela le conduit à la poſſeſſion de toutes deux. Mais ces Dames ſont honnêtes, délicates,

connoiſſent les loix de l'amitié, & veulent reſter amies, quoiqu'elles deviennent rivales. Quel moyen de ſatisfaire à toutes ces idées ! Le mariage & le partage. Rien de plus ſimple, & rien de mieux imaginé. Mais elles ſont mariées ! Point de difficulté de ce côté-là. Le Bey eſt un mari poſtiche, un demi-homme, un Eunuque. La fortune l'a pris dans un ſerrail, pour le porter ſur un trône. Ce ſecret n'eſt connu que des deux femmes, qui payent aſſez cher le plaiſir de le garder. Mais elles ſont Muſulmanes ! L'amour perſuade aux amans tout ce qu'il veut. Ils croient bonnement que dans le fond de l'Egypte, & dans un ſerrail, pour éviter le concubinage, il eſt permis de prêter de l'indulgence à la religion. Enfin, quand ils ont bien raiſonné, ils croient être fort raiſonnables ; & ils épouſent. A l'égard du partage, rien de plus ſimple encore. Aujourd'hui l'une, demain l'autre. Eſpece d'arrangement, nouveau par le motif, & ſeulement renouvellé par le fait ; car il exiſtoit depuis long-tems dans le monde ; mais les deux Turques n'en ſavoient rien, car ſait-on quelque choſe au bout de l'Univers.

Ce beau plan une fois arreté, l'exécution le suit, & la bonne-foi le confirme chaque jour. Le plaisir regne dans le serrail, & la paix regne dans le plaisir. Mais au bout de quelques mois il arrive deux choses. Premierement, le Chevalier trouve une différence entre ses deux femmes. L'une n'est que tendre, l'autre est trop passionnée; l'une ne prete rien à l'amour, l'autre lui donne chaque jour un nouvel empire, par l'abandon le plus aimable, par le bonheur le mieux senti. Il n'est pas douteux que de ces deux femmes, à vingt-cinq ans, après six mois d'habitude, l'une convient mieux que l'autre. Quand cette réflexion est faite, on en fait d'autres; successivement on forme des vœux, on fait des projets, on voudroit bien enfin n'avoir pas multiplié ses chaines. La seconde chose qui arriva, c'est que le Chevalier se rappella les plaisirs de sa patrie, & voilà que le patriotisme le gagne. Toutes les maximes qui lient un bon sujet à un bon Roi, le tourmentent chaque jour, & lui font un mauvais cœur. Il n'est plus possible de résister au devoir, à la voix du sang, de l'honneur, de s'avilir

plus long-tems dans les bras de deux femmes, au fond de la triſte Egypte. Mais ces deux femmes ſeront déſolées, & l'une des deux, très-vive, très-ſuſceptible de perfection, figureroit très-bien en France. La choſe peut s'arranger, moyennant un peu d'art, & beaucoup d'honnêteté extérieure. Il trouve ſes moyens dans le caractère des deux femmes. L'une met ſon bonheur dans les ſentimens de l'ame, & dans cette tranquillité qui reſſemble ſi bien à la froideur; il la fatigue par ſes ſoins, & lui fait preſque déſirer ſon indifférence. L'autre eſt paſſionnée, & doute toujours d'un ſentiment dont les tranſports ne ſont pas des preuves continuelles. Il répand le trouble & l'inquiétude dans ſon cœur, par ſa langueur apparente. Quand ce régime a produit tout ſon effet; il propoſe à la premiere de la quitter, à la ſeconde de le ſuivre. Ses offres ſont acceptées. Il ne reſte qu'une difficulté : c'eſt le B y, dont les droits, s'ils ne ſont pas ſacrés, ſont du moins reſpectables. Mais il a la bonté de mourir, pendant qu'on craint de le troubler. La veuve obtient de ſon ſucceſſeur la liberté de diſpoſer

d'elle-même, & elle ſuit le Chevalier dans un pays où les femmes qui viennent de loin ne reſtent pas ſouvent à leur mari. --- Elle ſe fit chrétienne, & ne fut pas fidelle.

ROMANS D'AMOUR.

HISTOIRE TRAGIQUE

De la Marquise de GANGES (1).

LA Nature & la fortune avoient voulu faire de moi un etre privilégié. Peu de femmes m'ont égalé en beauté ; & peu de belles en Provence furent aussi no-

(1) Cette Dame étoit fille unique de Monsieur de Rossan, & petite-fille de M. de Joannis Sieur de Nocheres ; elle fut mariée à l'âge de 13 ans, en 1644, au marquis de Castelane, & lui apporta en dot quatre cents mille livres, dot très-considérable en Provence.

C'est à elle que sont adressés ces vers qu'on lit dans le voyage de Bachaumont & Chapelle. Elle étoit veuve alors du Marquis de Castelane, & résidoit à Avignon. — « Nous lui rendîmes » visite, disent-ils, le même jour de notre arri- » vée, jour des morts : nous la trouvâmes chez » elle en bonne compagnie. Elle n'étoit point,

bles & auſſi riches que moi. Douée de cette aimable gaité qui caractériſe les Provençaux, j'avois tous les agrémens qui aſſurent à une femme l'heureux don de plaire. Je plus : ſans coquetterie ; car je n'avois pas treize ans quand je plus, & quand j'aimai.

C'étoit au Marquis de Caſtelane, gentilhomme, iſſu d'une des premieres maiſons de la Province, que le ciel m'avoit deſtinée : je l'épouſai. Je me crus heureuſe pour la vie. Hélas ! le terme de mon bonheur n'étoit pas ſi éloigné. Sans doute je devois plier ſous la com-

» comme les autres veuves, dans les Egliſes, a » prier Dieu.

Car bien qu'elle ait l'ame aſſez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
On auroit peine à la ſurprendre
Sur le tombeau de ſon mari.

Ce portrait annonce déjà une demi-coquette, pour le moins, & prouve qu'il faut ſe défier des Poëtes qui veulent être toujours gais, & plaiſans, fut-ce en très-mauvais vers. Ce n'eſt point là l'unique menſonge des deux voyageurs.

mune fatalité qui empoisonne toujours les bienfaits de la Nature. Je fus conduite du fond de la Provence, au milieu d'une Cour brillante. La guerre n'en avoit point exilé les plaisirs. Louis XIV. menoit de front avec une égale sérénité les travaux & les fêtes. Ce grand Roi me distingua, me fit figurer dans tous ses ballets, & daigna danser avec moi. Je gagnai, dans une de ces fêtes, le surnom de la Belle Provençale : on ne parloit à la Cour que de ma beauté, que de mes graces : le Roi me demanda un jour un Intermède. Je satisfis avec empressement aux desirs de Sa Majesté qui parut applaudir à mon travail. * On

---

* INTERMEDE

De la Marquise de Castelane,

A LOUIS XIV.

Récit chanté par des Bergers.

PREMIER BERGER.

Allons, Bergers, entrons dans cet heureux séjour,
Tout y paroît charmant ; Louis est de retour :

m'éleva dès ce moment au-dessus des femmes célebres du tems. La Reine de

Il sort des bras de la Victoire,
Et vient assembler à leur tour,
Les plaisirs égarés dans ces bois d'alentour.

SECOND BERGER.

Il se plaît en ces lieux à perdre la mémoire
De la grandeur qui brille dans sa cour:
Cessons de parler de sa gloire,
Il n'est permis ici de parler que d'amour;
Goûtons les plaisirs, Bergere,
Le tems ne dure pas toujours;
La moisson la plus chere
Est celle des amours;
Elle ne se peut faire
Qu'au printems de nos jours.

AUTRE BERGER.

Chantez dans ces lieux sauvages,
Chantez Rossignols heureux;
Mêlez vos tendres ramages
Parmi nos chants amoureux;
L'amour, dans nos chaînes,
Flatte nos desirs:
Nous chantons nos peines,
Chantez vos plaisirs.

Suede (Chriſtine) m'honora d'une viſite, & me tint, ſur ma perſonne, mille beaux diſcours.

Tandis que les Jeux ſembloient prendre plaiſir à filer mes beaux jours, le Marquis de Caſtelane voloit où la gloire & ſon devoir l'appelloient. Il commandoit une des Galeres de France. On ſait le déſaſtre qui arriva à ces vaiſſeaux dans les mers de Sicile. Le Marquis fut enſeveli dans ce commun naufrage. J'eus, de bonne heure, une mort à pleurer. Je quittai la Cour pour me retirer dans un Couvent, & bientôt je quittai la Capitale pour revenir à Avignon.

Nous nous arrêtons là : & cela ſuffit pour donner une idée de l'eſprit de la Marquiſe de Caſtelane.

La Reine de Suède lui dit : Madame, je n'ai rien vu d'égal à votre beauté dans les divers Royaumes que j'ai parcourus, & ſi le ciel m'avoit fait naître d'un ſexe différent du vôtre, au lieu de ces témoignages d'amitié que je vous donne, vous me verriez à vos pieds, & j'y parlerois un langage plus doux.

Toute la Ville couroit chez le Peintre *Minard*, pour y voir le portrait de la Marquiſe de Caſtelane. Ce portrait fit la fortune de *Minard*.

Mon retour fut célébré dans cette Ville par des fêtes. Les gentilshommes les plus aimables s'efforçoient de me faire perdre le souvenir du marquis de Castelane : j'en perdis en effet la mémoire. Que j'en fus bien punie !

Le Marquis de Ganges, Baron du Languedoc, Gouverneur de la Forteresse de Saint-André-les-Avignons, âgé d'environ dix huit à vingt ans, qui donnoit les plus hautes espérances, devint mon époux. De noirs pressentimens m'annoncerent, le jour même que j'eus prononcé ce serment irrévocable, un avenir sinistre. Je les combattis. Quatre années de félicité, une maternité heureuse étoient bien suffisantes pour détruire de semblables allarmes. Notre séjour ordinaire étoit à Avignon. Les plus beaux mois de l'année, nous les passons à Ganges, petite Ville du Languedoc, dont mon époux étoit Seigneur.

Le cercle qui m'entouroit, n'étoit ni si galant, ni si poli que le cercle brillant de Louis XIV : il étoit composé des plus aimables Provençaux ; mais ce n'étoient que des Provençaux. Des prévenances gracieuses, un air ouvert, des

manieres aisées ; enfin, cette agréable superficie qu'on ne trouve que dans les Cours, furent une des causes de mes malheurs. Je fus en butte à la calomnie des précieuses de province, & aux propos lestes des provinciaux avantageux, qui, ne connoissant point le monde, m'avoient jugée coquette. Le ciel, qui m'entend, sait si jamais ce reproche fut fondé. Le Marquis de Ganges prêta le flanc à tous les traits lancés contre moi. D'ailleurs, à ses yeux, j'avois déja deux grands torts, torts irréparables aux yeux d'un jaloux ; j'étois belle, & tout le monde le disoit. Né foible, le Marquis de Ganges recevoit toutes les impressions. Obligé de faire des voyages, un nouveau pays lui donnoit un caractère nouveau. Il croyoit tout : éloigné de moi, ma conduite ne pouvoit me justifier. Son retour, que je demandois au ciel avec instance, étoit toujours marqué par les procédés les plus humiliants. Jamais la beauté, jamais mon sexe, jamais enfin une épouse ne fut traitée avec tant de cruauté. Tandis qu'on félicitoit hautement le Marquis de m'avoir pour femme; tandis que pour lui conserver une ré-

putation intacte, je parlois de lui avec ménagement; tandis qu'on me croyoit la plus heureuse, comme la plus belle des femmes, je dévorois mes larmes en secret; ma couche en étoit continuellement arrosée.

Me voici arrivée à l'époque fatale, qui a décidé du reste de ma vie. Le Marquis de Ganges avoit deux freres: l'un étoit Abbé, & prétendoit aux honneurs de la Prélature; l'autre étoit Chevalier de Malte. Depuis mon mariage avec leur frere, ils s'éloignoient peu de Ganges & d'Avignon. Ils vivoient avec moi dans une intimité fraternelle. Le nom d'amitié déguisoit les sentimens que je leur avois inspirés: dupe de cette amitié, j'étois loin de croire devoir en arrêter les épanchemens. L'amour eut été un crime, dans eux; je ne pouvois pas les soupçonner. Le nom de sœur, qui étoit toujours dans leur bouche, étoit si bien fait pour me rassurer!

L'Abbé avoit des mœurs qui contrastoient un peu avec les devoirs de son état. Ses galantes fredaines alloient mal avec le costume sérieux de son habit. Je lui en faisois des reproches. Ce n'est pas

pas qu'il me parut plus corrompu que tous ceux que j'avois vus à la Cour, où l'on n'auroit assurément pas parlé de ses sottises. Mais sa conduite étoit trop tranchante pour la Province, où l'on exige une régularité scrupuleuse. Comment parler le langage du vice, à une sœur qui parle celui de la vertu ! Sa contenance en devint de jour en jour plus génée. Il ne me regardoit plus qu'avec des yeux qui sembloient toujours rouler de noirs projets. Il prenoit plus souvent de petites privautés, que je croyois peu conséquentes ; & il les prenoit avec des transports, qui enfin m'allarmerent. Il s'apperçut de mon inquiétude ; il s'en apperçut & n'en rougit point..... J'en rougis, & pour lui & pour moi. Je jurai de renfermer toujours ce secret terrible. Le sang des deux freres auroit été versé par les mains l'un de l'autre, & je ne voulois point renouveller les atrocités d'Atrée & de Thieste.

L'horreur insurmontable que je sentis pour l'Abbé, me poussa au-devant du Chevalier. Rien d'équivoque n'échappoit à celui-ci, toujours délicat, toujours affectueux; il aimoit sa sœur, il me

l'assuroit, & son ton n'avoit rien d'allarmant. Cependant je le voyois soupirer, je le surprenois rêvant; il passoit les heures entieres à jouer avec les cordons de ma ceinture, sans me dire un seul mot. J'étois calme. Je lui présentois ma main; il la prenoit, & ne la serroit pas. Il m'apportoit régulièrement des fleurs tous le matins. Un compliment bien léger étoit le prix du bouquet; il paroissoit s'en contenter..... Enfin, pressé de me déclarer la cause de sa tristesse, il me fit une fausse confidence. Il me dit qu'il aimoit, & qu'il n'étoit pas aimé. Il me peignit un objet charmant. Je ne compris pas que c'étoit de moi qu'il parloit; mon ignorance l'enhardissoit. Il se jettoit quelquefois à mes genoux, en me priant de faire le personnage de sa maîtresse, & de lui répondre comme elle l'eut fait, si elle avoit été sensible. Je me prêtais à ce badinage, & nous passions de longues journées; lui, à m'entretenir de sa passion; moi, à jouer un rôle. Ce rôle ne pouvoit pas durer, il me fatiguoit, & le Chevalier n'avançoit point vers son but. -- Venez, me dit-il un jour, venez, ma

sœur; il est tems que je vous montre le portrait de la Beauté que j'aimerai jusqu'au tombeau. -- Je le suivis dans son appartement. Il me plaça devant une glace qu'il avoit couverte d'un épais rideau. -- Regardez, je vous prie, dit-il, le portrait de la plus belle femme du monde. Je vais la découvrir; auparavant, permettez que je prenne une posture suppliante, (& il tomba à mes genoux); c'est dans cet état que je veux lui parler désormais. Si elle ne peut m'aimer, hélas! qu'elle ait au moins pitié de moi. -- Il tira le cordon. -- La voyez-vous maintenant? -- Non, lui dis-je avec naïveté; ce n'est qu'une glace. -- C'est elle que vous voyez, s'écria-t-il avec ce ton pénétrant qui frappe toute ame sensible; c'est-elle,... c'est, vous ajouta-t-il d'une voix basse, en me pressant le genou. -- J'avois déja perdu connoissance. Un froid mortel circuloit dans mes veines. Je serois tombée à la renverse, s'il ne m'eût reçue dans ses bras, & portée dans un fauteuil..... Croira-t-on? Non: on ne le croira jamais.....

Si je repris l'usage de mes sens, je ne dûs ce bonheur qu'à la plus atroce

de toutes les violences. Je m'arrête : mes larmes baignent ce papier, mon cœur indigné se souleve, & bondit au souvenir de cet outrage. Il faut du moins en dérober la mémoire. O Dieu ! Dieu protecteur de la timide foiblesse : vous vîntes à mon secours : l'attentat ne fut pas commis. Graces vous en soient rendues; mais, Dieu juste, le monstre a vécu, il a survécu pour ouvrir ma tombe, & pour me forcer d'y descendre à coups de poignard. Mais pourquoi vais-je précipiter un récit si terrible?

Il semble que je ne devois plus craindre les deux freres; mais ils me craignoient. Cet avantage, que la vertu obtient malgré elle sur le vice qu'elle a déconcerté, devoit me coûter cher. La vengeance du Marquis les épouvantoit. Ils ne prirent point la fuite; les monstres ne pouvoient s'éloigner de moi; ils se repaissoient de l'affreux plaisir de me tourmenter. Ils résolurent de me prévenir, moi, qui dans mon cœur avoit promis de jetter un voile impénétrable, sur tant d'indignités. Le Marquis ajouta foi à leurs calomnies; la haine de mon époux fut un avant-coureur d'une

cataſtrophe qui n'aura point de pareille. Ce n'etoit point aſſez. Juſque-là je n'avois à combattre que deux ennemis ſéparés. Ces feux criminels qu'ils couvoient dans leur ſein, ſembloient devoir les éloigner pour toujours l'un de l'autre. Il eſt donc juſques dans le crime des ſympathies entre une ame & une autre; & ſans avoir parlé, le ſcélérat, à l'aſpect d'un méchant, peut donc s'écrier: j'ai trouvé mon complice! L'Abbé de Ganges, ſans doute bourrellé par ſes remords, (car le plus criminel de tous hommes n'en eſt pas exempt), ſe promenoit un jour dans un épais taillis du domaine de Ganges: le Chevalier parcouroit à grands pas ces allées obſcures. Sa préſence ne déconcerte point l'Abbé, le Chevalier ne craint point ſon frere. Un ſoupir prolongé par un long murmure, eſt le précurſeur de la plus infernale des confidences. Le Chevalier tenoit ſon épée nue; l'Abbé portoit du poiſon. -- Mon frere! dit l'Abbé: mon frere, votre épée eſt nue! à quel deſſein? -- Je ſuis un monſtre, prenez-là, & percez ce cœur inceſtueux. -- Je vous entends, répond l'Abbé; vous aimez la Marquiſe. Regardez

ce poiſon, mon frere ; mes mains l'ont préparé pour abréger ou mes jours, ou ceux de la Marquiſe. -- Les jours de la Marquiſe ? dit le Chevalier. — Je l'adore. — A ce mot le Chevalier releve la pointe de ſon épée:... Tu l'adores, dis-tu ? — Oui, je l'adore. — Eh bien meurs. -- Mon frere ! reprend l'Abbé. --- Meurs ! ou par le poiſon, ou par cette épée. — Mon frere ! s'écria l'Abbé, en tombant à deux genoux. — La Nature eſt muette, dit le Chevalier; la criſe eſt affreuſe : tu n'eſt que mon rival ; mon rival doit périr. --Ton rival ! Ne ſuis-je point aſſez puni par la haine de la Marquiſe ? — Eh quoi ! elle n'a point flatté ta tendreſſe ! -- Jamais. — Jamais, dis-tu ? -- Crois-en ton frere. Ah ! ſi j'étois..... -- Pourſuis. -- Tu vois à qu'elle extrêmité cruelle la Marquiſe nous a réduits ! Elle alloit faire de nous, deux victimes. Mon frere ? — Eh bien ! -- Si le Marquis venoit à être informé -- Je t'entends..... Eh ! voilà ce qui m'avoit armé d'un fer. -- Moi, d'un poiſon : que ce fer, ce poiſon viennent à notre ſecours ; que la Marquiſe meure. — Quelle meure ? reprit le Chevalier, en héſitant ! -- Tu l'aimes, reprit

l'Abbé, elle mourra, ou bien elle sera notre complice. -- J'y consens, dit le Chevalier; & les monstres se séparerent après s'etre promis un secret inviolable. Que ne se sont-ils entre-déchirés ! Ainsi ma mort fut résolue, & je n'appris qu'après le coup cette cruelle résolution : ainsi quand l'enfer même conspiroit contre moi, je reposois dans une sécurité profonde; pas un avis, pas un pressentiment. O Dieu ! vous livrez donc sans secours l'innocence timide, au fer de ses assassins ! Je me trompe : obligée de m'asseoir un jour auprès de l'Abbé, dans un banquet de noces; je reçus de ses mains un aliment empoisonné. Les secours furent prompts : j'aurois dû bannir pour toujours une confiance téméraire Hélas ! j'étois dans des transes mortelles : semblable à une colombe qui voit le danger & n'ose fuir : je restai au milieu de mes bourreaux. Tous les jours cependant je tâchois de lire dans la physionomie de l'un & de l'autre, toutes leurs pensées. Insensée ! avois-je cette connoissance profonde des hommes, ce tact sûr, l'ouvrage du tems & de l'expérience ? les cruels ! Ils vouloient me tromper;

ils me tromperent par ces dehors hypocrites qui reſſemblent ſi bien à la vertu.

Le tems du voyage de Ganges approchoit ; mes beaux-freres avoient pris les devans ; le Marquis m'attendoit. Il fallut partir ; je partis. (1) Seule avec mes enfans je croyois courir ſur une route fleurie ; & leur pere, à qui j'allois les préſenter pour la premiere fois : leur pere !... Enfin, je me repaiſſois de ces amoureuſes

(1) Nous allons tranſcrire le rédacteur ; on ne ſera point fâché de lire les détails. Ils ſont ſi touchans ! La pauvre Marquiſe n'avoit que trop de preſſentimens. Le tems du voyage de Ganges s'approchant, & cette Marquiſe ſe trouvant dans je ne ſais qu'elle diſpoſition d'eſprit, dont elle ne s'expliquoit pas, elle réſolut de faire un teſtament à Avignon, ſans en parler à ſon mari, par lequel elle inſtituoit Madame de Roſſan, ſa mere, ſon héritiere univerſelle, avec pouvoir de diſpoſer de tous ſes biens, en faveur de celui qu'elle voudroit de ſes enfans, qui conſiſtoient en un fils de cinq à ſix ans, & une fille plus jeune.

Ce teſtament fut accompagné d'une déclaration publique qu'elle fit, quelques jours après, en préſence des Magiſtrats d'Avignon, & de pluſieurs perſonnes de qualité, par laquelle, non-ſeulement elle ratifioit le teſtament qu'elle venoit de faire, de plus encore elle déclare dans les meilleures formes, qu'en cas qu'elle vint à mourir hors d'Avignon, & qu'il ſe trouvât quel-

chimeres, qu'au moins l'hymen permet. Ces chers enfans, me disois-je; eh! voilà les garans de notre réconcilation! De mes bras ils passeront dans les siens.. J'arrive. On accourt: je trouve dans les avenues, la mere du Marquis, qui me

qu'autre Testament postérieur à celui là, elle le désavouoit entiérement, & l'arguoit de fausseté, de suppositon & de supercherie, fut-il même signé de son propre sang. Ce qu'elle fit exprimer avec les termes les plus forts, & les plus énergiques dont elle put s'aviser.

Cette prévoyance fut accompagnée d'une autre qui me paroît trop singuliere pour manquer de vous en informer; elle s'étoit réservée une vingtaine de pistoles dans le fond de sa cassette, qu'elle prit soin d'aller distribuer, avant son départ, à quelques Religeux, & notamment aux Récolets d'Avignon, avec cette exacte recommandation qu'elle leur fit, de faire prier Dieu pour elle, qu'il plût à sa divine miséricorde de lui faire grace. Ce qu'elle leur recommandoit d'une maniere si touchante, & avec tant d'ardeur & de véhémence, qu'on auroit dit qu'elle étoit convaincue de la prochaine nécessité de cette recommandation, & qu'elle prévoyoit le désastre dont vous verrez les suites dans le cours de cette histoire. Ses plus cheres amies, & toutes les personnes de sa connoissance protestent qu'elle ne leur avoit jamais témoigné tant de tendresses & tant de larmes en se séparant d'elles, qu'elle le fit alors en disant ses adieux.

tend les bras. Je vole ; mon époux m'ouvre les siens. Je m'y précipite : l'Abbé & le Chevalier soulevoient mes enfans, & s'approchant de moi, ils sembloient me dire, l'un & l'autre, pardonnez-moi. Je respirois. Il me souvient encore de ce moment. Le soleil brilloit d'un éclat plus vif que jamais : & dans mon cœur il y faisoit alors un jour plus brillant encore. Je croyois tenir enfin ce bonheur que jusques-là je n'avois fait qu'entrevoir. Plus de soupçons. Plus de crainte : le Marquis sembloit avoir pris un nouveau caractère, une ame nouvelle. Des raisons d'intérêt vinrent l'arracher de mes bras. Son départ me fit verser des larmes. Une sombre mélancolie me jetta dans un engourdissement profond : la fievre suivit de près. L'Abbé & le Chevalier disputoient de zèle : c'étoit à qui auroit le bonheur de prévenir l'autre. Les tigres ! l'heure fatale avoit sonné pour moi. L'arrêt de mort venoit d'être prononcé. A peine ils avoient vu le carrosse du Marquis s'éloigner, & disparoître, que l'Abbé entraînant le Chevalier dans un des bouts du jardin, avoit rallumé ses flammes incestueuses. Ils étoient convenus du jour, du lieu, & même de l'heure. Le poison ou l'épée.

Le jour étoit arrivé, l'heure avoit sonné. Il étoit six heures du soir ; les visites de bienséance avoient pris congé; j'étois seule : le Chevalier étoit seul avec moi. La tête baissée, l'œil farouche, silencieux, & agité, sa contenance pendant toute la journée avoit été celle d'un homme qui roule de grands desseins. Tranquille dans son agitation, il annonçoit moins le désespoir qui égare, que la scélératesse froide qui calcule & réfléchit sur le coup, avant d'avoir frappé. Je l'interrogeois, il se taisoit : je demandois mes femmes, il se taisoit : enfin l'Abbé parut, & son aspect sembla ôter un poids énorme au Chevalier ; il vint se pancher sur les pieds de mon lit. L'Abbé, portoit un vase plein de poison, qu'il déposa sur ma cheminée : il s'approcha de moi, & me parla avec cette audace du crime assuré de l'impunité : monstre, lui dis je, quand je l'avois oublié, vous osez me parler encore ?... Votre sœur ! Votre sœur ! Ce nom dit tout; répond à tout, cruel; c'est votre sœur... c'est l'épouse de votre frere. N'en parlons plus, dit l'Abbé ; vous ne voulez point être ma complice, vous serez ma victime : voilà le poison qui

vous est destiné. Dans un quart d'heure, au plus tard, il faut l'avoir pris, ce poison; où ce pistolet.... & il s'assit tranquillement. — Chevalier, m'écriai-je! le Chevalier sembla revenir d'un long assoupissement : il leva la tête. Le danger me fit oublier tout ce que je devois à la pudeur : nue, en chemise, dans ce désordre enfin d'une femme qui sort de son lit, je me jettai dans ses bras; mes mains passées autour de son cou, le lioient étroitement à moi : soyez mon défenseur; sauvez-moi de la furie d'un homme qui veut ma mort. Que lui ai-je fait? Mes larmes s'ouvrirent un passage; que vous ai-je fait? Chevalier, vous ne me répondez point. Je le voyois pâlir, trembler, il palpitoit. Oui continuai-je.. oui: je sens un cœur palpiter sous ma main; on n'est point insensible: non, Chevalier, non, vous ne l'êtes pas. Faut-il embrasser vos genoux? Je les embrassois, il se pencha vers moi. — Mon frere, s'écria l'Abbé, mon frere; si vous alliez foiblir : songez à quel prix je lui donne la vie. Vous l'avez entendu, répondit le Chevalier; la vie est dans vos mains. La vie! est-il rien qui doive entrer dans la balance? La vie! Madame,

& le bonheur de deux amans. — Et vous auſſi, répondis-je au Chevalier; vous! aſſaſſin! fratricide! Je me remis dans mon lit. O le plus vit de tous les empoiſonneurs, dis-je à l'Abbé, prends ce poiſon, approche, hâte-toi de faire paſſer la mort dans mes veines : par ce ſupplice, dérobe-moi au ſupplice plus grand de voir des monſtres tels que vous. Je pris le vaſe des mains de l'Abbé, je levai les yeux vers le Ciel, pour y chercher un vengeur; & pendant qu'ils me tenoient l'un l'épée, l'autre le piſtolet ſur la gorge, je bus cette liqueur empoiſonnée. Il en reſtoit au fond du verre, ces inhumains me forcerent de le prendre. Encore quelque minutes, & c'eſt fait d'elle, dit l'Abbé en ſe retiraut. Je demandai un prêtre, &.....

Ici Madame la Marquiſe de Ganges entre dans des détails plus dégoûtans qu'horribles; car elle ne mourut point ſitôt : elle lutta contre la mort, chercha un refuge ailleurs que chez elle, y fut pourſuivie par le Chevalier, l'épée au poing, & fuyoit avec le fer reſté dans ſon épaule. Nous renvoyons nos Lecteurs au Livre même, ou au recueil des cauſes célébres, d'où l'on a tiré tous les faits.

ROMANS D'AMOUR.

LES DIVERS EFFETS D'AMOUR

Advenus à la belle Fulvia, Venitienne.

Par S. D. R. *Paris* 1603.

CE Roman, dont l'Abbé Lenglet ne fait pas mention, contient peu d'événemens. Il intéreſſe par la tendreſſe des ſentimens & par la naïveté du ſtyle. Ce caractere ne ſe conſerve pas toujours, & cela eſt tout ſimple; mais il regne particulierement dans les entretiens, & c'eſt par là que nous allons le faire connoître.

Carlin eſt né en Portugal, & eſt envoyé à Veniſe pour y ſuivre ſes études. Il voit la belle Fulvia, fille d'un noble Venitien, & il ſent ſon ame embraſée, à cette premiere vue. Quoique privé des avantages de la naiſſance & de la fortune, il ne raiſonne plus que pour s'étourdir ſur cette diſproportion cruelle, & il parvient, par de petits moyens multipliés, à ſe faire diſtinguer par la belle Fulvia. Il eſt logé vis-à-vis

du Palais du Seigneur Horace, pere de l'objet de son tourment, & les fenêtres de sa chambre donnent préciſément ſur l'appartement de cette belle, qui, depuis qu'elle l'a diſtingué, paſſe une partie du jour à ſa fenêtre. Le Luth, dont l'amoureux Carlin ſait faire un heureux uſage, eſt depuis quelques jours l'interprète fidele de ſes ſentimens. Fulvia a une gouvernante ſenſible, complaiſante & compatriote de Carlin. Elle a déja deviné l'intelligence ſecrette des deux êtres qui ſont ſous ſes yeux; & le Luth, qu'elle aime beaucoup, l'inſtruit mieux, à chaque inſtant. Elle étoit un jour à la fenêtre, après avoir entendu quelques airs très-tendres; Carlin jugea qu'il pouvoit lui adreſſer la parole; il ſe livra à ſon inſtinct.

Carlin. Je crois, Madame, que le Paradis eſt chez vous, car j'y vis hier un Ange.

Laurette. Je crois bien plutôt qu'orphée ſoit à votre chambre, car nous y entendons un Luth, & une voix qui nous raviſſent.

Carlin. Vous entendez plutôt des plaintes & des regret que je fais pour

une maîtresse que j'adore, & qui ne m'aime point.

Laurette. Si j'étois votre maîtresse, pour avoir le plaisir d'ouir souvent ces plaintes, je ne vous contenterois jamais.

Carlin. Je vois donc bien qu'il ne faut pas que je vous choisisse pour mon Avocat. J'aimerois bien mieux conter mon mal à ce bel Ange qui le cause. Si l'aigreur de son cœur ne démentoit la douceur de ses yeux, elle seroit plus pitoyable que vous.

Laurette. Elle ne vous sauroit répondre à cela, pour n'en avoir jamais eu la pratique.

Carlin. Cette pratique est si douce, qu'elle s'acquiert en un moment. Celui avec qui elle en fera l'heureux apprentissage, sera mis au rang des Dieux ; & le martyr de ses beautés sera saint au Paradis d'amour.

Laurette. Je crois qu'elle n'en saura rien que par le saint nœud du mariage.

Carlin. Je crois bien qu'elle doit avoir cette pensée ; mais l'amour fait des blessures & des surprises qui préviennent & réduisent beaucoup les leçons de l'hymen.

Laurette. L'Ange qui nous écoute

me dit tout bas, qu'elle ne veut point avoir d'autre maître que le dernier.

Carlin. Osez lui dire qu'on ne choisit pas son maître.

Laurette termine ici la conversation; mais Fulvia a tout entendu, *& elle écoute encore, quoiqu'on ne parle plus.* L'amour fait de si grands progrès dans son cœur, qu'enfin elle reçoit une lettre, & elle y répond ce qui suit.

« Je ne vous saurois celler qu'amour m'a travaillée par plusieurs différentes passions, depuis que de votre bon gré vous vous offrîtes à moi. La liberté où je m'étois conservée n'est plus; réflexions, agitation continuelle ont succédé au repos, & je me plains de moi-même, sans me plaindre sincerement de vous. Je me trouve dans un labyrinthe de confusion; & je sens augmenter mes maux, par le nombre de remèdes que j'y vois. Trouvez-en un qui me guérisse, mais que ce ne soit celui de vous éloigner de moi ».

Dans des conversations qui suivirent, Carlin fut obligé de lui apprendre qu'une naissance trop disproportionnée à la sienne ne leur permettoit aucun espoir de se voir unis légitimement. Il offre-

de se séparer d'elle, pour aller mourir dans une terre inconnue. Cet héroïsme de l'amour acheve de l'égarer: quelques billets, où la plus belle ame se peint à ses yeux, la livrent aux desirs du séducteur, ou du moins elle consent à le suivre; & elle lui écrit en ces termes.

« Hà! combien il m'est cruel que ma bouche doive être l'oracle de mes predestinés malheurs, & que ma main trace la honte qui rendra mon nom odieux à tous mes parens; mais puisque c'est chose qui me semble inévitable, par les cruautés qu'Amour exerce sur mes chastes desirs, plutôt que de chercher les voyes illicites de soulager mes passions, je me suis résolue de vous épouser, & m'en aller avec vous, si c'est chose que vous desiriez. Et pour éviter la trop extrême nécessité qui me feroit peut-être regretter d'avoir trop aimé, & d'avoir laissé beaucoup de biens pour vous plonger dans beaucoup de miseres, je vous fais offre, avec ma personne, de quatre mille écus en argent, & d'autant de pierreries que je prendrai à mon pere; car il me fait manier toutes ses affaires. Aviséz si c'est chose qui puisse récompenser l'a-

mour que vous me portez, & les obligations que je vous ai. Aviſez auſſi, ſi les nœuds de l'hymen ne vous intimident point; car jamais homme ne triomphera de mes dépouilles qu'en face de Dieu. Quant à moi, je vous fais juge ſi je vous aime, ſi je me porte à abandonner mon pere, ma patrie, & mon bien, pour m'en aller avec un inconnu, qui peut-etre a le cœur d'un Jaſon. »

Tout fut dit après la lecture de cette lettre. Un vaiſſeau partoit dans le jour même : ils en profiterent; & le lendemain ils étoient en pleine mer. C'étoit en Portugal qu'ils ſe rendoient; & ils y arriverent, en effet, malgré des tempêtes, des contre-tems, & toutes ces aventures qui n'ont jamais manqué de contrarier les vœux des amans. Les caprices de la fortune n'étoient pas ce qu'ils avoient le plus à craindre. La beauté de Fulvia leur préparoit des chagrins bien plus ſenſibles. Arrivés à Lisbonne, & reçus avec tendreſſe par les parens de Carlin, il ne s'agiſſoit plus que de contracter l'engagement qui devoit remplir leurs deſirs. Ce beau jour approchoit : malheureuſement, Alphonſe, fils du Roi de Portugal, Prince

ardent & absolu, avoit vu Fulvia, & déja l'amour lui faisoit éprouver tout son empire. Il crut devoir gagner la femme par le mari. Carlin fut appellé sous des prétextes plausibles, caressé avec un art qui ne pouvoit guere être suspect. Il donna dans le piege, & d'abord il consentit à recevoir & à faire agréer à Fulvia la visite du Prince. Fulvia, heureuse dans son amour, ne voulut pas courir le risque de plaire à d'autres yeux que ceux qui la charmoient; mais devouée à son amant, elle ne put opposer une longue resistance. Le Prince la vit, l'adora, la séduisit par la promesse d'enrichir & d'élever son amant. De tout cela il arriva que l'ambition prit la place de l'amour, & que Carlin, qui trop franchement avoit nourri les desirs du Prince en lui vantant les qualités de Fulvia, & qui plus imprudemment encore, avoit cent fois entretenu Fulvia de l'amour du Prince, eut le sort qu'il avoit mérité.

Un mari qui dit à sa femme,
Remarquez vous Damon !
Tous les jours, ce garçon
S'empresse à vous prouver sa flamme :
Cet Epoux est un grand butort
Qui réveille le chat qui dort.

Voilà donc un ménage détruit, &

une intrigue formée. Mais celle-ci amene des révolutions éclatantes, que doivent suivre des malheurs sans remede; & le tendre amour est obligé de regretter les événemens plus simples qu'il préparoit aux amans que l'ambition a séparés. Le Roi de Portugal meurt. Alphonse monte sur le Trône, & veut placer à ses côtés l'objet qu'il idolâtre. Ses Sujets se révoltent; il lutte long-tems, & avec beaucoup de courage, contre des conjurés, dont chaque instant augmente le nombre. Il est obligé de céder enfin, & de renvoyer Fulvia. Mais il conserve le souvenir de ses plaisirs & le sentiment de ses devoirs. Il quitte en Roi; & ses présens donnent une juste idée de ses regrets. « Il ordonna, dit l'Auteur, » qu'on lui fit tenir cinq cents mille écus » par Lettres de banque qu'il lui don- » noit, en propre, à elle & aux siens. » Il lui envoya dans une boîte, pour » cent mille écus de pierreries; cin- » quante mille écus en argent; pour » vingt mille écus de vaisselle d'argent, » des meubles plus qu'il n'en faudroit » pour meubler le plus grand palais » d'Italie; & les plus rares, les plus » belles étoffes qui se trouverent en » Portugal; & tout cela faisoit la charge

» de vingt-quatre mulets, qui étoient » tous harnachés de même parure que » les couleurs de Fulvia ; & trois cents » chevaux légers, pour la conduire » jusques hors de ses terres ; une li- » tiere de velours cramoisi pour sa » personne, le dessus tout couvert de » broderie d'or, & le dedans en bro- » derie de perles ».

Un billet très-tendre étoit joint à tous ces dons. Fulvia y répondit avec toute la douceur d'un amour qui se dompte lui-même. Elle demandoit pour derniere grace, qu'elle pût baiser encore une fois les mains sacrées qui brisoient le nœud qui avoit fait son bonheur. Le Roi lui fit dire qu'elle le trouveroit sur la route qu'elle alloit suivre : il tint parole, & elle le trouva à quatre lieues de Lisbonne. « Quand on vint dire au » Roi qu'elle arrivoit, il sortit au-devant » d'elle, & la reçut avec tout l'hon- » neur qu'il eût sçu faire à la plus » grande princesse du monde. Elle n'a- » voit rien oublié au logis de ce qui » peut parer une beauté ; car elle avoit » cherché tout ce qui est de l'artifice, » pour le joindre au naturel. En cet » état elle étoit une vraie Vénus. La

» Signora se jetta à genoux devant le » Roi, & lui dit: Sire, voici cette in- » fortunée, qui, autrefois, ne pouvoit » être assez près de votre personne, & » maintenant va en être bien loin. Je » vous supplie de vous souvenir, que » depuis que vous m'avez honorée de » vos bonnes graces, homme au monde » n'est entré dans ma pensée. Vous » étiez toutes choses pour moi, & le » serez encore quand je ne serai plus » rien pour vous. Mon malheur flatte » mes imaginations, quand je songe » qu'il servira à vos prospérités, & ne » crains que l'amertume que vous y trou- » verez, en pensant à mes larmes. Le Roi » la releva, & lui dit: vous me ferez ce » bien, que nous dinions ensemble ».

Fulvia refusa, mais il fallut céder; il fallut plus: amour! amour!.... Pour se quitter, il ne falloit pas se voir.... Le mariage fut fait trois heures après, sur le lieu même; en présence de ceux qui s'y étoient le plus fortement opposés. L'amour irrité renverse les digues; mais son triomphe est court quand il a pour ennemis des Courtisans ambitieux. Six mois après, Alphonse & Fulvia furent empoisonnés.

FIN.

TABLE du Volume d'Aoſt.

YDRIS & Zénide, Poëme, Pag. 5
Hiſtoire de Robert le Diable, 69
La Mouche, ou les Eſpiégleries & Aventures galantes de Bigand, 98
L'Homme ſans caractere. 169

TABLE du Volume de Septembre.

LA Campagne, Pag. 3
Hiſtoire du Philoſophe Rametzy, 47
Le Conte de la Ramée, 103
Celinte, 146
Les deux Couſines, 155
Hiſtoire tragique de la Marquiſe de Ganges, 161
Les divers effets d'Amour advenus à la belle Fulvia, Venitienne, 182

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume pour le mois Septembre, de la *Bibliotheque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix diſtingue de ſes Coopérateurs, & l'abondance des ſources, le rendront toujours intéreſſant & precieux. A Paris, le premier Septembre 1784. RAULIN Fils.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie.

LF.C.
B582u

209740

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 147-148.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU